

# Le Livre de Notre Père

## Tome 1 & 2

Issoudun

(de 1925 à 1986)

Orléans

Briou

Villeneuve sur Lot

Hanoi

Tananarive

Port-Gentil

Binas

Dakar

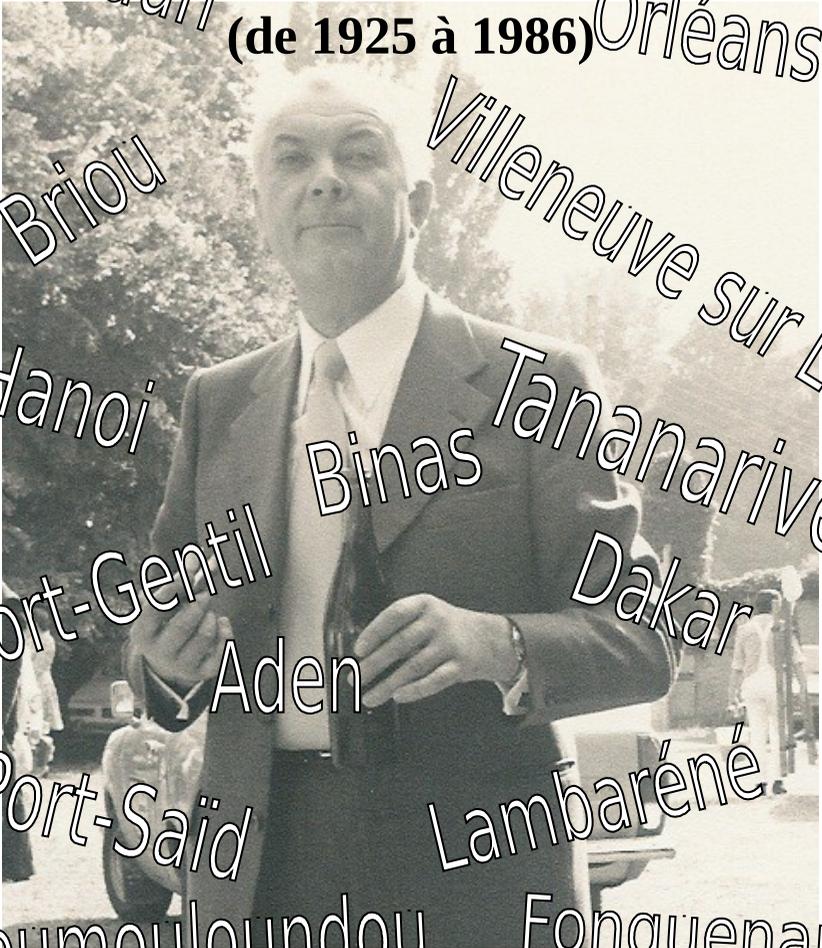
Aden

Port-Saïd

Lambaréné

Koumouloundou

Fonguenand



# Le Livre de Notre Père

## Tome 1

**(de 1925 à 1966)**

## PRÉAMBULE

En cette fin de 20ème Siècle, nombreux sont ceux qui se découvrent des talents d'écrivain - ou, plus modestement, des envies d'écrire.

Exposer un point de vue sur un fait ou événement, décrire un morceau d'histoire, tout simplement raconter sa vie, les amateurs s'en donnent à cœur joie.

Raconter sa vie, c'est aussi évoquer les souvenirs, parler des personnes que l'on a connues, des faits que l'on a vécus.

Une personne de ma connaissance s'est lancée, il y a quelques temps, dans le récit de ce qu'elle a connu depuis 1919. Elle n'a pas à première vue, vocation particulière d'écrivain.

Alors je me suis dit, pourquoi pas moi ?

Profitant d'une période "d'inactivité forcée" j'ai lu quelques livres qui m'ont incité encore plus, à mettre mon projet à exécution.

Peut-être mes petits enfants, ou arrière petits enfants, prendront-ils un jour, le temps de lire le "Récit du Papy".

La première difficulté, trouver un titre. Si je copie ce qui existe déjà, bien sûr il vient à l'esprit :

- Les Mémoires d'un Âne (mais c'est un peu dur)
- C'est ma vie (trop personnel)
- L'itinéraire d'un enfant gâté (trop limité dans le temps)
- Souvenirs, souvenirs (il faudrait le chanter)
- J'ai la mémoire qui chante (je viens de le lire)

Non, je crois que l'on verra cela à la fin, si j'ai le courage d'aller jusqu'en 95, ce qui fait quand même 70 ans à passer en revue.

J'espère seulement ne pas avoir "La mémoire qui flanche".

Au Printemps 95



Mes Grands-Parents, Clotilde et Hector, et moi à Briou.

## PLAN DU BAVARDAGE

# TOME 1

1 <sup>ère</sup> Partie	Briou - Binas (enfance et adolescence)	25/45
2 <sup>ème</sup> Partie	ARMÉE DE L'AIR	45/60
3 <sup>ème</sup> Partie	Paris, PUIS GABON	60/66

## TOME 2

3 <sup>ème</sup> Partie	<i>Paris, PUIS GABON</i>	66/72
4 <sup>ème</sup> Partie	<i>SÉNÉGAL, GABON, Paris</i>	72/74
5 <sup>ème</sup> Partie	<i>Paris, Orléans (TREC)</i>	75
6 <sup>ème</sup> Partie	<i>LA RETRAITE</i>	86/?

## PREMIÈRE PARTIE : de Briou à Binas

### Briou : mes premières années



L'été 1925 fut, particulièrement humide, au dire de ceux qui l'ont vécu. On m'a toujours parlé d'une moisson difficile, en Beauce, moissonneuses-lieuses embourbées, coupe à la javeuse, voire même à l'herbière.

C'est le 25 Août de cette année-là, que je débarquai en ce monde, dans un petit village du Loir et Cher, en bordure de la forêt de Marchenoir, à Briou, où mes parents, mariés depuis un an, occupaient une chambre dans la maison de mes grands-parents paternels, en centre bourg, lieu-dit "Le Croix chemin" (Créch'min)

Je fus gratifié des prénoms suivants :  
JEAN CLOTAIRE DÉSIRÉ

Les deux derniers m'ont, par la suite valu quelques sourires.

Mon père était ouvrier agricole, ma mère, couturière avant son mariage, avait laissé son travail, pour suivre mon père à Briou.

Aussi bien du côté paternel que maternel, j'étais le 1er petit-enfant, donc, également le 1er neveu des frères et sœurs de mes parents.

Cette position m'a valu, dans mon enfance, d'être tout particulièrement "gâté"

Je me souviens bien de mes quatre grands parents, mais aussi de deux arrières grand-mères. La famille en 1925, se composait :

#### Côté Paternel, à Briou

Hector LEPISSIER	grand-père	né en 1879
Clotilde LEPISSIER née HUBERT	grand-mère	née en 1881
André LEPISSIER	mon père	né en 1902
Yvonne LEPISSIER	ma tante	née en 1905
Andrée LEPISSIER	ma tant	née en 1908
Pierre LEPISSIER	mon oncle	né en 1911

#### Coté Maternel, à Binas

Désirée CHANDEZON née DUBOIS	arrière-grand-mère	née en 1860
Adeline JOURDAIN née BLUSSON	arrière-grand-mère	née en 1860
J.Pierre CHANDEZON	grand père	né en 1880
Louise CHANDEZON née JOURDAIN	grand-mère	née en 1883
Jeanne LEPISSIER née CHANDEZON	ma mère	née en 1906
Jean CHANDEZON	mon oncle	né en 1907
Henri CHANDEZON	mon oncle	né en 1908

YVONNE mariée en 1929, est devenue Mme JOSSO. Le couple s'est installé au bout du pays, vers AUTRY "Le bout

d'à bas". JOSETTE est née en 1930 et SERGE en 1931. Ce furent mes premiers cousins.

ANDREE mariée en 1934, est devenue Mme BOUTET. Le couple s'est installé à JOSNES "Trugny". JACKY est né en 1935 et ARLETTE en 1937.

PIERRE marié en 1934 à Marguerite BILLARD, s'est installé à St LAURENT. JOSIANE est née en 36, MARINETTE en 38 et J.CLAUDE en 40.

Mes oncles JEAN et HENRI, se sont mariés à Oucques, également dans le début des années 30. Ils sont partis à Paris de suite.

### **Briou : souvenirs d'école**

Mes souvenirs réels, remontent à mon entrée à l'école de Briou, ce devait être à la rentrée en octobre 1930.

Edgar GANDON, de MONCELON, a eu la charge de m'accompagner en classe, pour mes débuts.

Ma mère m'avait habillé d'un tablier noir, agrémenté d'un petit col blanc, qui suscitait la jalousie des autres enfants, et faisaient dire à quelques personnes, que ma mère voulait faire des façons, venant d'un pays plus important que Briou !!!!!

A cette époque, mes parents avaient pris une petite ferme en location, au bout du pays, lieu dit le Château (Chatiau). En plus de l'exploitation de cette ferme, mon père transportait des pierres pour le compte des Ponts et Chaussées. Il était aidé dans cette tâche par Jean le Portugais qui, par ailleurs possédait un vélo de course ... et un maillot !

C'est dans cette petite ferme, au Château, que mon frère GUY vint au monde, en Mars 1931.

Je me souviens bien de la petite école mixte, utilisée maintenant comme Salle des Fêtes. La Mairie était (et est toujours) au dessus. Il y avait 2 cours de récréation, une pour les filles et une pour les garçons.

Je revois la petite armoire accrochée au mur, contenant des produits mystérieux, avec lesquels nous faisons des "expériences".

Mon premier Instituteur s'appelait Mr FERRE, il est décédé brutalement en 1937, à St LAURENT des BOIS. J'ai retrouvé son fils, par hasard, il y a quelques temps, et lui ai d'ailleurs remis des photos de l'époque, procurées par Madeleine PILLON.

Il arrivait à Mr FERRE, de donner quelques "fessées" Pour ce faire, il posait son pied sur le bout d'un banc, et plaçait l'élève sur son genou, en position "ad hoc". Il ne devait pas frapper bien fort, mais, je me souviens m'être vanté, auprès des copains, que j'allais demander à mon grand père de Binas (Ferblantier) de me fabriquer un fond de culotte à placer à l'intérieur, de sorte que cela lui fasse mal à la main.

Je pense que mon grand père m'aurait plutôt incité à me conduire de façon à ne pas mériter les fessées.

D'après une photo de l'époque, je reconnais :

René HARDILLER, Emile, André et René BOURGEOIS, Edgar GANDON, Jacqueline COURRIOU, Yvette CORNILLAUX, Madeleine PILLON, Albert ROCHER, Paulette et Raymond PILLON, André GRUGIER, Paul et Jeanne MARETTE, Thérèse et Marcelline MAILLARD, Marc,

Marcel et Marguerite PRIOU, Maurice MOLIMARD, Moïse MARETTE, entourant Mr BERLU.

En effet, Mr FERRE avait été remplacé par Mr BERLU, qui habite actuellement à THESEE. Je ne l'ai jamais revu, mais Edgar GANDON m'a dit l'avoir revu.

Il me reste le souvenir d'un "Maître d'école" jeune, sportif donc, plein d'allant.

Mr BERLU nous emmenait promener en forêt, pour étudier la flore. Il nous faisait collectionner des fleurs et plantes séchées, rangées dans des "Herbiers" constitués de feuilles en simili buvard, sur lesquelles les plantes étaient fixées avec du papier collant. Il n'y avait pas de scotch à l'époque.

A l'occasion des promenades en forêt, il n'hésitait pas à transporter sur son dos, les plus petits, fatigués.

Nous avions aussi droit à des séances de gymnastique

Chaque année, les élèves vendaient des timbres antituberculeux, ce qui donnait lieu à de belles rivalités, en recherche de "Clients"

Je me souviens avoir essuyé un refus chez "JUPIN" qui en avait déjà acheté. Mon insuccès m'avait conduit à être incorrect. La voisine, témoin de la chose, s'était empressée d'aller informer l'Instituteur. Je fus vertement sermonné et invité à aller présenter mes excuses aux personnes en question. Il a fallu toute la force de persuasion de mes tantes Andrée et Yvonne, pour que je m'exécute - mes parents n'avaient pas encore été prévenus - Mme JUPIN (Géline) a été très gentille avec moi, elle semblait surtout fâchée après sa voisine.

## **Briou : souvenirs et anecdotes**

Les rues de Briou, à cette époque, n'étaient pas goudronnées. L'hiver, le cantonnier (KILONE) raclait la boue et en faisait de petits tas sur le bord. Un matin, en partant à l'école, sabots bien cirés, je me suis mis à marcher dans quelques uns de ces tas de boue. Ma réaction aux observations de KILONE, a été de lui préciser que la boue sur mes sabots ne le regardait pas. J'avais bien sûr, aussi écarté un peu les tas. S'estimant sans doute agressé par le vocabulaire utilisé, il me prit en chasse et j'ai eu peur, au point de filer jusqu'à la maison de mes grands parents, sans m'arrêter à l'école. C'est une tante qui m'y raccompagna.

Il se trouve qu'à ce moment là, un Cirque devait donner une représentation à Lorges, et on m'avait promis d'y aller. La sentence de mes parents tomba, nette ... Pas question de cirque demain.

C'était compter sans les tantes Yvonne et Andrée. Le lendemain, à l'heure voulue, compte tenu du fait qu'il fallait aller à Lorges à pied, elles sont passées au "CHATIAU" pour me prendre, et mes parents se sont laissés convaincre.

Une autre "histoire" dont je me souviens, à eu un effet très important au niveau familial.

Une grande tante (la sœur de ma grand mère paternelle) avait pris l'habitude, fort louable sans doute, de venir aider ma mère pour des travaux ménagers. Elle avait tout de même pris aussi l'habitude d'aller raconter dans le village que, sans son aide, ma mère n'aurait pu se sortir de ses différentes tâches. Il vint s'y ajouter un "ragot" concernant un prêt du costume de marié de mon père. Pour mon père, mis au courant, s'en était trop, et il expliqua à ma mère : La prochaine fois que je la vois ici, je l'eng..... et la mets à la porte. J'avais bien entendu cela.

Quelques jours après, la tante était là, je jouais dans un coin de la cuisine, elle allait partir et mon père, oubliant peut-être, n'avait rien dit. J'ai cru bon de rappeler - Papa tu avais dit que tu allais eng... la tante et la mettre à la porte!!!

Il ne pouvait plus reculer .... et nous avons été fâchés avec la tante GERMAINE, pratiquement jusqu'à la fin de ses jours.

A Briou, on disait "y souatent pas" (ne s'entendent pas).

Une autre "affaire" me reviens en mémoire, à ma grande honte, mais je crois qu'il faut la raconter.

En partant à l'école, avec E.G, nous passions devant une maison inhabitée, à côté des "Sauts de Loup". Cette maison appartenait à quelqu'un de la "Tuilerie" dont j'ai oublié le nom. Les volets étaient fermés, mais la porte d'entrée, pleine, était surmontée d'une imposte vitré. Un jour, en partant à l'école, il nous prit l'envie de briser cette imposte, à l'aide de pierres qui, bien évidemment, sont tombées à l'intérieur de la maison.

Le propriétaire, constatant la chose, fit venir les gendarmes.

Nous nous étions mutuellement promis de ne rien avouer. Nous avons tenu cette promesse, malgré l'interrogatoire "bon enfant" des représentants de l'ordre.

A l'occasion de cet interrogatoire, les gendarmes nous ont quand même précisé : On trouvera bien les auteurs, les pierres récupérées à l'intérieur, portent les empreintes. Diable, nous n'avions pas pensé !!

L'affaire se tassa, mais j'ai toujours pensé que nos parents avaient réglé la réparation, convaincus qu'ils étaient de notre faute.

Enfin, le souvenir d'une "histoire bizarre" dans laquelle je n'ai pas été acteur.

Il paraît qu'aux temps anciens, le village de Briou s'appelait "Ville en Bruyère". Je me souviens, qu'à l'occasion de travaux agricoles, il avait été découvert des cercueils en pierre, recouverts d'une dalle.

Ces découvertes avaient été dégagées et stockées sur place.

Un matin, quelle ne fut pas la surprise des habitants, de constater que ces cercueils étaient debout. L'affaire fit grand bruit.

J'ai cru comprendre, à l'époque, que mon père et un cousin avaient souffert d'insomnies.

Il fallait bien créer quelques sujets de conversations !!!!  
J'ai déjà évoqué ma position "d'enfant gâté".

### **Briou : mes cadeaux**

Mon grand père maternel venait de temps en temps de Binas, à Briou, nous rendre visite. Il possédait une automobile (chose rare à l'époque) et venait se faire couper les cheveux à Lorges, chez Mary BELLANGER. Il y avait pourtant des coiffeurs à Binas !!!!

A chacune de ses visites, il y avait toujours un petit quelque chose pour moi, soit de la grand mère, soit, bien souvent, de sa propre initiative. Je me souviens aussi qu'une

fois, il est arrivé avec une surprise pour ma mère : une cuisinière neuve .... et émaillée, un vrai luxe pour l'époque. Ce devait être l'un des morceaux de choix de sa boutique.

Peu d'enfants, à Briou, recevaient autant de jouets que moi pour la fin de l'année. Mes oncles et tantes de Paris, qui n'avaient pas d'enfants, faisaient assaut de générosité à mon égard, ils avaient, bien sûr, beaucoup de choix à Paris.

### **Mes vacances à Paris ...**

Je me souviens de la première fois qu'ils m'ont emmené en vacances à Paris. Venant de Oucques par le car, ils m'ont pris au passage à Villemuzard, pour Beaugency, où nous avons pris le train pour Paris.

C'est là, je crois, que mon oncle HENRI, appelant un taxi à la gare d'Austerlitz, m'a fait remarquer : Tu vois, mon chauffeur est là, il nous attend.... Pourquoi ne l'aurai-je pas cru, il n'y avait pas de taxi à Briou, et pas de voitures, que je me souviens, en dehors des commerçants de passage.

Mes oncles et tantes habitaient tous deux 50 rue Jeanne d'Arc dans le 13ème Arrondissement. Jean et Hélène y sont demeurés jusqu'en 1965.

On m'a emmené plusieurs fois à Paris, avant mes 10 ans, c'est à dire pendant la période où nous habitons Briou. Mes tantes me promenaient beaucoup : musées, zoo, Jardin des Plantes, etc. Quant aux oncles, surtout Jean, ils m'emmenaient à Buffalo, le Parc ou la Cipale, bien souvent, au grand désespoir des tantes, car je revenais avec mal à la tête, m'étant particulièrement énervé.

Nous allions aussi à la piscine de la Gare, avec Maxime. Une jeune fille du quartier fréquentait cette piscine, elle

s'appelait Monique BERLIOUX, on a beaucoup parlé d'elle, par la suite.

Un souvenir particulier, concernant les voyages à Paris. Mes parents étaient venus, une fois, après la moisson bien sûr. Les oncles et tantes avaient décidé de les emmener aux Folies Bergères. Seulement voilà, JEANNOT était là, il avait 7 Ans. On m'a entré aux Folies Bergères, soit disant endormi dans les bras d'un oncle.

Petite parenthèse, pour préciser que, pour mes oncles et tantes côté maternel, j'ai toujours été JEANNOT. septuagénaire, je suis encore et toujours JEANNOT.

Les amis de mes oncles et tantes m'ont également toujours appelé ainsi, je pense à Maxime et Georgette BIZEUL, Jean et Marcelle TAFFOREAU, René et Marie DESROCHES.

### **Briou : les distractions et mon premier vélo**

A cette époque, les sorties du dimanche étaient très limitées, à la campagne. L'été, nous allions quelquefois goûter en forêt, l'Etoile, le Chêne Pattu, l'Etang d'Autry.

De temps en temps, nous rendions visite aux grands parents maternels, à Binas. Le grenier de Binas renfermait pour moi des trésors, en particulier, des instruments de musique qui avaient appartenu à mes oncles Jean et Henri. Il y avait également un vélo "Alcyon" avec des jantes en bois et des boyaux. Un jour, on descendit ce vélo et j'en devins l'heureux propriétaire.

Quelle joie de pouvoir me produire sur un vélo à boyaux, moi qui suivait de près les courses cyclistes. J'étais encouragé en cela par Jean le Portugais, qui me prêtait

quelquefois son maillot de course en belle laine jaune, marqué "Dilecta".

Le Tour de France, Bordeaux-Paris, Paris-Tours... Antonin MAGNE, Georges SPEICHER, Francis PELISSIER, André LEDUCQ, Romain MAES etc. etc. Je suivais tout cela de près.

Je me souviens d'un jour où avec Jean le Portugais, nous allions à Lorges "écouter le Tour de France" chez YVONNE, au café. Dans le virage avant d'entrer dans Lorges, j'ai fait une culbute assez spectaculaire (déjà une chute). Manivelle de pédale tordue, bras râpé... Le maréchal de Lorges (DUPUIS) qui "faisait" aussi les vélos, s'est empressé de redresser ma manivelle. Sa femme (j'ai oublié le prénom) m'a lavé le bras, et nous sommes rentrés à Briou sans signaler le pépin.

Hélas, le soir, alors que je faisais ma toilette à la pompe, ma mère s'est aperçue de la blessure au bras. On a dû m'interdire d'aller faire "un peu la course" avec Jean.

Mon père était assidu des concours de tir à la carabine. Alors que nous étions encore à Briou, il avait gagné un "Vélo neuf" à Villermain. J'ai eu droit à ce vélo quelques temps après et, je me souviens l'avoir utilisé pour me rendre à Binas, accompagné par Marc SIGURET, de Villemuzard, qui travaillait chez mon grand père de Binas. Ce fut mon premier grand déplacement à bicyclette (environ 15 km).

Les fêtes Nationales et Assemblées de village, étaient l'occasion de quelques réjouissances.

Le jour de l'Assemblée de Briou, au mois de Septembre, il y avait une course cycliste. J'ai vu mon oncle Pierre y participer.

Lorges avait deux Assemblées, en Mai et au 15 Août. La course cycliste du 15 Août rassemblait le "gratin" des coureurs de la région.

Pour le 14 Juillet, les enfants des écoles étaient invités à se mesurer dans différents jeux : Course en sac, Course à la grenouille dans une brouette, Pommes de terre dans une caissette derrière un vélo, Œuf dans une cuillère à la bouche, etc., etc.

Des cousins d'Orléans, venaient en vacances à Briou, dans une petite maison située dans le quartier "Château" : Marcel, Paulette et Jacqueline CHEVALLIER.

Un jour, avec Marcel, après les jeux de Briou, nous sommes partis à Lorges, arrivés juste à temps pour participer à la course des jambes attachées, en Siamois, nous avons gagné, et sommes repartis assez vite, car les "Gars de Lorges" ne semblaient pas très contents.

A l'occasion d'une fête de Mai, à Lorges, mes parents m'avaient donné quelques Francs, me précisant bien qu'il ne fallait pas "tout dépenser" J'en ramenai trop peu, paraît-il. Lorsqu'ils ont su que mes tantes de Briou m'avaient aussi donné, même un peu plus, je fus taxé de dépensier, et vertement sermonné.

### **Briou : mes dernières années**

Revenons un peu à l'école.

A la rentrée 33 ou 34, Mr BERLU a été remplacé par Mr PORTETS, venant de Lorges, ou Mme PORTETS continuait à enseigner.

Ce n'était pas du tout le même style de Maître d'Ecole. Je ne savais pas, à ce moment là, que je l'aurais comme Maître jusqu'en 37 ou 38.

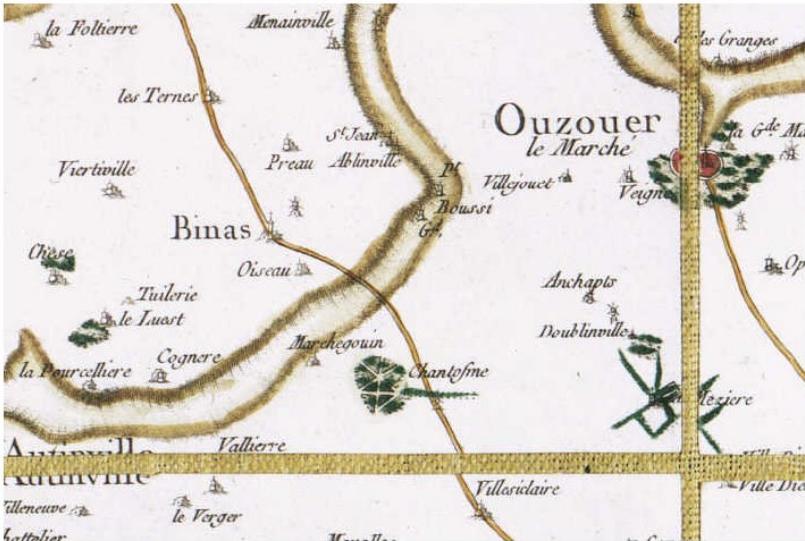
En effet, nous allions quitter Briou pour aller habiter à Binas, et, dans le même temps, Mr et Mme PORTETS étaient affectés à Binas.

Avant de quitter Briou, peut-être un petit retour, sur des personnes que je n'ai pas citées. Une grande tante, MALVINA, habitant près de chez nous, et qui élevait son petit-fils André ALLION, de l'âge de mon frère GUY. Elle les emmenait promener ensemble. Chez elle, au coin de sa fenêtre, les pieds sur sa chaufferette, elle nous chantait des mélodies anciennes. Malvina avait 6 enfants, dont une fille aînée, partie en Amérique, avec un Militaire connu en 1917 à l'Etoile. C'est la Cousine d'Amérique ! Je l'ai revue à MONTLHERY en 82 ou 83.

Les autres voisins, BOURGEOIS, CORAL (Portugais) COURRIOU, Roger et Robert. C'est moi qui ai accompagné Jacqueline COURRIOU pour ses débuts à l'école.

Nombre de personnes, à Briou, étaient désignés par un surnom. En dehors de mon Grand Père Le CUIRASSIER (souvenir de 14/18), nous avons La TINE, BILLAUT, PAQUIME, BARETTE, FARGEAU, BICU, Le Petit BASSET, La BOYETTE (Epicerie) J'en oublie sans doute.

## Binas : notre installation



Dans le courant de l'été 35, il fut acquis que mes parents iraient prendre une ferme un peu plus importante à Binas, pays de mes grands parents maternels, donc, pays d'origine de ma mère.

Nous apprîmes en même temps, que mon instituteur, Mr PORTETS était muté à l'école de garçons de Binas.

Le déménagement des fermiers se réalisent à la Toussaint, après avoir "mis en blé".

Il fut donc décidé que je prendrais pension chez ma grand mère maternelle, dès la rentrée, en attendant la venue de mes parents.

Me voici donc entrant à l'école de Garçons de Binas, au début du mois d'octobre 1935.

Il y avait, dans cette école, quatre Classes, deux Garçons, deux Filles, chacune séparée en "Grands" et "Petits".

Mr PORTETS assurait la classe des Grands Garçons, Mme PORTETS celle des Petits Garçons.

J'étais dans la classe des Grands (plus de 10 ans) donc, à nouveau avec Mr PORTETS.

Imaginez l'assaut de questions auquel je fus soumis.

Tout d'abord, j'étais un nouveau dans le pays, mes parents n'étaient pas encore là, je connaissais ce nouveau Maître, comment était-il avec les élèves, quels étaient ses "Dadas". Je serais sans doute le "chouchou" de ce maître qui me connaissait déjà. Mr PORTETS devait bien se rendre compte que j'étais beaucoup interrogé à son sujet.

J'ai donc vécu un mois en pension chez mes grands parents maternels. Mon arrière grand mère CHANDEZON habitait une petite maison à côté. Mon arrière grand mère JOURDAIN allait déjà d'une fille chez l'autre, deux à Beaugency, une à Binas. J'ai souvenir que ces deux arrières grands mères ne se portaient particulièrement dans leurs cœurs respectifs.

Souvenir de cuisine, chez ma Grand Mère où je prenais pension la soupe poireaux-pommes de terre avec du pain trempé..... fameux. On a eu l'occasion d'en déguster assez souvent, par la suite.

Mes parents sont donc venus s'installer à Binas, au mois de Novembre 1935, dans une petite ferme sur la route de Verdes. Ils allaient y rester près de 25 ans.

La propriétaire de cette ferme était Yvonne CAUMONT, dont la sœur (et le beau-frère) exploitaient une ferme dont ils étaient propriétaires, aux Ternes. Ces gens là faisaient partie des gros fermiers de la région, possédaient une auto et fréquentaient assidûment la messe du dimanche.

### **Binas : mes années d'école**

Peu de souvenirs de ma première année scolaire à Binas. Quelques noms de copains de mon âge, donc de mon cours, Marcel EDOUARD, André NEAU, Marcel VOISIN, Roger BLANCHARD, Guy BACCON, Maurice ROUGEOREILLE, René PELLE .....

L'année 1936 fût celle de ma première communion. Nous avons là, à nous mesurer aussi aux filles, pour le classement. J'eus la chance d'être classé en tête, sans doute, car il me revint l'honneur de réciter "les vœux du baptême" avec Marie PICOT et Geneviève BRANCHE.



Petite anecdote rattachée à cette première communion. Pendant les quelques jours précédant la cérémonie, nous étions "en retraite" ceci ne plaisait d'ailleurs pas du tout à notre Instituteur, dont les options politiques étaient assez loin de l'église.

A la fin de la "Retraite" nous devions passer au confessionnal pour déclarer nos péchés et en recevoir l'absolution. Point de péchés en vue, pour quelques uns d'entre nous. Que faire ?

Joignant l'agréable à l'utile, nous n'avons rien trouvé de mieux qu'aller voler des fraises dans la jardin du Château ROUGEOREILLE sur la route de Chantôme.

Je n'ai pas souvenir d'une réaction particulière du Curé, qui était un jeune sympathique - Louis BLANCHET - son nom figure sur mon attestation. Par la suite, il s'en alla à Ouzouer le Marché. Pendant la guerre, j'eus recours à ses qualités de photographe, pour des besoins particuliers.

Mon Grand Père, à Binas, possédait un atelier de Ferblantier. Ma Grand Mère tenait le magasin de quincaillerie. Elle avait un comptoir où j'étais autorisé à écrire. Mon Grand Père m'initiait quelquefois aux techniques de l'étamage, refonte de cuillères, soudure sur des petits trous... grattoir, esprit de sel, fer à souder, étain ..... On réparait beaucoup à cette époque. Mon Grand père était sévère mais juste et gentil. Là encore j'étais très gâté .

Il passait aussi à Binas, des Théâtres, Cinémas et Cirques ambulants. J'avais chez ma Grand Mère, sur la cheminée, dans la chambre, une tirelire en forme de casquette en cuivre.

Un jour qu'il était prévu cinéma le soir, j'avais fait le compte de ma tirelire, il me manquait 5 sous (25 centimes) pour payer mon entrée.

En fin de matinée, mon Grand Père me demanda de donner un coup de balai devant son atelier et la grange. En balayant, j'ai trouvé une pièce de 25 centimes !! Quel brave Grand Père.

Fin 1936, il y eut des grèves. On parlait de Front Populaire, de Croix de Feu aussi. Notre Instituteur décida de ne pas faire classe une journée (de grève générale). La veille au

soir, il nous prévint, les enfants, demain il n'y aura pas classe. Ceci allait être le début d'une histoire importante pour la localité. Histoire qui se termina par la mutation de Mr PORTETS (dans un poste un peu plus important) à Lignières puis à Selommès.

A la suite de cette grève de l'Instituteur, à l'instigation de la Municipalité et de quelques parents d'élèves, une pétition fut présentée à la signature des parents des élèves de Mr PORTETS, et annonçait une grève des enfants.

Je vois encore quelques personnes venir à la maison un soir, demander à mon père de signer cette pétition. Mon père ne partageait sans doute pas les opinions politiques de l'Instituteur, mais il estimait que les enfants ne devaient pas être mêlés à ces histoires. Mon frère GUY était dans la petite classe de Mme PORTETS. Pour ma part, j'avais cet Instituteur depuis octobre 34, j'étais parmi les "plutôt bons" élèves, en passe de subir l'examen du Certificat d'Etudes en Juin 37. Aucun reproche à faire à son enseignement qui, précisons-le, était surtout visé par la pétition. Mon père ne signa donc pas.

Il y eu grève des élèves et nous fûmes, pendant un mois je crois, quelques-uns seulement à fréquenter l'école. En dehors de mon frère et moi, il y avait ROUGEOREILLE (fils du Chef Cantonnier) RABIER (Fils du Receveur des Postes) FRICHETEAU et quelques autres, dont les parents, de notoriété publique, partageaient les idées dites "avancées" de Mr PORTETS.

Petit souvenir complémentaire de cette visite pour pétition : nous avions ce jour là, à la maison, une dame qui venait faire la lessive : Julia AUDEBERT, dont le fils était Instituteur, à Briou je crois à cette époque - Elle n'était pas très contente que l'on attaque un Instituteur et demanda aux présentateurs de la pétition si elle était aussi invitée à signer,

elle dont le fils était aussi Maître d'Ecole !!! Elle n'était pas contente du tout Julia.

Au début de l'année 1937, ma tante RENÉE, de Paris, décède à Oucques. Ce fut pour moi un grand choc, elle devait avoir moins de 30 ans. Ma tante RENÉE qui me promenait à Paris, avec ma tante HÉLÈNE. C'est le premier décès dans la famille dont je me souviens. Mes parents qui avaient reçu un poste de T.S.F, apporté par les oncles et tantes de Paris, ne le faisaient plus marcher. Tout le monde était très triste. Je ne comprenais pas pourquoi ma tante avait décidé d'aller se jeter dans une marre. Mon oncle HENRI, après cela, est venu passer quelques temps chez mes Grands Parents à Binas (ses parents).

En Juin 37, je fus présenté au Certificat d'Etudes, à Ouzouer le Marché. Souvenir marquant, la dame qui était chargée de tester mes talents de chanteur, n'a pas tenu plus d'une ligne !!! et m'a simplement demandé si j'étais plus apte au sport. Ces deux disciplines devaient être classées secondaires.

En cadeau de Certificat, j'eus droit à un dérailleur superchampion. Le montage fut effectué par André LECOINTRE, le spécialiste local. Il me manquait un guidon de course. Dans un premier temps, j'en récupérai un d'occasion, auprès du père LECOINTRE, contre un fromage blanc, un vrai de la ferme de l'époque.

Par la suite, j'eus droit à un guidon de course neuf que mes parents avaient ramené d'un voyage à Paris. C'était paraît-il un guidon spécial pour la piste. Ma mère prétendait que ces guidons de course n'étaient pas bien pour un enfant, empêchant le développement de la cage thoracique.

Au mois de Juillet 37 (pendant les moissons) ce fut mon arrière Grand Mère CHANDEZON qui décéda à Binas. J'ai de bons souvenirs de cette arrière Grand Mère qui jouait aux

cartes avec moi. Je la gagnais souvent, car elle avait toujours une paire de lunettes remontée sur le front (en plus de celle devant les yeux). Je voyais son jeu par effet de miroir.

Quand cette Grand Mère venait déjeuner chez son fils et sa belle-fille (mes Grands Parents maternels) elle amenait toujours son sucre, car elle en consommait beaucoup et ne voulait pas faire supporter à ses hôtes, ce supplément de consommation. Elle faisait souvent inviter son amie Nestine (sans doute Ernestine). Le jour de ma première communion, elle m'avait donné une pièce, pour payer son repas.

Cette Grand Mère allait glaner, au moment de la moisson. Elle confectionnait des poignées de brins de blé laissés au sol par le cultivateur. Chaque année, elle ramassait ainsi le volume d'une voiture, à hauteur des guides. Je crois qu'elle vendait cela à un cultivateur, ou bien le faisait battre pour récupérer le grain. Mon souvenir est assez vague sur ce sujet, mais je sais qu'elle en tirait quelques sous.

A la rentrée d'école, en Octobre 37, je fus comme tous les "certifiés" placé dans le cours supérieur 1ère année. La, les choses devenaient sérieuses, les Hautes Études Communales, comme dira quelqu'un plus tard. Toujours Mr PORTETS comme Instituteur.

Il y eu pourtant encore une histoire, en fin d'année scolaire. Le Maître, toujours en très mauvais terme avec la Municipalité, avait décidé de ne pas participer à la distribution des prix, pour la fête du 14 Juillet.

La Classe des garçons était séparée en deux (Grands/Petits) par une cloison démontable. Habituellement, quelques jours avant le 14 Juillet, cette cloison était démontée, de manière à présenter une grande Salle dans laquelle on installait une scène, et des bancs pour les spectateurs.

La, l'Instituteur avait refusé de libérer la Classe, pour permettre l'installation. Un matin, le maire (Roger SARRADIN) est entré dans la Classe en nous demandant de sortir. Mr PORTETS nous intima l'ordre de rester à nos places. Il s'ensuivit un affrontement physique, entre l'Instituteur et le Maire qui avait gravi l'estrade du Maître.

Madame PORTETS est venue au secours de son mari. Je crois que nous avions plutôt peur. Le Maire est parti, Mme PORTETS est allée téléphoner à l'Inspecteur, pendant que Mr PORTETS nous donnait à faire une rédaction : Racontez ce que vous venez de voir. Le sujet eu beaucoup de succès, c'était "sur le vif".

Depuis 1936, il y avait les Congés Payés. Les oncles et tantes de Paris, ainsi que des cousins "COCO" allaient passer des vacances à la Mer - petits séjours encore - Ils avaient des autos. COCO possédait une grosse Renault Vivastella. En général, tous ces Parisiens venaient passer quelques jours au moment des moissons qui, à cette époque, s'étaient sur plus d'un mois. Ils nous donnaient un "petit" coup de main. Il paraît que ça leur faisait du bien d'être à l'air ????

L'année scolaire 37/38 ne me laisse pas de souvenirs particuliers en tant que Classe. Je crois que c'est à cette époque, que l'on me fit prendre des cours par correspondance à l'école Universelle. Français ou Philosophie, c'était un peu difficile pour mon niveau d'instruction. J'ai quand même souvenir de deux sujets à traiter, auxquels j'ai souvent réfléchi par la suite: "L'habitude est une seconde nature", et, "Il est souvent plus difficile d'être simplement un honnête homme, que d'être un héros".

## **Binas : l'annonce de la guerre**

En 1938, on parlait beaucoup de guerre, déjà, l'Allemagne de HITLER relevait fortement la tête. Il y eut les accords de Munich qui donnèrent finalement un répit de un an. Je me souviens que des soldats du contingent, démobilisés, avaient été rappelés au service à cause de cette tension internationale.

Les grandes personnes parlaient de la guerre 14/18 et des "Boches". D'autres personnes, bien plus âgées, avaient connu, en 1870 l'occupation par les "Prussiens" qui étaient venus jusqu'en Beauce. Mon arrière Grand Mère, décédée en 37, avait connu cela, et aussi une voisine, la Grand Mère de Simone VANNIER, elle s'appelait ANGELE BIDAULT on l'appelait "La Mère ANGELE".

A la rentrée des Classes en octobre 38, nous eûmes une nouvelle Institutrice. Mr et Mme PORTETS avaient été mutés à la fin de l'année scolaire 37/38. Par la suite, ils furent affectés à Selommes. J'ai eu connaissance, après la guerre, du décès de Mme PORTETS. Mr PORTETS est décédé plus tard. On parle de lui dans les livres sur la résistance en Loir et Cher. Son engagement politique était resté tel, et l'avait tout naturellement conduit à la Résistance.

Revenons à cette rentrée d'octobre 38. Nous fûmes gratifiés, les grands garçons, d'une jeune institutrice, Mlle LACOSTE, les petits recevant Mlle GUERIN.

J'ai gardé un souvenir très marqué de Mlle LACOSTE, pour différentes raisons. Ce fut ma dernière institutrice. Elle nous parlait beaucoup des "Colonies" et nous faisait rêver sur ces pays lointains. Par la suite, j'eus l'occasion d'en connaître quelques uns. Elle nous faisait également chanter et composer des poèmes. Sur ce dernier point, mon souvenir porte sur des

retenues aux récréations et des notes "négatives" en chant. Je ne sais pas chanter, c'est sûr, mais j'aurais pu faire un petit effort, malgré ma voie qui roule les RRRR... comme un tambour. J'aurais pu composer les poèmes demandés, sans attendre la retenue en "récré", car il me fallait quand même "sortir" quelque chose pour aller prendre un peu l'air. Je pense devoir reconnaître que j'ai fait preuve d'un très mauvais caractère, particulièrement borné. Il paraît que ce dernier point a brillamment résisté aux années.

De temps en temps, j'essaie de retrouver la trace de cette institutrice Mlle Mireille LACOSTE (qui ne doit plus porter ce nom). J'ai appris qu'elle avait enseigné à Salbris, après la guerre, et qu'elle était ensuite partie en région Bordelaise, son pays d'origine.

En Août 38, ma mère m'avait estimé trop jeune (13 ans) pour participer à la course cycliste de Lorges. Elle m'avait promis de me payer l'engagement pour l'année suivante. Hélas, les circonstances vont faire que, l'année suivante il y eu d'autres soucis que la course de Lorges du 15 Août.

Il faut rappeler qu'en 38, la région fut à l'honneur dans le Tour de France, gagné par BARTALI, 2ème VERVAEKE, et 3ème Victor COSSON originaire de Villemuzard, ou qui, du moins avait de la famille dans ce hameau. COSSON fut même invité à la Mairie de Lorges, à l'occasion du 11 Novembre 38. C'était formidable, quelqu'un dont la famille était connue dans le pays, faisait parler de lui dans le Tour de France.

Au début de l'été 39, mon grand père maternel, à Binas, tomba malade, le Docteur de VERDES venait souvent le voir et pratiquait des "ponctions". Mon grand père fit également un séjour à l'hôpital de Châteaudun.

Fin Juillet 39, je quittai l'école. A 14 ans, c'est fini. On avait parlé de m'envoyer "en pension" à Orléans, mais, les circonstances n'y sont pas favorables.

### **Binas : la guerre**

Et puis, tout se précipite, fin Août, la guerre s'annonce, on rappelle les réservistes, dans les tout premiers jours de Septembre, rappel des réservistes, mobilisation générale, décès de mon grand père, déclaration de guerre. Mon grand père est décédé le jour de la déclaration de guerre, inconscient depuis quelques jours, il n'a pas su que ses fils (Jean et Henri mes oncles) et son gendre (mon père) avaient été rappelés, et qu'à nouveau, une guerre était déclarée.

Mon père et mon oncle Henri, rappelés, rejoignent un petit pays à côté de Vendôme (Meslay) ou était constituée une Section Auto Munitions. Pourquoi mon oncle Henri, de Paris était-il rappelé là ? Je ne me souviens pas d'une raison particulière, mystère ! Mon oncle Jean, lui, était affecté spécial usine, en région parisienne.

Je me souviens des obsèques de mon grand père, il était Lieutenant des Pompiers et, à ce titre, eu droit aux honneurs militaires. J'étais très impressionné. Le drapeau tricolore, la guerre, mon père qui était mobilisé. Mon père et mes oncles étaient présents aux obsèques. Je crois bien qu'au fond, je ne me rendais pas compte de la situation qui allait être la nôtre

Nous sommes allés voir mon père et mon oncle, à Meslay, avec Mr MINDEN, un parisien qui venait passer tous les étés à Binas. Les soldats étaient logés dans un grenier, dormant dans la paille. Le matériel roulant de cette Section Auto Munitions, était constitué par des camions et camionnettes civiles réquisitionnés. Certains transporteurs étaient mobilisés avec leur camion (Ex. MOREAU). Mon oncle

s'était vu affecter à la conduite d'une camionnette qu'il mena en Alsace, puis ensuite, en 40, dans le midi. Il l'avait baptisée La Tortue.

Des voisins plus âgés, qui avaient déjà fait la guerre 14/18 étaient rappelés aussi, CHEVALLIER et VANNIER. Ils furent renvoyés dans leurs foyers rapidement.

Mes oncles JOSSO et PIERRE, furent renvoyés réformés, quand à mon oncle VICTOR, il fut fait prisonnier en 40, pour 5 ans !!

Souvenir du départ de ces hommes rappelés, ils étaient confiants quant à la suite de la guerre. Mr MARCHAND, le maréchal, se voyait déjà à Berlin.... Il alla en Allemagne, comme beaucoup d'autres, jusqu'en 45.

Mon père et mon oncle Henri partirent pour Sarrebruck vers la fin du mois de septembre.

### **Binas : mes débuts comme « cultivateur »**

A la suite de tout cela, ma voie était toute tracée, je devais prendre en charge le travail de la ferme. Nos deux chevaux avaient échappé à la réquisition, l'un, en particulier était trop âgé.

Mes premières activités de "cultivateur" consistèrent alors à aller chercher des feuilles de betteraves et du maïs pour les vaches. Mon grand père de Briou étant venu semer le trèfle incarnat, je fus chargé de passer le "canadien" pour l'enterrer. Ma première expérience en conduite de chevaux attelés à un matériel agricole.

J'avais, auparavant, comme tous les enfants dont le père était cultivateur, guidé un cheval pour passer la bineuse entre

les rangs de pommes de terre ou betteraves, mais c'était mon père qui tenait le matériel : heureusement pour les betteraves !!



Mon grand père de Briou m'apprit à labourer. Nous avons un brabant-double difficile à manier en bout de sillon, surtout quand on débute en guêtres et culotte courte.

Nous avons arraché les betteraves, puis, en Octobre, semé le blé.

Ma mère avait beaucoup de mal et de soucis aussi. Le travail de la ferme (petite) était très dur à cette époque. Elle venait de perdre son père, son mari était "au front" Je venais d'avoir 14 ans et j'étais embarqué dans la culture. Mon frère GUY avait 9 ans 1/2.

Nous avons passé l'hiver 39/40. Mon père est venu une fois en permission. Il était évidemment habillé en kaki, en gros drap, calot à pointes et bandes molletières. Tel était le "Look"

du troupiér 39, très proche de celui de 14/18, le bleu horizon, remplacé par le kaki.

Au printemps 40, nous avons semé l'avoine et l'orge, puis maïs betteraves et pommes de terre. Je commençais à connaître, et mon grand père de Briou venait aider et conseiller.

Un petit retour en arrière de 6 mois pour ce grand père. Il avait laissé sa culture à Toussaint 39, mais j'étais allé avec deux chevaux l'aider à rentrer ses betteraves et semer son blé. La règle était en effet, de semer encore le blé pour la récolte de l'été suivant.

L'arrachage des betteraves côté de Moncelon, avait été très difficile, le terrain étant très humide, les roues de sa voiture enfonçaient sérieusement dans la terre, et il fallait toute la puissance de nos deux forts chevaux pour gagner le bout du champ et le chemin plus roulant.

Il m'arriva un "pépin" Atteignant le bout du champ, je fis tourner trop tôt le cheval du devant (Gentil). Les roues de la voiture étaient encore enfoncées dans les ornières. Le "Limon" ne résista pas à la traction en angle droit exercée par le cheval de devant. Je fus gratifié par mon grand père de tous les qualificatifs que l'on peut attribuer à quelqu'un de brutal. Il fit d'ailleurs référence à mon ascendance - j'étais bien comme mon père - Les chevaux aussi en prirent pour leur grade, c'étaient des chevaux fous. Cet accident matériel dû quand même lui coûter cher. Nous avons continué le travail avec un tombereau à nous, ce qui me permit de faire observer à mon grand père que les limons de notre tombereau étaient plus solides que ceux de sa voiture.

Ce grand père avait 60 ans en 39, mais cela ne veut pas dire qu'il prenait sa retraite, par la suite, il fut garde-chasse et bûcheron.

Mon père, classé 2ème réserve, avait été renvoyé du front et dirigé sur Avord. Nous ne l'avions pas revu, au printemps 40, avant la "débâcle".

### **Binas : l'exode**

En Mai 40, les troupes Allemandes contournent la fameuse Ligne Maginot, déferlent sur la Belgique et le Nord de la France. Les réfugiés venant de Belgique et du Nord, passaient chez nous, se dirigeant vers ... le Sud. Ils avaient de curieux attelages, très différents des nôtres.

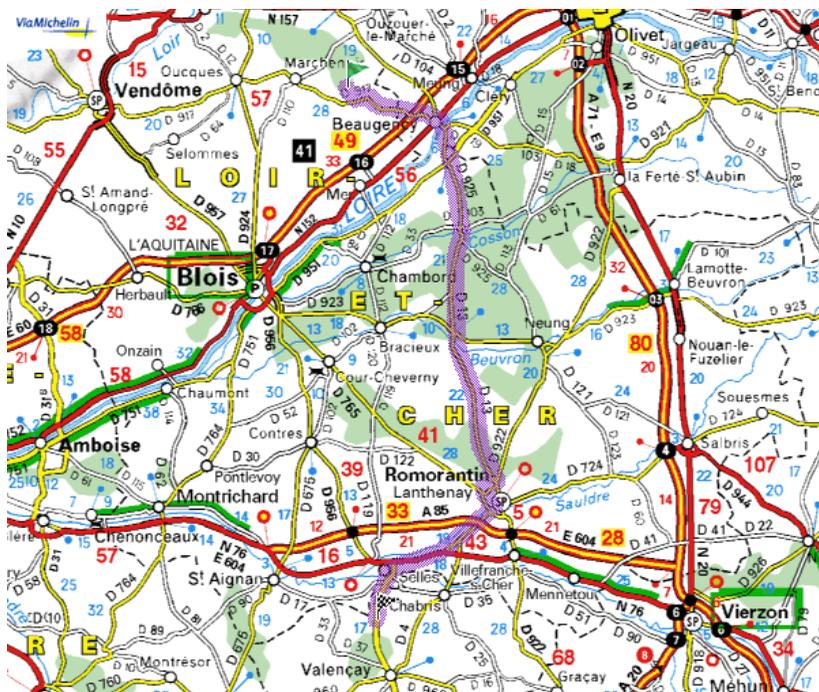
Bientôt, ce fut notre tour. Les renseignements et avis divergeaient. La 5ème colonne était en action. Mon oncle Pierre m'avait fait charger dans un tombereau suffisamment d'avoine pour rejoindre Bordeaux avec nos 2 chevaux. Il était prévu, paraît-il, que notre Région devait embarquer pour l'Amérique du Sud !!! Pauvre de nous !!!

Dans cette situation confuse, je crois bien encore que je ne réalisais pas du tout la gravité de la situation. Nous allions partir, abandonner la ferme, les animaux, poules, lapins, vaches, porcs.

Nous avons chargé une voiture, avec des matelas et de la nourriture, dans la dernière nuit, ma mère avait fait cuire des œufs et des poulets, nous avons même installé le Butagaz de ma grand mère. Un vrai départ en vacances, en camping. Il était prévu que nous devions trouver au passage, la famille de Briou, pour passer le Pont de Beaugency.

*REPRIS EN JANVIER 98 APRES PRESQUE 3 ANNEES "D'ENTRACTE"*

Au départ de Binas, dans la nuit, nous avons pris avec nous, une Grande Tante de Villeneuve St Georges, sa fille Léa, son petit fils, Jacques, et l'ami de Léa, un tailleur juif qui avait amené, dans la grange de la Grand mère, un plein camion de tissus et vêtements.



Je ne me rappelle plus bien, si nous avons pris au passage, à St Laurent, la voiture de Pierre, en remorque, ou bien si nous les avons retrouvés plus loin. Jean Claude avait 6 mois, c'était le plus jeune de notre "convoi".

A Lorges, nous avons pris au passage, les grands parents de Briou et la famille JOSSO. Une carriole, tirée par un petit cheval, s'est jointe à nous. Elle transportait des amis de mes grands parents, Mr et Mme JUPIN. On a déjà parlé d'eux, pour les timbres antituberculeux

Au passage à Josnes, nous avons pris Andrée, au volant de sa Rosengard à 3 places, avec Jacky et Arlette. Cette auto était accrochée à l'une de nos voitures.

Le pont de Beaugency fut passé dans la matinée, après une assez longue attente, car il y avait des files de voitures convergentes. A midi, nous nous sommes arrêtés à un petit ruisseau, peu après Beaugency, sur la route de La Ferté. Il y avait de l'eau pour faire boire les chevaux. Ce fut notre premier pique-nique. Il me reste un souvenir de cette escale, j'y repense chaque fois que je passe par là, en voiture (à moteur, maintenant). L'ami tailleur juif avait mal supporté la marche à pied. Il entendait prendre un bain de pied dans le seau destiné à donner à boire aux chevaux. Pas question !! Par ailleurs, ma mère ayant apporté du poulet (cuit, bien sûr) la tante lui avait demandé : Voulez-vous une petite pa-patte, Mr Noël ? Cette phrase est restée en mémoire dans la famille, bien longtemps.

Cette famille de Villeneuve nous a quittés l'après-midi. Ils sont partis avec des militaires, en camion. On reverra seulement Mr Noël dans quelques temps.

Le soir, nous étions à La Ferté St Cyr, le lendemain midi à Dhuizon. Là, petit incident avec une paysanne. Nous avions besoin de lait, pour Jean Claude. Ma mère est allée traire une vache dans un pré, à la grande colère de la propriétaire, qui nous a traités de voleurs.

Notre convoi était composé de la manière suivante : Voiture avec l'auto de Pierre, en remorque, tombereau avec l'auto de Andrée en remorque, enfin, la carriole de JUPIN. Du point de vue des personnes : La grand-mère de Binas, ma mère, mon frère et moi, Pierre de St Laurent, avec Marguerite et les enfants, Josiane, Marinette et Jean Claude, le Grand-père et la Grand-mère de Briou, Joachim et Yvonne avec les enfants,

Josette et Serge, Andrée et les enfants Jacky et Arlette, ainsi que JUPIN et Géline.

Certains étaient dans les autos, d'autres sur les voitures, ou enfin, à pied, pour guider les chevaux. Pierre avait bricolé des morceaux de bois, pour le remorquage des autos, de sorte qu'elles ne viennent pas heurter la voiture tireuse. Malgré cela, il me revient en mémoire un petit incident, suite à un arrêt brusque du convoi. Je suivais la voiture d'Andrée, guidant à la bride le petit cheval qui tirait la carriole JUPIN. La voiture d'Andrée ayant fait un avant-arrière la tête du cheval (et ma main droite) sont passées au travers de la vitre arrière de l'auto.

Imaginez la surprise (et la terreur) de Jacky et Arlette, assis en travers, à l'arrière de l'auto, de voir ainsi apparaître brutalement la tête du petit cheval, et ma main saignante, à cause de la vitre cassée. Le convoi étant reparti, impossible de sortir la tête du cheval qui avait peur et relevait la tête, de sorte que ses oreilles accrochaient la partie supérieure de la lunette arrière de l'auto. Combien de chemin avons-nous fait comme cela ??? Sans doute pas beaucoup. La tête est enfin sortie, le calme est revenu dans l'auto, et nous avons continué notre chemin... Mur de Sologne... Selles sur Cher et enfin, Fonguenand.

### **L'exode : halte à Fonguenand**

Fonguenand, nous y sommes arrivés un soir, nous avons campé à la sortie du pays, dans une prairie. Il y avait un puits à côté, des gens voulaient nous vendre l'eau ! Eh oui, c'est ça la solidarité quelquefois... Les femmes et les enfants ont dormi la première nuit dans un grenier. Dans la journée du lendemain, nous avons trouvé asile dans un café, nos voitures dans la cour. Nous avons décidé de ne pas aller plus loin. En effet, l'avance des troupes Allemandes se confirmait, la Loire ne les avait pas

arrêtés comme il avait été question !!! Ils allaient donc nous rattraper. Adieu l'Amérique du Sud.....

Nous avons passé, je crois deux jours dans ce café transformé en dortoir. C'est maintenant un restaurant, j'ai eu l'occasion d'y passer plusieurs fois, dont un matin avec un Groupe pour le café. La fille de la patronne de l'époque a tenu ce restaurant jusque'en 95 environ, puis l'a cédé à des jeunes.

Retour en 40. Les Allemands sont arrivés, un matin, c'était un grand silence dans le pays que la colonne motorisée a traversé doucement. Nous avons tous peur, tant d'histoires avaient été racontées. Mon grand père de Briou était le seul de notre groupe à avoir vu des "Boches" en 14/18, ayant participé à la guerre. Ma grand mère de Binas avait vécu 14/18, mais, à Binas, son mari étant à la guerre.

Une petite anecdote. Au moment où les Allemands arrivaient dans le pays, sur la route principale venant de Selles s/ Cher, un attelage de l'armée Française avec plusieurs soldats, arrivait aussi dans le pays, par une petite route perpendiculaire. Les soldats Français ont sauté de la voiture, et se sont éparpillés, pour ne pas être faits prisonniers. Un petit moment après, nous avons vu arriver un de ceux-ci, par l'arrière du café. Ma mère lui a donné des vêtements civils de mon père, qu'elle avait amenés, au cas où ... Il est resté un peu avec nous. En fin de matinée, les gens commençaient à sortir dans le pays. Avec mes oncles, mon grand père et cet homme, nous sommes allés faire un tour, et puis boire un verre dans un autre petit café. Il y avait des soldats Allemands arrêtés. L'un d'eux s'est approché de cet homme et lui a dit : Vous soldat Français.. habillé civil...mais gardé chemise militaire... il faut changer aussi chemise...on a eu la trouille, on n'a pas dit merci, on est parti. L'homme a changé sa chemise, il est parti, on ne l'a plus revu. J'espère qu'il a pu s'en tirer et rentrer chez lui.

Ma mère avait écrit à mon père, à sa dernière adresse connue, à Avord, pour lui dire que nous étions partis en exode, et séjournions à Fonguenand. Ceci, à tout hasard, on ne pensait pas tellement qu'il recevrait un jour la lettre.... et pourtant!!

### **L'exode : retour à Binas**

Nous sommes repartis en sens inverse, un matin. Pierre avec sa voiture et sa famille. Il avait du trouver de l'essence !!! Avec nos voitures, nous avons pris en remorque la voiture de Andrée, comme en venant.

Je me souviens seulement d'une escale du soir à Cormeray, où nous avons eu droit à une gamelle de légumes à la "roulante" Allemande. Le lendemain matin, au passage du pont de Blois, j'ai eu mon premier contact avec la Feldgendarmerie. Le pont avait été bombardé et donc détruit en partie, côté Vienne, une arche était réparée avec des madriers et des planches, donc, circulation alternée et régulée, en fonction des besoins de l'armée Allemande.

Je conduisais toujours le petit cheval et la carriole, en fin de convoi. Le soldat qui faisait la circulation m'a fait signe de m'arrêter. Ma mère, depuis une voiture devant, faisait de grands signes pour montrer que nous étions ensemble. Moi, j'expliquais ... en Français, et j'ai essayé de forcer. Pris au col et menacé par la palette de signalisation, j'ai dû me résoudre à attendre ... En fait, il n'y avait pas lieu de s'affoler, j'ai rattrapé ensuite le convoi dans Blois. Mais, nous avions tous peur de ne plus se retrouver.

Le midi, je me souviens de l'arrêt à Villebarou. J'y ai commis le vol d'une bouteille de gaz. Nous n'en avons plus, et il en restait dans un magasin abandonné, en entrant dans le village, à gauche.

Le tantôt, le grand père de Briou est parti à bicyclette. Quant à nous, le soir nous étions à Marchenoir, chez la tante Nana. Pauvre tante, je la vois encore, lorsque nous sommes arrivés avec tout notre équipage. Hélé-la, mes pauvres enfants d'où venez vous comme ça. Elle était affolée. C'était la sœur de mon grand père de Briou. Nous avons dormi chez elle. Le lendemain matin, Andrée est partie à Prenay, avec sa voiture (elle n'avait pas de permis). JUPIN est parti pour Briou avec la famille Josso je pense, et la grand mère. Nous, avons pris le chemin de Binas par St Laurent.

### **Binas : l'occupation**

Et voilà, nous sommes de retour à Binas. Finalement, peu de gens étaient partis du pays, même ceux qui avaient conseillé à ma mère de ne pas rester là. Dans quelques familles, les jeunes étaient partis, et, les vieux parents restés pour garder la maison.

Quel choc, de retrouver la maison. Des personnes sans doute comme nous en exode, ou bien des soldats Allemands, avaient occupé la chambre et la cuisine. La table était encore garnie d'assiettes, couverts, et quelques reliefs de repas. Vaches, porc, lapins, poules, avaient disparus en partie. Nous n'avons pas retrouvé, bien sûr, les poules et lapins disparus, ils avaient "alimenté" des gens de passage.

Certaines personnes, restées au pays, avaient récupéré des vaches, avec intention, pas forcément sincère, de les rendre, si le propriétaire revenait. Mais, le bouche à oreille a fait que tout cela fit bien des histoires, je me souviens avoir été visiter "de force" quelques étables bien garnies, à la suite de cet exode. Par ailleurs, des bêtes erraient dans les champs. A cette époque de l'année, les blés, orges et avoines sont à hauteur définitive, et on ne pouvait que suivre les traces pour retrouver une vache ou un porc. Une vache, à la rigueur, on pouvait la

reconnaître, mais un porc !!! Enfin, nous avons récupéré le nôtre (en principe).

Certains objets avaient disparu de la maison. Sans doute des gens de passage en avaient eu besoin.

Il n'y avait pas de soldats Allemands stationnés dans le pays, lorsque nous sommes revenus. Il en passait quelquefois. Nous allions vivre 4 années d'occupation. Nous aurons l'occasion de devoir en "supporter".

L'Armistice signé. La ligne de démarcation zone occupée fut fixée sur le Cher. Tout cela, nous l'apprenions par bribes. Il y avait quand même un peu de radio. Je crois bien que l'armistice avait été signé alors que nous étions encore à Fonguenand. Enfin, on disait : La guerre est finie. L'appel du 18 Juin de De Gaulle, je ne me souviens pas en avoir entendu parler tout de suite. Les médias n'étaient pas très présents sur l'info, comme maintenant. Et puis, Londres, c'était loin !!

La vie reprit, comme avant notre départ, il fallait vivre. Restait le manque de nouvelles des soldats Français, pour nous en particulier, de mon père et Totor de Prenay, ainsi que les oncles de Paris, Jean et Henri.

Avec le recul, je me demande si nous n'étions pas prêts à nous habituer au fait que l'important c'était la guerre finie, que nous allions être dirigés par les Allemands qui, peut-être n'étaient pas si mauvais que cela. On ne parlait pas encore de nazis, ni de S.S. Je sais que nous en voulions beaucoup à nos dirigeants de 1939, qui nous avaient conduits à cette situation.

Les travaux de moisson s'annonçaient, Mon oncle Pierre vint me montrer à utiliser la faucheuse-lieuse. Pour cette année, on avait encore de la vraie ficelle. Les autorités Allemandes, intéressées par une récolte dans de bonnes conditions, avaient

mis en place des prisonniers Français. Nous en avons un d'affecté. Je ne me souviens plus de son nom, mais, il était de Donzy, dans la Nièvre. Le soir, il fallait le reconduire dans un dortoir, une grande maison au coin de la route du Mans.

Et puis, un soir de fin Juillet, Maurice JORY est arrivé à la maison en courant, et en criant ... André est arrivé !!!!! Mon père, effectivement, était arrivé. On ne l'a pas cru avant de le voir. Souvenez-vous de la lettre de Fonguenand, elle l'avait suivi dans le Lot, où son Unité avait été repliée. L'Armistice signé, Fonguenand étant en zone libre, il a été démobilisé, pour rejoindre sa famille, à Fonguenand. Il a passé la ligne je ne sais comment, à Selles, trouvé là Mr Daguët, coup de téléphone à Mme Daguët qui est allée les chercher, et voilà !!!!

Nous avons appris quelques jours plus tard, que Totor, mon oncle de Prenay, était prisonnier en Allemagne. Jean qui était affecté spécial en région Parisienne, avait évacué avec la tante et Charlotte de Oucques. Henri, qui avait été replié avec son Unité de Sarrebruck dans le midi, fut démobilisé, il était retourné à Paris. Nous avons appris, à ce moment, que Marc de Oucques était prisonnier dans un camp, vers Melun. Jean a réussi à le voir et essayé de le faire sortir. Il n'a pas voulu !!! de peur de représailles sur la famille, d'où, 5 ans en Allemagne.

Revenons un peu sur ce prisonnier Français qui nous était affecté. Mon père avait repris la direction des "opérations" Nous étions amenés à aller à Briou, pour faire la moisson de blé, du grand père. Mon père avait expliqué à ce prisonnier : Je te prends le matin à 7 h, comme tous les jours, tu es censé venir à Briou, pour travailler, comme tous les jours. Ce soir à 20 h, je signale que tu n'es pas rentré, bien que parti à bicyclette de Briou, comme d'habitude. Dans la journée, tu as le temps d'aller loin (à bicyclette). Tu prends des vêtements civils ici, je te donne de l'argent. Tu t'évades, c'est facile... Il n'a jamais voulu. Quelques temps après, les autorités Allemandes les ont

ramassés, en camion, pour les regrouper à Orléans. Le camion était sur la place à Binas. Mon père m'a donné de l'argent et m'a dit : Tu vas au camion, tu lui tends la main pour lui dire au revoir, tu lui dis, prends l'argent pour rentrer. Il m'a dit : non, ce n'est pas pour longtemps, n'a pas voulu de l'argent. Il a passé 5 ans en Allemagne.

Il me faut revenir quelques semaines en arrière, pour parler à nouveau de Mr Noël. Ma grand mère avait retrouvé sa maison et son magasin de quincaillerie bien bouleversés. Les tissus et vêtements que Mr Noël avait entreposés dans sa grange, avaient en grande partie disparu. Et voilà que Mr Noël réapparaît !! Il était habillé en bleu de chauffe, se promenant dans le pays, faisant lui même son enquête, demandant aux gens s'ils avaient vu quelqu'un prendre ses affaires. Lorsqu'il m'a interrogé il m'a indiqué que le gouvernement Français et le gouvernement Allemand attachaient une grande importance à ce que le matériel soit retrouvé. Pourquoi pas !! On ne savait pas, finalement, d'où venait cet homme, peut-être était-il important, amis des Allemands ? Toujours est-il que l'on a assisté, à cette chose très curieuse; des gens qui étaient restés au pays, ramenaient des tissus dans la grange de ma grand mère, quelquefois par brouettes entières. Quelle drôle de période !! Un camion est venu reprendre tout cela, on n'a jamais réentendu parler, ni de Mr Noël, ni de la famille de Villeneuve. Ce Mr Noël s'en est-il tiré par la suite, comme pour ses tissus ???

Nous avons récupéré un cheval de l'Armée Française, abandonné avec quelques autres, dans la grange d'une ferme. Avec quelques peines, nous avons réussi à utiliser ce cheval, qui n'était pas "de trait", et puis, un jour il fallu le rendre aux Autorités. Au sujet de ce cheval, il me revient en mémoire, une petite "affaire", qui aurait pu se terminer mal. Le prisonnier que nous avions, avait équipé cet "alezan" avec une selle et une bride trouvées dans le grenier. Il voulait me montrer à faire du

cheval. J'ai monté, sur la selle, pieds aux étriers, nous avons fait quelques pas, lui, tenant le cheval par la bride, et puis, au fond de la cour, derrière la ferme, il lui a donné une tape sur le derrière pour que nous partions. Ah, nous sommes partis, avant que je puisse attraper les rênes. Je me suis retrouvé allongé sur le cou du cheval, le tenant par les oreilles, et, au galop bien sûr. Nous sommes allés comme cela à travers les champs pendant "un certain temps" et puis, cette pauvre bête, sans doute fatiguée, a bien voulu revenir à de meilleurs sentiments. Nous sommes donc rentrés à la ferme. Je n'ai jamais tenté depuis, de remonter un cheval au galop.

J'avais aussi récupéré un vélo de l'armée Allemande, abandonné crevé, devant la boulangerie, face au monument aux morts. Encore un vol à mon actif. Ce vélo était équipé de pneus demi-ballon et d'un système de freinage en rétropédalage. Il était peint en gris, la couleur de prédilection de l'armée Allemande. Je l'ai vite repeint en bleu métal. Par la suite, vers la fin de l'occupation, mon frère l'a peint en blanc.

Et puis, le temps passa, je restai à la culture. Mon père prit d'autres terres en location, auprès d'une amie de ma grand mère. Son frère, exploitant de ces terres, les avaient laissées en friche. Quel travail pour remettre tout cela en état.

Il nous fallu un autre cheval et, au début, mon père fit même effectuer des labours par un tracteur de la maison ... Daguët. Pour nettoyer ces terres, nous avons semé des haricots, du sarrasin.

L'hiver, nous allions sortir du bois de la forêt, pour avoir droit à en acheter pour nous et quelques personnes qui n'avaient pas ces possibilités. Nous allions aussi transporter des pierres ou chercher du sable à Beaugency (19 x 2 = 38 km) à pied, bien souvent. Il fallait charger ce sable à la pelle, dans les voitures, au bord de la Loire, monter les voitures avec 2

chevaux, jusqu'à la sortie de Beaugency, à cause des côtes. Que de chemin j'ai fait avec Vannier. Il mettait toujours son cheval gris devant, car il allait plus vite. Vannier avait aussi de grandes jambes. L'hiver, nous passions le chasse-neige pour dégager les routes. Ce n'était pas toujours très efficace. Il fallait, le matin, aller faire ferrer les chevaux, avec de gros clous, pour qu'ils ne glissent pas : on appelait cela "à glace".

Pendant ces années 41/42, nous allions aussi porter du blé, à Charray, au moulin, en même temps que l'avoine et l'orge, pour la "pâtée" destinée aux animaux. Le boulanger pouvait ainsi disposer de farine, pour alimenter en pain, au delà des tickets du ravitaillement. Il n'y a guère que la première année d'occupation où, n'étant pas préparés, nous avons un peu souffert des restrictions. Bien sûr, pour le café, l'huile, etc. Il fallait avoir recours aux "Ersatz". Pour le sucre, avec les betteraves sucrières livrées à la distillerie, on avait le droit d'en acheter.

Ce n'était pas la même chose à Paris. La grand mère envoyait des colis aux oncles et tante. Elle élevait des lapins. L'oncle Jean faisait des voyages à bicyclette ou tandem ... haricots... beurre .. etc. Avec des Parisiens, on arrivait à échanger de la nourriture contre des pneus de vélo, ou des chaussures.

J'ai souvenir d'un transport effectué en voiture (à cheval) de Binas à St Claude. A l'aller, au fond de la voiture, il y avait des sacs de blé, dessus, de la paille. Au retour, au fond de la voiture, des fûts de vin, dessus, des fagots de petit bois. Je pense que mon père était tenu au courant d'éventuels "barrages" du ravitaillement général.

Un poste de ce "ravitaillement" était installé à Binas, face au silo. La Direction en était assurée par un ancien fermier du pays. Il y avait aussi deux Contrôleurs, anciens militaires de

l'aviation, dont l'un a été par la suite, pour quelque chose, dans la suite de ma vie.

Parlons un peu de cette famille Cousin. Ces personnes habitaient à côté de notre maison, Mme Cousin était une spécialiste des crêpes fines. Nous avions de la farine, du lait, enfin, tout ce qu'il faut pour réaliser des pâtisseries. Qu'est-ce que l'on a pu se régaler. Le fils Roger était aux études au Havre, dans une école d'agriculture coloniale. Par la suite, Roger s'est marié, à Nantes. Je suis allé à ce mariage, et, à cette occasion, j'ai pu "apprécier" les bombardements.

Ce service du ravitaillement était chargé de procéder à des réquisitions chez les cultivateurs. Ces bêtes ou produits que les cultivateurs devaient "céder" étaient théoriquement destinés au ravitaillement des villes. La grande partie, en fait, était destinée aux troupes d'occupation Allemandes.

Cette occupation, nous avions de temps en temps à supporter le séjour de quelques troupes. Il fallait les loger, abriter quelquefois leurs matériels. Ils réquisitionnaient ce dont ils avaient besoin. Ce n'était pas toujours drôle bien sûr, mais, rien à voir avec ce que d'autres ont eu à souffrir. Quelques jeunes filles avaient même des "gentillesse particulières" pour certains de ces occupants. Tout cela est bien loin !!!!!

Il n'y avait pas de distractions, pendant cette période. Nous organisons des kermesses, pour ramasser de l'argent destiné à l'envoi de colis aux prisonniers. André ANGIBAUT, qui, avant la guerre, s'occupait de la société de tir, avait organisé des équipes de foot, le sigle de la société était resté F.T.B - Francs Tireurs de Binas. Nous faisons aussi de l'athlétisme, tout cela avec des moyens ... du bord. Les déplacements s'effectuaient à bicyclette. Avec des copains, nous allions aussi quelques fois au cinéma à Beaugency.

Et puis, on reprenait espoir, la situation évoluait. On pouvait écouter Radio-Londres, "Les Français parlent aux Français". A ce sujet, une petite anecdote. Il y avait des soldats Allemands dans une maison, à côté de chez nous, l'un d'eux, Autrichien, avait pris l'habitude de venir écouter Londres, chez nous. Une belle sœur de Roger Cousin le savait, elle venait aussi de temps à autre à la maison. Un soir, le "Boche" était là. Elle entrouvre la porte doucement avant d'entrer, en disant : le "Boche" n'est pas là ?? Eh si, il était là, près du poste. Elle ne l'avait pas vu, la porte n'étant que partiellement ouverte. Grand silence froid .... et puis, rapidement, très rapidement même, il m'est venu à l'esprit la "Poche" - sac de jute- que l'on mettait devant la porte pour s'essuyer les pieds. Je me suis levé, j'ai foncé vers la porte et je lui ai dit : si, la "Poche" est là, à côté, j'ai déplacé un peu cette poche pour bien la montrer, elle s'est essuyée les pieds dessus. Le soldat est censé avoir confondu les termes "Boche" et "Poche". Je n'en suis pas sûr.

Pendant cette période d'occupation, on parlait beaucoup de retour à la terre. Des jeunes de la ville (on disait des Parisiens) étaient regroupés dans des centres, pour se familiariser avec la culture et la campagne. Il y avait des garçons à Briou (Autry) et aussi des filles, à Binas, dans ce que l'on appelait le Château à Rougeoreille, sur la route de Chantôme. Toute cette gent féminine sortait peu, particulièrement surveillée qu'elle était par une Directrice, originaire des environs : Mlle Seigneuret.

Les garçons, à Briou, ont causé quelques difficultés à mon grand père qui était garde-chasse à Autry. Ils étaient censé exploiter une ferme à Autry. Je pense que cela a du coûter bien cher pour pas grand chose. Aucun de ces garçons n'a embrassé la carrière agricole. Quant aux filles, de Binas, l'une s'est mariée avec un homme du pays, une autre a été employée dans une ferme (Vivier), il faut dire qu'elle ne venait pas de la ville, mais .... de Briou.

Je n'ai pas parlé de l'Administration Française pendant cette période d'occupation, c'est à dire du régime de Vichy et du Maréchal Pétain. Je ne souhaite pas le faire, le sujet a été traité par des gens plus compétents que moi, et nous, à la campagne n'étions pas bien au courant de tout ce qui se passait en haut lieu.

Une petite histoire quand même, concernant Pétain. Il avait, dans sa devise, "Famille". A ce titre, il avait décidé d'être le parrain du 10ème enfant, dans chaque famille..

A Binas, la famille Rougeoreille, le Chef Cantonnier, qui n'a rien à voir avec le Château, a atteint les 10 enfants. Courrier à Pétain, réponse de Pétain OK (enfin ses services bien sûr) envoi d'un Livret de Caisse d'Epargne avec une petite somme. Envoi d'une autre petite somme destinée à couvrir les frais de repas et, demande que le Maréchal soit représenté par une personnalité locale.

Les 8ème et 9ème enfant n'étant pas encore baptisés, il a fallu faire quelque chose de sérieux. Le marchand de vins, Mr ANGIBAULT fut désigné pour représenter Pétain, pour le 10ème enfant, avec Mme GUILLARD comme marraine. Mr et Mme Siguret, Mauricette Guillard et moi-même, pour les 8ème et 9ème. Rougeo (on l'appelait ainsi) est allé en braconnage, aux alouettes, pour agrémente le repas prévu à l'hôtel, chez Guillard. Les baptêmes avaient lieu l'après midi, le repas se prolongeant, le Prêtre a du envoyer un enfant de cœur en éclaireur pour nous demander de presser un peu. Voilà comment j'ai été parrain avec le Maréchal Pétain !!!!

## **Binas : mes débuts à la perception d'Ouzouer le Marché**

Et puis, voici le moment de parler du premier de mes "contraires". On parlait beaucoup du retour à la terre, je l'ai évoqué plus haut. C'est au début 43 que l'opportunité s'est présentée pour mes parents, de me faire entrer à la Perception d'Ouzouer le Marché. J'allais donc, moi, quitter la terre, au contraire de ce qui était recommandé. Mon père embaucha un "charretier", Mr Boulet, qui était charcutier chez Dubois, et je partis à Ouzouer. Il y avait dans le pays, un bonhomme qui aimait bien créer des ennuis aux autres, une vieille bourrique en somme. Il n'a rien trouvé de mieux qu'aller dénoncer "à qui de droit" que, au contraire de " La Loi" j'allais quitter la terre. La chose n'eut pas de suite, que je sache.

Me voici donc employé de Perception, apprenti, rémunéré par le Percepteur, sur ses deniers personnels. J'avais pris des cours par correspondance, en fin de scolarité, il y a donc quelques années. Ce Percepteur, Mr Tabourdeau, était un homme charmant et particulièrement patient. Combien de fois ai-je pensé à lui, plus tard, lorsque j'avais des difficultés, avec des employés qui ne travaillaient pas bien.

De la charrue au porte-plume, des champs aux livres comptables, combien de pâtés, de ratures et d'additions au carré était-il obligé de reprendre. Petit à petit, je suis devenu moins mauvais et me suis bien mis au courant du travail. En dehors des jours d'ouverture du Bureau, le mercredi et le vendredi, quelquefois, il n'y avait pas de travail l'après midi. Je rentrais à la maison pour aider à la ferme. Combien de fois ai-je fait ce chemin Binas - Ouzouer et retour à bicyclette. Rappelons qu'à cette époque, nous avions l'heure Allemande, en avance de 2 heures sur l'heure solaire Française qui servait de base, à la campagne. Mais, notre bureau était forcément ouvert à l'heure Allemande, ce qui n'était pas facile pour les agriculteurs. Mon patron était assez conciliant sur ce point. Je l'ai vu bien souvent

rouvrir la porte de la salle d'attente, alors que nous étions entrain d'arrêter les comptes de la journée. L'hiver, je déjeunais chez eux, ma mère me préparait la gamelle. Mme Tabourdeau était très gentille. Il y avait un garçon, Robert, en apprentissage à Blois, et 2 petites filles à l'école de Ouzouer.

Dans cette Perception, nous avions bien sûr, l'encaissement des Impôts, mais je dois préciser qu'à l'époque, il y avait, dans toute la Perception, pour 7 communes, 4 ou 5 assujettis à l'impôt sur Revenu. Les Impôts Foncier Bâti ou Non Bâti, représentaient l'essentiel.

Nous avions beaucoup de dépenses à régler, les Pensions, les allocations aux épouses des prisonniers, les coupons des rentiers, les mandats de réquisition établis par le centre de Binas, et aussi les mandats des Fonctionnaires ou les dépenses des communes, puisque nous étions aussi Recette Municipale de sept communes.

J'ai appris beaucoup de choses, dans cette Perception, des choses qui m'ont servi, aussi, bien longtemps après, dans d'autres fonctions. Au bout d'un certain temps, mon patron eu droit d'embaucher un "Commis Auxiliaire Temporaire" sur examen. Je fus donc embauché avec ce titre et un salaire presque digne de ce nom. Avant cela, mon patron me donnait 50 Frs (anciens, de l'époque) Pour mémoire, son traitement à lui, était de 5.000 Frs. Le Commis Auxiliaire percevait environ 6/700 Frs.

Mr Tabourdeau avait fait 14/18, il était Capitaine de Réserve Il suivait les événements avec beaucoup d'attentions. Chaque matin, lorsque j'arrivais, il m'annonçait toujours le nombre de tonnes de bombes que les Alliés avaient lancé sur l'Allemagne.

Deux souvenirs de ma "carrière" de Commis de Perception : Une dame un peu dérangée du cerveau, habitante de Villermain, venait au bureau percevoir sa pension de veuve de guerre 14/18, elle ne voulait jamais percevoir une augmentation, prétextant qu'ainsi, on lui volait sa liberté. Elle ne voulait pas non plus payer le timbre quittance que nous devons fixer sur le papier de paiement. Un jour, il y avait un rappel, gros problème !!!!! Pendant que je préparais le décompte avec rappel et moins le timbre, mon patron la rassura : C'est comme d'habitude !!! Il lui fit signer le papier et, lui donna l'argent dans une enveloppe. Ouf !! Quelques jours après, le Receveur des Postes vient au bureau, avec une enveloppe bleue du Trésor, qui avait été glissée dans la boîte aux lettres d'Ouzouer. Il pensait que, chargé d'une commission, j'avais glissé cette enveloppe par erreur dans la boîte. Réflexion, rien. Je prends l'enveloppe, je compte l'argent qu'il y avait dedans, devinez ? Juste le montant du rappel de la dame, diminué du montant du timbre. Cette brave dame avait sauvé sa liberté, à sa façon.

Autre souvenir, les Autorités avaient décidé que chaque contribuable devait verser une certaine quantité de métaux non ferreux, nécessaires sans doute aux Allemands. Tout un système était en place, centre de collecte qui avisait le Percepteur des réceptions. Nous avions des rôles comme pour les Impôts, et, les gens qui ne versaient rien à la collecte devaient payer une somme, relativement dissuasive. Une seule dame a déposé du métal non ferreux, personne n'a jamais payé, j'ai eu le privilège, et la joie, de mettre le feu à ces rôles, lors de l'arrivée des Américains, un peu plus tard.

Dans le courant de l'année 43, je suis allé à Blois, passer un concours pour devenir Commis Auxiliaire du Trésor, cette fois, un vrai, pas Temporaire.

Au cours de cette année 43, également on commençait à espérer sérieusement sur l'issue favorable de la guerre. Il y avait eu quelques temps plus tôt (41 je crois) l'entrée des États Unis dans la guerre, le Japon ayant fait des siennes dans le Pacifique. Les reculs des Allemands en Libye, l'arrivée des Américains en Afrique du Nord. On parlait maintenant à Radio Londres, de Troupes Françaises qui, reconstituées en Afrique, dans les "Colonies" participaient aux opérations. On parlait aussi beaucoup de la résistance en France, les "terroristes", comme disaient les Allemands. Il avait été créé un Service du Travail Obligatoire, des hommes étaient requis pour aller travailler en Allemagne

Certains de ces requis, pour se soustraire au S.T.O, disparaissaient de la circulation et s'en allaient au " maquis" alimentant ainsi les Groupes de Résistance. On savait maintenant aussi, que le racisme des Nazis se manifestait pleinement par des rafles et des déportations. Je n'ai pas souvenir que l'on était au courant de ce qui fut appelé la "solution finale".

Il y avait quand même quelques bals clandestins dans notre région. La publicité s'en faisait du "bouche à oreille" et, il y avait toujours la crainte de voir arriver les gendarmes, mais enfin !!!!!

En fin d'été 43, à la suite d'un de ces bals où j'avais du attraper un peu trop chaud, tard le soir, j'ai eu droit à mon premier pépin santé. Je me suis retrouvé avec une pleurésie qui m'a bien secoué. Le Docteur Ortel m'avait envoyé passer une radio à Orléans. A cette époque, quelqu'un qui passait une radio des poumons, était déjà considéré un peu tuberculeux. J'avais beaucoup maigri. J'ai eu droit à une série de piqûres chez le Docteur, pour me remonter. Cette série de piqûres s'est prolongée alors que j'avais repris le travail à Ouzouer, je me souviens que ce brave Docteur Ortel me faisait passer en

priorité, le midi, pour que je puisse reprendre le travail à l'heure.

### **Binas : la rencontre avec Jeannine**

Voici venue la fin de l'année 43, mettons environ au mois de Octobre ou Novembre. Je venais d'avoir 18 ans, comme l'a chanté par la suite, une vedette très connue. Un bal devait avoir lieu à Villecellier. Nous sommes partis à ce bal, avec Marcel Voisin et René Pellé, les copains habituels pour ce genre de sorties.

C'est là que j'ai rencontré Jeannine, qui me supporte depuis plus de 50 ans.

Il y avait, entre autres, dans ce bal, 3 jeunes filles, toutes trois habillées avec des robes bleu-marine, agrémentées de cols et (peut-être) poignets, de couleur rose. On pouvait facilement imaginer qu'il s'agissait de 3 sœurs, avec chacune 1 ou 2 ans de différence. L'une paraissait très calme et très douce, la plus jeune, manifestement. On lui a dit souvent, depuis, qu'elle était douce, cela lui plaît .... à moitié... Nous avons donc dansé fait plus amplement connaissance, et, le bal terminé, avons offert à ces 3 demoiselles, de les reconduire chez elles, à Moisy, sur nos cadres de bicyclettes.

Je crois que les garçons de Moisy qui les avaient amenées, sur leurs cadres aussi, n'ont pas tellement apprécié. Combien de fois depuis cette épopée à pu être rappelée par les 3 sœurs. Ce fut bien souvent pour me "mettre en boîte".

Je n'avais pas encore repris complètement la forme, depuis mon pépin santé ci-dessus, et devais faire très attention aux efforts qui conduisaient à un certain essoufflement. J'avais donc quelques difficultés pour monter les côtes (petites dénivellations) avec une demoiselle sur le cadre du vélo, mais

enfin !!!!! Par ailleurs je me souviens que j'étais habillé d'un magnifique costume "brique" qui, lui aussi a, par la suite, bien souvent été évoqué.

Je me dois de rester un peu sur ce costume brique. Mon premier costume de jeune homme, était vert, écossais. On n'avait pas les moyens de changer souvent d'habit et, de toutes façons il n'y avait pas grand chose dans les magasins, à moins d'aller à Orléans avec du beurre ou de la viande. Ma mère avait donc teint le costume en marron !!!!

Les dimanches de l'hiver 43/44 se sont donc écoulés, avec des déplacements réguliers à Moisy, à bicyclette. René Pellé avait fait la connaissance d'une jeune fille de Moisy également. Ce n'était pas l'une des trois sœurs, elle s'appelait Bleuette.

Les trois sœurs s'appelaient Louise, Lucette, Jeannine. C'était une grande famille, à l'occasion de bals, René Pellé et moi, avons fait la connaissance d'un grand frère, Raymond, qui était déjà marié (avec Raymonde). Il y avait aussi, à la suite de Jeannine, une autre fille qui commençait à sortir, Marcelle, puis une jeune Anne, qui était handicapée, et enfin Marie-Claude que les grandes sœurs et une grand-mère, promenaient en voiture.

Au moment où j'écris ces lignes, tout ce jeune monde est arrière grand-père ou grand-mère, sauf Anne décédée.

### **Binas : Mohammed**

Au début de cette année 44, je me dois de parler de Mohammed. Un fermier de Binas avait "récupéré" trois Nord Africains, militaires Français, prisonniers des Allemands et évadés de Avord, je crois. Il avait demandé à mon père d'en prendre un à la maison. Nous avons donc chez nous, ce

Mohammed, il parlait suffisamment bien Français pour que nous puissions nous entendre. Outre la difficulté consistant à le cacher, il y avait le problème de la nourriture. Ce garçon qui devait avoir 23/25 ans, ne devait pas consommer de cochon et, bien sûr, pas boire de vin. A cette époque, en particulier, à la campagne, ne pas consommer de cochon, c'était bien embêtant, en effet, dans les fermes, le porc que l'on tuait constituait une bonne partie de l'alimentation "viande". Tout cela s'est arrangé, grâce à la compréhension de tous, et aussi à la gentillesse de ma mère.

Mohamed aidait aux travaux des champs, il fallait veiller à le cacher, par exemple pour traverser le pays. Nous lui avions aménagé une chambre dans la maison voisine. Les voisins rapidement se sont rendu compte de la présence de ce garçon. Certains, ayant eu l'occasion de contacter des troupes africaines, pendant la guerre 14/18, n'appréciaient pas la présence d'un "bicot" dans le secteur. Nous avons un peu craint, d'être dénoncés, mais enfin, on voyait moins d'Allemands on pensait fortement, maintenant au débarquement !!!!! Un jour, quand même, j'ai eu un peu de frayeur. Mohammed était dans la cour derrière, deux Allemands à bicyclette entrent dans la cour devant, j'étais sur le "pas" de la porte de la maison, un coup d'œil vers le fond de la cour, et, j'aperçois seulement un pied, se dirigeant vers le jardin de Vannier. Les Allemands voulaient seulement acheter des œufs. Ils sont repartis. Je suis allé voir dans la cour du fond, j'ai appelé, une tête a émergé des framboisiers à Vannier. J'ai rassuré Mohamed, il est sorti de sa cache.

Ce garçon avait fabriqué un fusil en bois, pour me montrer à faire du maniement d'armes. Pour ma part, je lui ai appris à faire de la bicyclette. Ma mère lui mettait de l'argent de côté, chaque mois, en représentation d'un salaire.

Petite anecdote le concernant. Pour lui faire établir une "fausse" carte d'identité (par le Secrétaire de Mairie, Mr Decortiat) il fallait une photo d'identité. Le curé de Ouzouer (ancien de Binas) assurait ce genre de service. Me voilà donc parti à Ouzouer, avec ce brave Mohamed pour le faire photographier. Problème, il fallait passer dans l'église pour aller à la sacristie. Pas question pour Mohamed d'entrer dans une église, il était, bien sûr, Musulman. Nous avons fait un petit détour par le côté droit, je crois. Quel problème !!!!!

Avançons un peu dans le temps, pour rester sur Mohamed. Lorsque les derniers Allemands s'en allaient, bien souvent à pied et en tout petit nombre, nous les voyions passer sur la route du Mans. Un soir, il m'a demandé d'aller chercher le "grand couteau de cuisine" de ma mère, il avait envisagé de supprimer un ou deux de ces Allemands !!!!

Après la libération, il a été regroupé avec d'autres, à Orléans puis envoyé au déblayage en Normandie. Nous avons eu quelques nouvelles de lui, puis, plus rien. Peut-être, 10 ans après, est-il devenu Fellaga ?

### **Binas : La Libération**

Petit à petit, les choses avancement, du point de vue de la situation Internationale. Les troupes Allemandes reculent un peu partout on sent que la fin approche. L'aviation Alliée se fait plus présente dans le ciel. La Résistance se montre davantage. Mon patron, Mr TABOURDEAU, est de plus en plus excité par l'évolution de la situation. J'ignore, à ce moment, qu'il est très actif dans la Résistance, lui aussi.

Et puis, un bombardier Américain est abattu, dans la région, vers St Laurent. De Binas, on voit deux aviateurs sauter en parachute. Le bruit court, que les gendarmes d'Ouzouer sont partis à leur recherche. L'un de ces gendarmes avait

réputation d'une sale v..... Le lendemain matin, en arrivant au Bureau, je parle de la "chose" à mon patron, et, évidemment je lui dit : J'espère que ce sale B...ne les a pas trouvés? Il a souri, m'a fait monter dans son grenier et j'ai pu y voir mon premier Américain. Quelques jours après, avec Robert, nous avons accompagné cet aviateur au car Simplon, pour Orléans.... Il n'était pas si V... que cela, le gendarme, qui, comme tous les jours, assurait son service au départ de ce car. J'ai su bien plus tard, en lisant un livre sur la Résistance en Loir et Cher, que l'autre aviateur, blessé, avait été recueilli chez des gens de St Laurent, et soigné par le Docteur de Marchenoir.

En cette période, certains groupes de Résistance attaquaient les Perceptions, pour se constituer une Caisse. Ce diable de Robert avait plus d'un tour dans son sac !!! Un jour que j'étais seul au Bureau, voilà que l'on ouvre la porte brusquement, apparaît le canon d'une mitraillette et un bec de casquette, quelqu'un derrière me crie : La Caisse !!! Robert s'est vite montré, mais j'ai eu peur quand même. Il y avait donc aussi des Mitraillettes dans le grenier.

R.Pellé et moi, prenions toujours le chemin de Moisy, chaque dimanche, mais, voilà que je me retrouve à nouveau sur le flan, fin Mai je me récupère une pneumonie. Cette maladie a fait très peur à ma mère, mon père avait eu cela, lorsque nous étions à Briou, et il avait été très secoué. Pour moi, cela faisait deux histoires de poumons en peu de temps - Pleurésie puis Pneumonie. Une cousine (Madeleine) est venue de Marchenoir, pour aider ma mère. Cette cousine avait son mari prisonnier, mais il était, je crois, évadé et caché en Sologne.

Pendant cette période d'indisponibilité, mon frère Guy servait de facteur. Il allait poster les lettres pour Jeannine, à La Gahandière, petite localité desservie par la Poste de Moisy.

Je n'ai pas reparlé de mon frère Guy, depuis l'exode. Dans les années 42 ou 43, il était parti à l'école à Orléans, au Lycée Benjamin Franklin. Mes parents disposaient de plus de moyens, lorsqu'il eu l'âge d'entrer en secondaire. Lorsque j'avais moi-même cet âge, il n'en était pas question, seuls quelques enfants de "riches" partaient en pension à Orléans ou à Blois. C'était comme ça, à l'époque !!!!!!!

Enfin, nous voici arrivés au 6 Juin 44. Débarquement des troupes Alliées en Normandie. A l'époque, on disait les Américains ont débarqué il y avait pourtant des Anglais des Canadiens et aussi des Français de la France Libre. Je me souviens fort bien que l'on imaginait ces troupes bientôt rendues à Binas. Il n'était pas pensable que l'on devrait attendre plus de 3 mois. Mais, "c'était arrivé" enfin, ce que nous attendions depuis si longtemps.

Nous suivions la situation de près, à la radio, on ne voyait presque plus d'Allemands, ils étaient tous envoyés sur le front de Normandie. La Résistance devenait très active. L'aviation Alliée avait la maîtrise de l'air. Bien souvent, les véhicules Allemands qui circulaient encore sur la route du Mans, étaient mitraillés. Les Allemands ont quand même tenu un bon moment en Normandie. Il a fallu aux Américains, en particulier, le temps d'organiser le ravitaillement qui devait suivre.

Pendant cette période d'attente, beaucoup de services étaient désorganisés. Mon frère, là encore, a fait le facteur. Nous faisons très attention, pour les déplacements. Il y avait toujours le risque de se retrouver sur la route, au moment ou un avion Allié venait mitrailler un véhicule Allemand. Un dimanche que nous partions à Moisy avec R. Pellé, nous avons choisi de passer par Autainville et la Gahandière, pour éviter la route du Mans. Pas de chance, voilà que nous croisons un convoi Allemand, véhicules camouflés, qui avait eu la même

idée que nous. Pas fiers les deux gars. Rien en vue en l'air !!!  
Nous avons été bien heureux en atteignant la queue de convoi.

Voici le mois d'Août, la libération est proche, toutes les couturières s'affairent à fabriquer des drapeaux Américains, Anglais, et bien sûr Français. Que de bandes et d'étoiles n'avons nous pas découpées, pour les Américains et Anglais. Nous avons aussi fabriqué des petits oriflammes sur papier, pour fixer sur un fil destiné à être tendu au dessus de la route du Mans, à l'entrée du pays, depuis le grenier à Cousin, jusqu'au grenier d'en face.

Avec R.C et J.G, nous avons fait une belle bêtise qui aurait pu avoir de graves conséquences. Les routes du Mans et de Châteaudun, étaient codifiées par les Allemands, Q et III, panneaux sur fond blanc, avec tour noir, les marques Q et III étant également en noir. Inverser les panneaux pour faire tromper les quelques véhicules Allemands en déroute, c'était un jeu d'enfant, pourquoi pas ?? Mais, il y avait bien plus tentant encore, pour l'équipe de jeunes cou... que nous étions. Le panneau Q fut complété par une magnifique carotte rouge, en son centre. C'était du plus bel effet. Nous avons évidemment réalisé cela, transfert et peinture, dans la nuit. Le lendemain matin, nous avons été sérieusement eng... par le Maire et, invité à remettre les choses en ordre, illico. Il n'avait pas eu de mal à trouver les auteurs, son fils étant J.G. Vraiment, nous n'avions pas du tout réalisé que cela aurait pu avoir de graves conséquences si, par exemple, des Allemands passant par là avaient "mal pris la chose".

Voici le 15 Août, dans l'après midi, une colonne s'annonce sur la route du Mans. Cela ne peut être que les Américains. Du grenier à R.C, nous descendons notre fil garni des drapeaux papier, pour traverser la route et les fixer en face. A ce moment, un petit avion qui survolait le convoi, se pose dans les champs, pas très loin de la route. Cet avion comportait

sur les ailes et le fuselage, des marques ressemblant (de loin) à celles des Allemands. Pas possible, si un avion Allemand survole le convoi et se pose là, le convoi est Allemand. Et de remballer le fil. Il faudra nous habituer à l'étoile Américaine, et aux avions Piper.

On a quand même eu le temps de redéployer notre fil avant l'arrivée des premiers chars, qui avançaient tout doucement sur la route du Mans. Peut-être une petite explication, pour justifier que nous voyions de loin cette colonne arriver. Émile Zola, dans son roman "La Terre" avait parlé d'une "route toute droite pendant quatre lieues" c'était, et c'est toujours la route du Mans, de Binas à Morée.

Quelle impression, cette colonne de chars qui n'en finissait pas. Jusqu'au soir un flot presque ininterrompu. On n'avait jamais vu cela même au début de l'arrivée des Allemands. Là, encore, comment imaginer que la guerre durerait encore presque un an. Cette colonne de chars n'avait pas encore été engagée, elle arrivait directement de son lieu de débarquement, à Brest, avançant en terrain libéré. Quelquefois un véhicule s'arrêtait, des gens donnaient à boire aux soldats, qui, eux, donnaient du chewing gum et des cigarettes américaines. Mon frère parlait un peu Anglais, il a fait ce jour là une bonne moisson de ces deux produits. Dans les jours qui ont suivi, il a souvent amené des Américains à la maison, pour manger une omelette.

Le lendemain matin, je me rendis au travail normalement. Ce n'était quand même plus pareil, il s'était passé quelque chose de très important. Les véhicules des F.F.I n'étaient maintenant plus cachés. Il y avait eu grande fête à Ouzouer, la veille au soir. Je trouvais mon patron habillé en Capitaine qu'il était, depuis l'autre guerre !!! Il m'a donné pour instructions de brûler les rôles de l'Impôt Métal, dont nous avons déjà parlé. Il m'a annoncé qu'il ne ferait que passer de

temps à autre au Bureau, pendant un certain temps, car il était pris par ses fonctions dans le groupe F.F.I, dont Robert faisait aussi partie. Le chef des pompiers avait des galons de Commandant. Beaucoup de choses assez surprenantes se sont passées à ce moment. Des Résistants anciens, sont apparus au grand jour, mais aussi, ce que l'on a appelé des Résistants de la dernière heure se sont manifestés seulement à ce moment. Il fallait sans doute mettre un peu d'ordre dans tout cela, et je crois que Mr Tabourdeau s'y est employé.

Par exemple, un groupe F.T.P menaçait d'attaquer une ferme qui avait soi-disant "fourni les Allemands" et, un autre groupe, F.F.I, était en place pour la défendre.

J'ai été presque seul au Bureau, pendant quelques temps, si bien que "l'Emprunt de la Libération" qui a été lancé à ce moment, m'a conduit à prendre mon vélo pour aller relancer des clients, dans les différentes communes dont nous avions la charge. J'ai assez bien réussi, et mon patron m'a ristourné une partie des commissions qu'il a perçues à cette occasion.

Les dimanches à Moisy reprirent, les bals n'étaient plus clandestins. Paris avait été libéré le 25 Août, c'est à dire dix jour après nous, et par l'Armée Leclerc, c'est à dire que des troupes françaises, sous commandement Français, participaient aux opérations, sur le sol Français.

Robert était parti sur la poche de Lorient que les Allemands tenaient toujours. Un régiment avait été constitué à Vendôme et à Blois, le Corps Franc Vaslin Lavaissière. Au bout de quelques temps, il revint en permission, portant des Galons de Sergent Chef. J'ai fait part à mon père de mon souhait de partir aussi, ceci, vers l'automne, si mon souvenir est bon. Pas question me dit mon père, de partir dans une Armée où l'on devient Sergent Chef en si peu de temps. Déception de

ma part, mais, la majorité était alors à 21 ans, il me fallait donc l'autorisation.

Cet automne 44, voilà maintenant un an que nous nous connaissons, avec Jeannine, les choses deviennent "sérieuses" j'ai été invité à dîner un soir chez ses parents, elle a demandé à sa mère, une personne très gentille, et, je "pèse mes mots" comme le dit encore un animateur de Télé, actuellement. Son père m'a paru plus sec, il semblait mener la maison, et se filles, avec beaucoup de fermeté. Il en fallait, avec toutes ces filles qui sortaient. Nous étions en 1944, ne pas oublier. Ma mère, constatant la chose, commence à m'en parler, attention !!!! Tu t'engages, attention aux "bêtises" etc. .. etc. ....

### **Binas : en route vers l'armée**

Fin 44 début 45, les jeunes des classes 43 puis 44, sont appelées au Service Militaire, mais, rien pour la mienne, la 45. Mrs Cousin et Minet, ancien de l'Armée de l'air me conseillent de m'engager. Je pourrais m'engager pour la durée de la guerre (qui se terminait) ce qui me permettrait d'effectuer mon Service Militaire sans attendre. Pour postuler à l'emploi de Commis Titulaire du Trésor, il me faut avoir effectué ce diable de Service. La chose est tentante. Je pourrais aussi contracter un engagement résiliable de 3 ans, ce qui me permettrait de recevoir une formation dans l'Armée de l'Air, correspondant à mon métier de "paperassier" et puis, lorsque j'aurais effectué le temps de service légal, prévu pour ma classe, je pourrais résilier, donc, autre moyen de faire le service sans attendre.

Nous avons discuté de tout cela, mais, la mode était au départ pour tous les jeunes gens, je crois. Mon père était d'accord pour m'autoriser à m'engager pour "3 ans résiliable" avec demande d'entrée à l'École des Comptables de l'Armée de l'Air. Comptable dans l'Aviation, ce n'est pas très glorieux,

mais enfin, cela correspond à mon "métier" Décision fut donc prise, Mr Minet allait s'occuper de la chose, à Blois.

Pendant cette courte période d'attente, Jeannine vint à la maison, à Binas. Les choses avançaient donc sérieusement, de ce côté.

Le frère de Madeleine, Tonton, de Marchenoir fut sollicité pour me fabriquer une valise en bois, solide, digne d'un "soldat qui part".

Je me rendis donc à Blois pour signer ce fameux engagement qui allait être mon 2ème "contraire" Souvenez vous de la période de retour à la terre, c'est à ce moment que je l'ai quittée. La, je m'engage pour effectuer mon Service Militaire plus vite et :

1° - Ma classe ne fut jamais appelée,

2° - Je resterai 15 ans 1/2 dans l'Armée de l'Air.



**DEUXIÈME PARTIE :**  
**L'Armée : de Binas à Villacoublay,**  
**en passant par l'Indochine et Madagascar**

**Ma formation : Issoudun, Châteauroux**

Quelques jours avant mon départ pour le Centre d'Instruction d'Issoudun, je me retrouve avec un zona. Ceci me valut un début de service assez curieux. Le lendemain de mon arrivée au Camp de Fay-Segry, j'entre à l'infirmerie... quel soldat !!! Une fois guéri, on m'a conservé à l'infirmerie, pour effectuer des travaux de paperasse. Ceci m'a fait perdre un bon mois, avant de commencer la formation militaire proprement dite, c'est à dire les "Classes".

On avait tous plus ou moins rêvé de la tenue militaire, et, dans l'aviation, la casquette tenait un grand rôle dans l'ensemble vestimentaire, hélas, de casquette point, pas plus d'ailleurs que de tenue militaire. Nous avons fait les classes avec nos habits civils. Je me souviens avoir perçu, à Issoudun, une paire de sabots, puis des chaussures deux pointures au dessus, et enfin, un manteau de la "Kriegsmarine". Certains jeunes engagés, provenant d'autres centres de rassemblement, avaient été équipés sommairement, c'était des "pistonnés". Mais voilà on avait 19/20 ans et on était plein d'allant, malgré une nourriture défiant toutes les règles d'hygiène et de diététique, nous supportions assez bien les activités physiques auxquelles nous soumettaient nos Instructeurs. Quand aux règles de discipline quelquefois assez curieuses, il me revenait en mémoire des histoires racontées par mon père, relatives à son propre Service Militaire.

A Issoudun Fay, j'ai fait connaissance de quelques copains, et, en particulier, d'un certain Roger Pré, qui allait par la suite, devenir mon beau-frère.

C'est à Issoudun Fay, que nous avons appris la fin de la guerre l'Armistice du 8 Mai 45. Il fallu organiser un "défilé de la victoire" dans la ville d'Issoudun. Nous savions fort bien manœuvrer, mais le plus difficile fut de trouver des habits pour tout le monde. On avait tellement envie de participer à ce défilé, que tout le monde s'est "Dém...". Quand je revois la photo de notre Section, j'en rie encore, casquettes, calots, bérets, et, tout le monde en chemise..... Je suis venu une fois en permission de Fay-Ségry, bien déçu de ne pouvoir me présenter habillé en Militaire .... Ah, quelle Armée.

Au mois de Juin, un certain nombre d'entre nous furent mutés à la Base Aérienne de Châteauroux - La Martinerie, paraît-il, pour y être habillés, en attendant de partir dans les Écoles où nous devons entrer, suivant notre demande. A Fay, on m'avait fait passer un examen soit disant du niveau Brevet Élémentaire, car il fallait ce niveau pour être admis en École. Voilà quelque chose de nouveau, on m'avait dit qu'avec mon brave Certificat d'études, j'étais bon. J'avais été admis à cet examen, par quel mystère ???

A La Martinerie, c'était formidable, il y avait là, l'École de Pilotage. Le logement était "en dur". La nourriture de bonne qualité et en grande quantité. La prime d'alimentation des Élèves Pilotes étant plus élevée, tout le monde en profitait. Et puis, il y avait des avions..... Désignés, de temps en temps, pour effectuer des "corvées" aux Mess Officiers ou Sous-Officiers, nous pouvions subtiliser quelques bouteilles de vin blanc et des tartes, tout cela faisant le bonheur de la "Chambrée". Nous avions des services de garde à monter, je me souviens qu'une fois, le Chef de Poste avait oublié de me faire relever dans la nuit, je me suis donc "tapé" 4 heures de faction !!!!! Il y avait aussi, sur cette base, des prisonniers Allemands, nous étions, à notre tour, désignés pour les surveiller au travail, et les reconduire au Camp, le soir. Cela

faisait du bien, après les avoir supportés pendant 4 ans, de pouvoir montrer que, maintenant, ils devaient obéir.

Nous avons été enfin habillés avec des tenues de la R.A.F, teintes en bleu marine. Je suis venu plusieurs fois en permission, cette fois, en tenue. Une fois, c'était pour le mariage de Simone Vannier. Une autre fois je suis venu à Orléans, chez les cousines, Jeannine était venue de Moisy. La principale permission dont je me souviens, était pour le retour de prisonnier de mon oncle "Totor". Je suis allé le voir à Prenay, en tenue - avec casquette. Il était à la pêche, ma tante m'a indiqué l'endroit, et je suis allé le retrouver. Il a été très surpris, ayant quitté un gamin de 14 ans et le retrouvant soldat. J'ai encore en mémoire ce qu'il m'a dit : toi aussi, te voilà là dedans !!!!!

Pour venir en permission, je devais prendre le train, avec les autres permissionnaires, à Montierchaume, petite gare où l'on pouvait accéder au train sans prendre de billet. En arrivant à Orléans, pour passer le pont, réparé provisoirement, le train ralentissait, au pas.

Il ne nous restait qu'à sauter du train, pour éviter la sortie aux Aubrais et en gare d'Orléans. Cela faisait un bon bout de chemin à pied, pour rejoindre la gare des cars pour Ouzouer, mais, quand on a 20 ans.....

Peut être un petit souvenir de l'un de ces voyages, c'était pour venir assister au mariage de Simone Vannier, j'étais avec un garçon de Moisy qui se trouvait aussi à La Martinerie. Nous avons sauté au pont, mais j'avais "raté ma réception" et me suis retrouvé roulant dans la poussière au bord du ballast. Quel bel effet sur la tenue bleu marine. Nous avons rejoint le point de départ des cars pour Ouzouer, mais c'était le matin tôt, il n'y avait pas de car. Nous avons trouvé un camion plateau qui se

dirigeait sur Le Mans, et avons voyagé sur ce plateau. Il faisait beau, c'était l'été, je fus à l'heure pour le mariage !!!!

### **Ma formation : Bias-Villeneuve sur Lot**

Le départ pour l'École de Comptable de Bias-Villeneuve sur Lot, se précisait. Voilà cependant un petit accroc, on me demande de fournir mon Certificat d'Études. Je ne l'avais pas sur moi, bien sûr, et c'était urgent. On m'a donc fait passer un examen probatoire. Je dois la réussite à la gentillesse de l'examineur qui était un brave "trouffion" comme moi mais instituteur dans le civil. Il m'a beaucoup aidé pour le devoir de Géographie de l'Algérie (qui était un département Français). J'ai eu beaucoup de chances, pour mes examens probatoires dans l'Armée.!!!!!!!

Au mois de Septembre, nous voici embarqués pour Bias, on ne savait pas trop où se trouvait ce bled. Un Sergent-Chef et deux autres soldats partaient avec moi. Nous partions dans le midi. Arrivés tard le soir à Villeneuve sur Lot, nous avons dû nous renseigner où se trouvait ce Camp de Bias. Il n'y avait pas de comité d'accueil !!!! Le parcours à pied, avec nos paquetages, a été particulièrement long.

Nous étions installés dans des baraquements de l'ancienne Armée d'Armistice, le paysage environnant était bien différent de notre Beauce, tant par le relief que par les cultures. Notre stage devait commencer au début d'octobre. En attendant, on nous a employés à des travaux de nettoyage du terrain. Un seul stage avait eu lieu ici, auparavant, l'école était à Casablanca.

Dans ce camp, sévissait un Adjudant-Chef de discipline un peu particulier, les anciens nous ont immédiatement "briffés" sur la manière d'être de cet individu, baptisé Le Tigre... tout un programme. Sous sa surveillance, nous avons

exécuté des travaux de nettoyage et terrassement, J'avais retrouvé là, mes premières activités de cultivateur, et, sans doute développé un rendement supérieur à celui des autres copains, originaires de milieux moins "manuels".

En attente du début des cours, je me suis fait adresser un courrier par mes parents, suggérant que je vienne pour que l'on célèbre nos fiançailles avec Jeannine. J'ai donc demandé cette permission, par la voie hiérarchique bien sûr. Convocation au bureau du Tigre qui me dit ceci : si je vous accorde cette permission, cela fera combien de fois que vous allez en permission pour vos fiançailles ? Un peu surpris, je lui réponds quand même : trois fois, puisque j'en suis à ma troisième Base. Il m'a accordé cette permission en me disant : je vous ai remarqué il y a quelques jours, aux travaux de nettoyage, vous n'êtes pas un fainéant !!!! Il avait l'œil, ce Tigre (Chauvenet) et il appréciait la franchise. Je me suis donc rendu à Binas, en permission, avant de commencer les cours.

Une particularité de l'époque, concernant les permissions. Nous avions des permissions de 24 ou 48 h, qui, normalement, ne permettaient pas d'aller bien loin, en effet, elles ne donnaient pas accès aux trains express, et par ailleurs, il fallait payer le billet. Les permissions de plus grande durée, donnaient accès aux trains express et, par ailleurs, la gratuité du transport. C'était tout simple, il suffisait d'établir de fausses permissions de longue durée, qui ne servaient que pour le train. On trouvait toujours un copain ayant accès aux tampons ad hoc, dans un bureau. Les contrôles effectués par les patrouilles Militaires, dans les trains, ne posaient pas de problèmes, en effet, nous mettions un faux nom. En somme, des militaires bien disciplinés !!!!!

Dans les parages de notre école, il y avait des vignes et des champs de melons. Qu'est-ce que l'on a pu se régaler!!!! Nous faisons des razzias, le soir. Il faut dire que la nourriture

n'était pas brillante, par rapport à ce que j'avais connu à Châteauroux.

Notre stage a commencé enfin, dans le mois d'Octobre, pas de permission jusqu'à la fin, en principe. Parallèlement aux cours, il y avait des activités sportives. Je faisais partie de l'équipe de Cross, avec Jalabert (pas le coureur cycliste) Lembezat, Lacouture, Lafargue, Lamy, et quelques autres. Nous nous entraînions le matin tôt. Notez les lettres alphabétiques, nous étions en effet classés dans les baraquements, par Groupes et Sections, par lettre alpha. Les "coureurs" étaient tous de notre "Groupe".

Une bonne nouvelle pour moi, l'Administration avait décidé de servir à ses Agents, pendant le temps légal du Service Militaire, une indemnité dite "Différentielle" entre la "paye" de soldat et le traitement de Fonctionnaire, même temporaire. Chaque mois, je recevais donc mon petit papier de la Trésorerie de Blois, et j'allais percevoir mon indemnité à la Perception de Villeneuve. Quelle bonne affaire, j'ai perçu cela pendant une année, donc, en Octobre, avec rappel de 6 mois.

Au mois de Novembre, ma future belle sœur Louise, devait se marier, le mariage fut retardé à cause du décès d'une grand-mère. J'avais fait part de cela aux copains qui m'avaient mis en boîte : ta fiancée va avoir un autre cavalier, mon vieux ... etc., etc. On m'avait mis au défi de "poser" une permission, puisque cela était interdit. Je relève le défi et je présente une permission, toujours par la voie hiérarchique. Le jeudi midi, au rapport, le Lieutenant, commandant la Compagnie vient avec un papier à la main et m'appelle. Rire des copains qui me voyaient déjà avec une bonne punition pour avoir "osé". Mais, ce brave Lieutenant me dit : vous voulez aller au mariage à Moisy, samedi. Pouvez-vous être à Blois lundi matin, j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à ramener des instruments de musique de la Base de Tours. Ma bravade se

transformait en un coup formidable. Je pris le train (avec une permission légale) au début de l'après midi. Le lendemain matin j'étais à Blois. Car de Châteaudun, pour Moisy, il y avait dedans, un militaire de l'Armée de terre, il descend aussi à Moisy, se dirige aussi vers la maison Hémery !!! c'était le marié, Daniel, mon futur (et toujours) beau-frère.

Le retour de ce mariage fut plus mouvementé. D'abord un petit contre temps, le départ du lundi fut remis au mardi. A la Base de Tours, le mardi après midi, nous avons chargé les instruments de musique sur un car qui emmenait les Officiers en ville. J'étais sur le toit du car pour "arrimer" les instruments, le car est parti, j'étais toujours là haut !!! On s'est aperçu de ma présence à l'arrivée gare de Tours. Quelle histoire, je n'avais pas chaud. Nous sommes rentrés à Bias mercredi après-midi avec tout le matériel. J'avais manqué presque une semaine de cours qu'il m'a fallu rattraper, avec les cahiers des copains.

### **Mes exploits en cross ...**

Revenons un peu sur cette équipe de cross. Notre première sortie fut pour Toulouse, ou nous étions opposés à d'autres équipes, pour une qualification au niveau Subdivision. Je retrouvai Roger Pré, sur le champ de course de la Céprière, il courait pour l'école de Balma. Nous nous sommes qualifiés pour aller courir à Bordeaux, en vue d'une qualification au niveau Région Aérienne. Là, classés troisième, nous étions éliminés, mais, l'équipe de Saintes avait fait courir un soldat de Rochefort, donc, disqualifiée. Nous voilà choisis pour représenter la Région Aérienne, avec l'équipe de Cazeaux (École de Mitrailleurs) au Championnat de France Militaire de Cross, qui devait avoir lieu à Lyon. Incroyable, moi Jean Lépissier, de Briou, au Championnat de France Militaire de Cross. Cela était dû en grande partie, à la qualité de quelques "bons" dont je ne faisais pas partie. Enfin, c'est l'équipe.

Dans un journal des Écoles, les élèves de Cazeaux avaient publié un article moqueur, sur les Comptables Volants de l'Air, de Bias. Bien sûr, Comptable dans l'aviation ce n'est pas glorieux, cependant notre Commandant d'École n'avait pas apprécié, et, vu notre qualif. en Cross, il nous avait dit : il faut battre ces volants de Cazeaux, une permission de 8 jours est à la clé : faites mieux que ces gens là.

On a fait moins mal. Nous étions dans le même couloir de départ que Cazeaux, mais, derrière eux, puisqu'ils avaient gagné à Bordeaux. Il y avait des champions connus, à ce cross de Lyon : Lévêque des Pompiers de Paris, Lahoucine des Tirailleurs Marocains et d'autres... Nous étions environ 500 au départ, et, je crois bien que lorsque j'ai franchi la ligne de départ (je dis bien de départ) les champions, partant en tête de leur couloir, avaient déjà fait au moins 100/150 mètres. L'arrivée fut plus drôle. Il y avait 5 ou 6 tours d'hippodrome, à faire (12kms). Nous courrions côte à côte, avec Lacouture. En final de notre 5ème tour, arrivant aux tribunes, deux coureurs nous doublent (vite) nous essayons de les suivre, en vain, ils s'enfilent dans le couloir d'arrivée, nous aussi, déjà lâchés. On nous a poussés pour continuer, car nous avons encore un tour à faire, et ces deux coureurs terminaient par leur sprint final. Il s'agissait de Lahoucine et Lévêque. N'empêche que nous avons figuré sur la photo d'arrivée, un peu en retrait, quand même. J'ai terminé .... loin !!!

Pour être classée, l'équipe devait avoir 5 arrivants, nous n'en avons que 4, mais voilà, Cazeaux n'en avait que 3. Nous avons donc fait mieux que ces "gens là" (c'est à dire moins mal) et avons eu droit à la fameuse permission promise.

## **Vers le Brevet Supérieur**

Pour notre stage, il était prévu que les 50 premiers seraient admis immédiatement pour un mois complémentaire

en vue d'obtenir le Brevet Supérieur. Ce Brevet Supérieur n'intéressait guère les jeunes que nous étions, la fin du stage et le départ de cette école constituait notre objectif premier. On nous avait, parallèlement aux cours de Comptabilité, fait suivre une formation militaire de Sous Officier, et nous allions être nommés Sergent, au 1er Avril. Quoi de plus !!! par ailleurs, il y avait, parmi les élèves, un certain nombre de Sous Officiers plus ou moins anciens, qui connaissaient déjà le métier, mais devaient obtenir ce Brevet. Ces gens là "cravachaient" dur, ils devaient retourner dans leur ancienne Base, et, bien sûr, rentrer avec un B.S constituait leur objectif. Sauf un seul d'entre eux, ils furent tous reçus dans les 50 premiers au B.E. Et moi, dans tout cela, reçu 48ème, je fus invité à revenir pour un mois, après la fameuse permission du Cross, qui s'ajoutait à celle de fin de stage Brevet Élémentaire.

Pour en terminer avec Bias, deux mots sur "l'Amphi Garnison". Une fois les examens terminés et le classement effectué, nous avons été réunis pour choisir nos affectations futures, en fonction de ce qui était proposé, bien sûr, et du classement que nous avions. J'ai pu choisir la Base d'Orléans, où l'on demandait 2 comptables pour le Groupe "Touraine". Un copain, Coulon, choisit aussi cette Base, qu'il devait rejoindre après la permission fin de stage, alors que moi, j'avais encore 1 mois de cours complémentaire, pour ce diable de Brevet Supérieur mal aimé. Combien de fois, par la suite ai-je repensé à ce moment. Quelques années après, à l'occasion du reclassement de la fonction publique, je l'ai apprécié.

Une petite anecdote concernant ce choix des postes. Le Commandant des cours nous appelait par ordre de classement et nous devions exprimer notre choix de suite, sur une liste. Un copain, Gilbert, avait fait la connaissance d'une jeune fille, dans la région, et il souhaitait rester par là. Au stage précédent, il avait été proposé des places pour rester à l'école, comme moniteur, mais cette fois, rien. Quand on l'a appelé et posé la

question, il répond : Moniteur à Bias. Le commandant lui fait vertement remarquer qu'il n'y a rien pour Bias. Sans réfléchir, il répond : alors Tananarive mon Commandant !!! Stupeur, c'est pas le même coin.... il est parti à Madagascar, ou il a emmené sa jeune épouse. J'ai eu l'occasion de le revoir bien plus tard et de lui rappeler cela. Il ne savait toujours pas ce qui l'a poussé à faire cette réponse curieuse. Il n'a toutefois rien regretté.

### **Affectation à Bricy**

Au mois de Mai 46, me voici donc rejoignant la Base de Bricy jeune Sergent célibataire, j'eus droit à une chambre individuelle, dans un baraquement bois. la Base avait beaucoup souffert des bombardements. Il y avait là un Groupe de Transport équipé de "Dakota" qui effectuaient des liaisons lointaines Saïgon, Tananarive, Brazzaville, et puis l'Algérie, l'Europe Centrale etc. ..ça, c'était de la vraie aviation.

J'étais affecté au service Administratif, plus particulièrement chargé du calcul et du règlement des frais de déplacements. Plein de théorie, mais manquant de pratique, je n'étais pas particulièrement aimé des anciens Sous Officiers, qui n'avaient pas fait le Brevet, mais connaissaient quand même bien chacun leur petite "affaire". Ils avaient tous fait l'Afrique, pendant la guerre. Petit à petit, les choses se sont arrangées, j'étais amené quelquefois à faire profiter de mon "savoir". Nous étions les premiers Comptables sortis d'une École, et, nous avons appris toutes les branches de l'Administration.

### **Notre mariage et l'installation à Orléans**

On commençait à parler de mariage, avec Jeannine, j'avais maintenant une "solde" de Sous Officier après la durée légale, bien que modeste, cette rémunération était supérieure à ce que j'aurais perçu en temps que Commis Auxiliaire du

Trésor. Renseignements pris, je n'avais pas la possibilité de résilier mon contrat "résiliable" car j'avais été envoyé à l'École demandée, et obtenu le Brevet correspondant. Pas d'autre solution que de continuer.

Notre mariage fut fixé au 7 Septembre, après la moisson, comme il était courant, à la campagne. Beaucoup de choses manquaient, à cette époque, du point de vue vestimentaire et aussi alimentaire. Côté repas, cela ne posait pas problème, nos deux parents étant cultivateurs, le traiteur pouvait être assuré d'un approvisionnement en quantité et en qualité. L'oncle Jean fut mis à contribution avec sa voiture camionnette, pour assurer le ravitaillement en vin, depuis St Claude de Diray. Tout cela était encore un peu contrôlé. A Bricy, avec les navigants, j'avais pu récupérer des cigarettes Américaines, Anglaises et autres, peut être aussi du café.

Charlotte de Oucques s'était proposée pour réaliser la robe de Jeannine, elles étaient très belles (la robe et Jeannine). Pour ma part, avec un peu de difficultés, j'avais réussi à me procurer une tenue dite fantaisie, de "Sous Officier au delà de la durée légale".

J'avais une permission de 1 mois, pour le mariage. Mon oncle Henri nous a emmenés en "voyage de nocces", à Paris. Nous sommes partis dans sa voiture, une petite carrée, 3 places dont une à l'arrière en travers. J'y ai fait la connaissance d'oncles, tantes et cousines de Jeannine habitant Chevilly et Bicêtre.

De retour à Bricy, il fallait maintenant essayer de trouver un logement à Orléans. Ce n'était pas une mince affaire, à l'époque. Là encore, j'ai eu une sacrée chance. Un Adjudant Chef du service avait sa belle mère propriétaire d'un immeuble très ancien à Orléans, immeuble dans lequel un logement devenait libre. Nous devons recevoir un nouvel Officier

Trésorier. Cet Adt Chef avait projeté de lui proposer le logement de manière à s'assurer de sa sympathie (piston). Las, ce nouveau Trésorier était divorcé, il vivait en hôtel, avec une dame, Assistante Sociale, et ne souhaitait donc pas s'installer dans un logement.

Le nouveau Sergent, jeune marié, cherchait un logement. Les parents et



beaux parents de ces jeunes, cultivateurs, pouvaient sans doute procurer du ravitaillement, qui plus est, à un tarif de "production" ????. Voilà comment nous avons pu nous installer assez rapidement au 2ème étage du 1 Rue de la Chasse. Le bâtiment était étagé à la cave, et aussi, dans la rue. Ce n'était pas brillant, mais enfin, nous avions un "nid". Seules la cuisine et la chambre furent aménagés, dans un premier temps.

A l'automne, ma belle sœur Lucette, se maria avec Roger Pré, dont nous avons déjà parlé, à Issoudun. De marraine de "guerre" elle était devenue son épouse.

### **La naissance de Jean-Paul**

Au début de l'hiver, le Docteur de Ouzouer (Ortel) consulté par Jeannine, annonça la prochaine venue de Jean-Paul en ce monde. C'était dans la "nature des choses" comme l'a si bien dit le Général par la suite.

Il faisait très chaud, en ce début d'été 47. Jeannine était partie à Binas au mois de Mai. Le 1er Juin 47, nous étions allés voir le passage de Bordeaux-Paris à Beaugency, avec la voiture de Guillard. L'après-midi, le père de Jeannine était venu avec Marcelle, Marie-Claude était déjà là. La mère de Jeannine était partie à Blois, où Louise venait d'avoir son 2ème enfant (Alain).

Jean-Paul est arrivé dans la soirée. Le Docteur était là. En ce temps, les Docteurs de campagne se déplaçaient rapidement, Les mamans accouchaient à la maison. Dans les familles Lépissier et Chandezon, j'avais été le premier petit fils et neveu. Jean-Paul était le premier arrière-petit fils et, petit neveu. Dans la famille de Jeannine, il y en avait déjà 1 chez Raymond, 2 chez Louise et 1 chez Lucette.

Jeannine est restée à Binas, tout l'été. Je suis sans doute venu en permission 1 mois, comme les quelques années suivantes. Avec mon frère, nous aidions mon père aux travaux de moisson, il y avait le tracteur, c'était déjà plus moderne.

En 47, ce fut également le 1er Tour de France d'après guerre, nous suivions les courses cyclistes d'assez près. Le tour fût remporté de justesse, dans la dernière étape, par Robic.

### **Ma vie de bureau ... et mon « rengagement »**

Les années 47 et 48 se sont bien passées, au Bureau, on m'avait confié aussi, la responsabilité de la Comptabilité des Matériels. Les déplacements des navigants étaient toujours aussi importants et variés. je bénéficiais bien souvent de ravitaillement en produits que nous ne trouvions pas encore librement en France : Riz, Café, Huile, Vin rosé d'Alger. Les navigants souhaitaient percevoir leurs frais de déplacements le plus rapidement possible, je faisais le maximum, et j'en étais

bien récompensé. J'avais un soldat pour m'aider, mais il changeait de temps en temps, le service étant assez court. Un jour, on m'affecte un garçon qui était pianiste chez Jacques Hélian. Paraît-il qu'un pianiste pouvait très bien faire l'affaire, comme dactylo, pour taper les décomptes de déplacements. Il a commencé par s'inquiéter des travaux manuels qui pouvaient lui être demandés, par ailleurs. Les corvées de nettoyage, dans la chambrée n'étant pas compatibles avec l'entretien de ses mains. Diable, le soldat du Bureau avait pour mission d'allumer le feu, le matin !!! Tout s'est très bien passé. Il était habitué au travail de nuit, s'il restait du travail le soir, je le trouvais terminé le lendemain matin. Chaque samedi, ce garçon s'en allait en permission à Paris, il jouait à la radio, le dimanche midi, dans l'orchestre Jacques Hélian. Se produisant également au Mess Officiers de Bricy, il était pistonné. Par la suite, j'ai entendu parler de lui, il avait monté un orchestre: J.M Crémier ou Crémieux, c'était lui. On rencontre de tout, dans l'armée !!!

Au cours de ces années 47 (ou 48), il y eu, au bureau, un supplément de travail important. Après les bouleversements monétaires qui avaient suivi la guerre, le coût de la vie, dans chaque pays, avait subi des modifications importantes. Les tarifs de frais de déplacements dans les différents Pays Étrangers furent revus à la hausse, avec effet rétroactif ... Quel boulot de rappels à effectuer. Quand on est jeune, on est plein d'allant, on ne mesure pas sa peine (c'était du moins comme cela à cette époque). Je voulais que les navigants perçoivent leurs "rappels" le plus vite possible. Jeannine m'a aidé, le soir, bénévolement, bien sûr.

J'avais cherché, fin 47, à trouver une place dans une Compagnie Aérienne au Maroc. Les compagnies de transport aérien civiles, commençaient à se développer, ceci, dans une large mesure, avec du personnel issu de l'armée, navigants et mécaniciens surtout, mais aussi, dans le domaine de la comptabilité et de la gestion des matériels.

Cela n'a pas marché, il y avait de grosses difficultés de logement, au Maroc. C'était trop risqué, pour un jeune couple. J'ai donc signé un "rengagement" de trois ans dans l'Armée de l'air, lequel engagement me donnait par ailleurs droit à une prime non négligeable. Je me suis aussi lancé dans l'Assurance Vie, en dehors de mon travail, le soir et, plus ou moins en contradiction avec les règles de mon état de Militaire.

En 1948, je me suis aussi lancé dans des cours par correspondance, préparant au C.A.P de Comptable et au Certificat de Teneur de Livres de la S.C.F (Société de Comptabilité de France) la comptabilité civile était, et je suppose est encore, très différente de la Comptabilité Administrative. Je voulais me préparer à la branche comptable dans le civil. Il m'arrivait de faire des devoirs au Bureau, j'ai même reçu l'aide d'un Lieutenant pilote, pour l'algèbre. Cet Officier était sorti Major de Centrale, puis il avait fait l'École de l'Air. Par la suite, il est parti comme pilote d'essai dans la chasse à réaction, puis, toujours pilote d'essai, mais, civil. Il a, par la suite effectué les premiers vols sur le Concorde. C'était, et c'est toujours André Turcat. Au moment où j'écris ces lignes, je sais qu'il est à Toulouse.

Au mois de Avril/Mai 49, je passai donc ces deux examens, Teneur de Livre S.C.F et C.A.P. Le C.A.P était plus étendu comme matières, mais moins fort, comme niveau en Compta et Arithmétique Commerciale. Deux souvenirs concernant ces examens. A l'oral du Teneur de Livre, le Monsieur examinateur, me pose la question : selon vous, quelle est la meilleure méthode pour calculer les intérêts des Comptes Courant ? Diable, il y en a trois, que je connais, mais je n'ai jamais pratiqué, comment savoir quelle est la meilleure. En fait, ça dépend .... Il me fallait connaître la préférence de cet homme qui avait sans doute, lui, en fonction d'une pratique

particulière, sa petite idée sur la chose. Je crois que j'ai deviné, je lui ai développé la Méthode Indirecte, il a paru ravi !!!!

## **L'Indochine**

Peu de temps après ces examens, me voici désigné pour partir en Indochine, en renfort d'un Groupe de Transport qui partait de BLIDA. C'est le coup dur, je n'avais pas pensé que je pouvais être désigné pour l'Indo, me considérant sans doute bien assis dans mon petit secteur. Il allait falloir partir pour un an, laissant Jeannine et Jean-Paul.

J'étais prévu pour embarquer à Marseille, par bateau, au début du mois d'Août. Je n'avais jamais quitté la France, jamais vu la mer, donc, jamais pris le bateau. Quelle aventure !!! Pourtant, j'avais vu partir bien des amis, depuis mon arrivée à Bricy, mais, surtout des navigants et des mécanos. On avait donc besoin aussi de gratte-papier, là-bas, c'est évident, mais, depuis que j'étais à Bricy, je n'avais vu partir aucun de notre Groupe. Un jeune mécano (SCOTTO) était désigné pour l'Indo, en même temps que moi, mais, il n'était pas affecté directement au Groupe de Blida. Dans la majeure partie des cas, les gens étaient affectés à la Sous Direction du Transport, située à Saïgon, qui les affectait dans un Groupe là-bas, en fonction des besoins.

Avant de partir, je voulais savoir si j'étais reçu à ces examens de Comptabilité Civile. Pour le C.A.P, il fallait attendre de recevoir les résultats de l'Administration, mais, pour le S.C.F, il y avait un représentant à Orléans, un Expert Comptable qui avait d'ailleurs organisé l'examen. Je me suis donc rendu à ses bureaux, pour demander les résultats, arguant de mon prochain départ. C'est là que j'ai à nouveau commis une grosse bêtise. Une jeune fille me reçoit, je lui explique mon cas, elle recherche et me donne le renseignement fort aimablement, en ajoutant : vous êtes reçu, et même, premier du

Département, ce qui vous vaudra de recevoir une Médaille, du Siègé Parisien. Mr HEURTAUT, l'Expert, est absent, mais je vous adresse mes félicitations à sa place. Qu'auriez vous dit, merci, sans doute, mais bête que je suis d'ajouter : les autres ne devaient vraiment pas être forts !! Merci Monsieur, j'ai été reçue troisième. C'était la fille de l'Expert. Encore une belle ânerie, souvenez vous de la tante, à Briou, que j'ai fait fâcher avec mes parents.

Il fallait donc préparer ce départ. Nous gardions, bien sûr, le logement à Orléans, il était prévu que je reste un an en Indo, on appelait ça, un tour d'opération, la formule n'était valable que pour les gens des Groupes de Transport ou de Chasse, même pour les gratte-papier !!! Un peu curieux comme système, mais enfin, cela me paraissait bien loin, un an.

Je m'en allais faire un tour de la famille pour dire au revoir. Souvenir qui me revient à l'esprit, c'est la grand-mère de Briou. Elle ne pensait pas un instant que l'on puisse revenir de si loin. Je crois que pour elle, ce n'était pas un au revoir, mais un adieu. Bien sûr, à l'époque on ne voyageait pas comme maintenant, et puis, l'Indochine, c'était la guerre, dans un "pays chaud" ou il y avait "des fièvres" et tout et tout ! Comment imaginer que l'on puisse en revenir. Il n'y en avait point à Briou.

Me voici donc parti un tantôt, de la maison à Orléans, prendre le train pour Paris, ou je devais prendre un train de nuit pour Marseille. Ce départ a été bien dur, un an, c'est loin ... Jean-Paul n'a pas voulu me dire au revoir. Il avait deux ans, donc ne comprenait pas que son papa partait pour longtemps. J'avais de lourds bagages, on était obligés d'emporter tout les habits composants le paquetage. Je me souviens m'être fait aider par un porteur, pour aller de la gare Austerlitz à la gare de Lyon, à Paris.

A Marseille, nous étions rassemblés au Camp Ste Marthe, chargé de procéder à toutes les formalités relatives à notre départ. J'y fis la connaissance de copains venant du Bourget, et, affectés aussi au Groupe de BLIDA (DUVAUCHELLE, LAFOREST, LEMOINE, VINOT, JEANNE) ils étaient navigants, sauf JEANNE. Nous sommes restés un groupe d'amis durant tout le séjour. Au camp Ste MARTHE, on nous a remis quelques équipements vestimentaires de type "Colonial" ainsi qu'un lit pliant en toile, quel matériel !!! Le gars de Bricy (SCOTTO) avait sa famille à Toulon. Il m'a proposé que nous allions chez lui un soir, pour déposer des affaires qui ne nous serviront à rien, là-bas. Nous avons le temps, notre départ étant prévu dans quelques jours. Tant pis pour la règle qui veut que le soldat ne se sépare pas des éléments de son "paquetage" inutile d'emmener des affaires qui de toute évidence, ne nous serviront pas (ex: manteau ...) Nous avons donc fait le voyage de Toulon un soir, et retour à Marseille le lendemain matin.

La veille de notre départ, avec quelques copains, nous avons pris une vedette au "Vieux Port" pour faire une excursion en mer, le tour du Château d'If. Ce fut mon baptême de la mer.



L'embarquement sur le "Pasteur" avait quelque chose de très impressionnant. Nous étions rassemblés sur un quai, dans une sorte de hangar, chaque unité avait son heure d'embarquement prévue, ce bateau était énorme, on ne voyait que le morceau en face de notre quai, on nous a fait entrer par une passerelle donnant accès à une porte dans la coque du bateau. A l'intérieur, un vrai

labyrinthe de couloirs et compartiments, jamais je n'aurais imaginé un tel bâtiment. Je n'avais jamais vu de bateau.



Nous sommes partis en direction de Mers El Kebir (Algérie) ou nous devons prendre à bord, d'autres unités, et en particulier, pour nous, le gros du personnel de ce Groupe de BLIDA, auquel j'étais affecté, ainsi que les copains venus du Bourget. Le port de Mers El Kebir portait encore les traces de l'opération Anglaise de 41 ou 42. Beaucoup de bateaux avaient été coulés, et restés sur place. Seul un chenal d'entrée au port avait été dégagé.



L'embarquement des troupes que nous prenions là, a duré presque toute la journée. Beaucoup de militaires de régiments Nord Africains, même des mulets, et puis du matériel.

Nous sommes partis de là avec 5 000 militaires à bord, il y avait de tout, nous devons faire très attention de ne pas se faire voler, et aussi, de ne pas se perdre dans le navire. Le compartiment où j'étais "logé" avec les copains du Bourget, accueillait 120 personnes. Pour les repas, il fallait aller chercher de grands plats aux cuisines, avec une équipe de 5 ou 6 soldats. Quel exercice, et quel problème pour que tous les "porteurs" se retrouvent au compartiment, avec les différents composants du repas, qui nous étaient remis en différents endroits des cuisines et de la "cambuse" (c'est le nom de la cave sur un bateau). Le soir, les hamacs étaient accrochés au dessus des tables.

Le Commandant du Groupe auquel nous étions affectés en renfort, a embarqué avec le gros du Groupe, à Mers El Kebir. Au cours de la traversée de la Méditerranée, il manifeste le souhait de faire connaissance avec les nouveaux que nous sommes. Ce Commandant s'appelle N'GUYEN VANH HIN, nous partons donc en Indo, avec un Commandant de Groupe d'origine Vietnamiennne, ce n'est pas courant !!! Cet homme là, est très sympathique, pilote et navigateur, il a participé, avec ce Groupe aux opérations de guerre 39/45, sur B 26 Maraudeur. Il nous reçoit par spécialité, bien sûr, les navigants l'intéressent en premier lieu, puisqu'ils viennent d'une unité équipée de Junker 52, donc, ils connaissent les avions qui vont équiper le Groupe en Indo.

Les navigants du "Franche Comté" eux, ont été rapidement "transformés" de B 26 sur Junker, à Alger, équipé de Junker. Ce Cdt semble ne pas négliger non plus la partie administrative. Je fais aussi la connaissance du S/Lt MARCHAL, qui sera mon Chef de Service . Le Cdt N'GUYEN sera par la suite détaché auprès de l'Armée Vietnamiennne, il y deviendra Général. Dès son arrivée en Indo, sa tête sera mise à prix par le Vietminh.

Notre première escale fut Port Saïd, à l'entrée du canal de Suez très impressionnant, tous ces marchands qui dans des barques, entouraient le bateau et proposaient des tas de choses à acheter : tapis avec des sujets Africains, montres, sacs en cuir, cigarettes américaines, et aussi des piastres. Nous n'avions pas le droit de descendre du bateau, mais, ces gens là étaient bien organisés. Depuis leur barque, ils lançaient un cordage à notre bateau, au pont sur lequel se trouvait le client potentiel. Un panier était accroché à ce cordage. Après âpres discussions sur le prix de l'objet convoité, nous déposions l'argent dans le panier. Le marchand récupérait le panier par le système ascenseur, nous avions toujours le cordage en main. Il déposait dedans, l'objet acheté, il ne restait plus qu'à tirer sur le cordage, pour entrer en possession de l'objet. Il y eut bien quelques petits problèmes, des gars qui ne mettaient pas dans le panier, la somme voulue, par exemple, ou bien des articles qui paraissaient moins bien, de près, que de loin. Pour ma part, je me souviens avoir acheté une descente de lit représentant un lion d'Afrique, produit supposé typiquement local. Par la suite j'ai fait parvenir ce objet à Jeannine, par un copain qui effectuait un voyage avion, en France, depuis l'Indochine, il s'est avéré que ma tapisserie Africaine, portait mention "Fabriqué à Lyon".

Nous avons traversé le canal de Suez, à vitesse très réduite, en convoi. Au milieu du canal, le lac d'Ismaélia, permettait aux convois de se croiser. Il fallait donc que les bateaux stationnent là, un moment. A cette époque, des troupes Anglaises étaient installées dans des bases au long du Canal, et aux environs d'Ismaélia. De vrais oasis de verdure, il est vrai que ces gens là savent faire pousser le gazon.

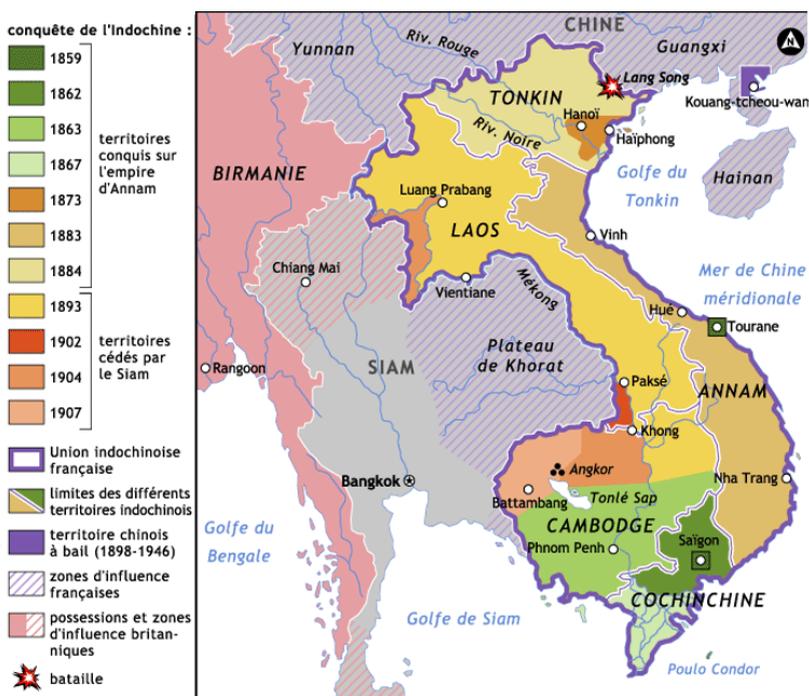
Suez, c'est la fin du Canal, et le début de la Mer Rouge. Je me souviens avoir écrit, à l'époque, la Mer Rouge est verte, mais, diable qu'il y fait chaud, au mois d'Août. Nous n'étions

pas habitués à cette température. De temps à autre, nous longions des récifs de corail.

Au sortir de la Mer Rouge, nous faisons escale à Aden, port du Yémen. Là encore, nous ne pouvons descendre du bateau, cela se comprend, imaginez 5 000 militaires Français, déambulant dans la ville. Les Anglais tiennent encore les rênes, dans ces pays, à l'époque, ils ont le souci de l'ordre et de la sécurité. Toujours les marchands avec leurs barques, même système qu'à Port Saïd. Nous avons remarqué, que le personnel du bateau, des civils de la Compagnie, embarquaient des quantités importantes de cigarettes Américaines ou Anglaises, à partir de barques qui venaient se garer au long du bateau. des cartons entiers passaient ainsi par des portes situées légèrement au dessus de la ligne de flottaison. Quelques uns parmi nous, étaient déjà allés en Indo. Renseignements pris, les cigarettes se revendaient cher, là bas, alors que nous les avions pour un "petit prix" à Aden. J'achetai donc des cigarettes, plusieurs cartouches, je fumais un peu à l'époque.

Le temps passait bien lentement, la Mer d'Oman, puis l'Océan Indien, le sud de Ceylan, avant de descendre entre la Malaisie et Sumatra. Chaque jour ou presque, nous devons changer d'heure, puisque allant vers l'Est. On était maintenant habitués au hamac, bien pratique, lorsque le bateau bouge. A l'annonce de la prochaine escale, Singapour, on nous demande de présenter des demandes de permissions pour descendre à terre. Enfin, on va pouvoir se dégourdir un peu au sol. Il était prévu la moitié de l'effectif et, j'étais parmi les heureux élus. Une fois le bateau arrêté à quai, nous nous sommes donc approchés, faisant la queue dans les coursives, pour descendre. Hélas, c'était un samedi, les Anglais (encore) ne souhaitaient pas compliquer la vie de leur Police en ce week end, nous sommes donc restés à bord. J'ai conservé cette permission bien longtemps : "Permission de descendre à terre". J'ai le souvenir de lumières magnifiques, le soir sur Singapour.

Après cette escale de Singapour, nous "remontons" vers le Nord, en direction de l'Indochine, première escale Saigon, ou plus exactement Cap St Jacques, car notre gros Pasteur ne peut entrer dans la rivière de Saigon, il y a donc transfert au Cap. Un bateau genre Liberty, vient chercher ceux qui sont affectés dans le sud, comme on disait. Des mécaniciens de notre Groupe de Transport "Franche Comté" sont également débarqués, car ils doivent remonter les avions Junker 52 qui ont été expédiés par un Porte Avion, depuis l'Afrique du Nord, quelques temps avant. Des équipages destinés à remonter ces avions à Hanoi, en vol, sont également débarqués.



Après Cap St Jacques, remontant vers le Tonkin, nous faisons escale à Tourane, pour embarquer des militaires qui rentrent en France, ils viendront avec nous jusqu'en Baie

d'Along. Parmi ces militaires, j'en ai rencontrés qui connaissaient l'infirmière Cécile Monmusson de Binas. Je savais par ses parents, voisins de Binas, qu'elle était en Indo, et dans un secteur proche de Tourane, dont j'ai oublié le nom.

La Baie d'Along, quelle merveille !! Nous y sommes arrivés, je crois le matin. Notre énorme bateau, au milieu de ces énormes rochers. On avait l'impression de murs, tout autour, et qu'il ne pourrait les éviter. Pourtant, il se frayait un chemin dans tout ce dédale. Un bateau plus petit nous attendait, un Liberty aussi, qui pouvait remonter le Delta, jusqu'à Haiphong.



Une fois embarqués dans ce bateau, première consigne : jusqu'à l'arrivée au port de Haiphong, ne pas se hisser aux bords, pour voir le paysage, il y a des risques de tireurs, soit sur les rochers, d'abord, soit ensuite, sur les bords de la rivière. C'est vrai, ne pas oublier que nous venons ici, dans un pays où certains ne nous portent pas en odeur de sainteté. Des militaires sont postés en différents endroits du bateau, derrière des meurtrières, avec fusil mitrailleur en batterie.

Dès l'arrivée à Haiphong, débarquement et transfert par camion à la gare, ou des wagons de marchandises nous étaient affectés, pour départ le lendemain matin, en direction de Hanoi. C'était le 25 Août 49, jour de mon anniversaire. Dans un petit bistrot proche de la gare, j'ai pu acquérir une bouteille de bordeaux (très chère) et nous avons fêté cela, dans notre wagon, qui, je m'en souviens bien, avait été utilisé pour du transport de charbon. Encore un conseil, nous avons "touché" de la nourriture en boîtes de conserve, ne pas manquer de bien écraser les boîtes vides, sinon, les gamins les ramassent pour les revendre aux Viets qui s'en servent pour fabriquer des grenades. Tout cela n'est pas très engageant et contribue à bien nous mettre dans le bain.

Le lendemain matin, avant le départ du train, nous avons le temps de nous rendre dans le petit bistro, pour prendre un café, et peut être un petit casse-croûte moins classique que celui de l'armée. Nous demandons à la patronne (Cong Hai) de nous servir rapidement, car nous devons prendre le train. Remarque de la patronne, vous ne risquez pas de le rater, les deux hommes qui sont là (table à côté) sont les conducteurs du train, donc !!! Rassurés, nous voilà partis à demander à ces deux braves civils Vietnamiens combien de temps il faut pour rejoindre Hanoi. Réponse du chef : ça dépend !! De quoi ? Réponse : si tout va bien, ou bien si on saute. Oh là, l'affaire se corse. On saute souvent ? Réponse : ce n'est pas grave, j'ai sauté 11 fois. Renseignements pris, devant la loco, il y a deux wagons plateau, chargés de rails de rechange. Si la voie est minée, ce sont eux qui sautent, une équipe répare la voie et on repart. Nous voilà rassurés !

Le train n'allait pas vite, de temps en temps, des avions de chasse de la Base de Gialam, venaient faire du rase-motte au long du train et, bien sûr de place en place, il y avait toujours des militaires bien armés.

Arrivés sans encombre en gare de Hanoï, dans la soirée, nous voici embarqués dans des camions, direction la Base de Bach Mai, (4/5 km), notre destination finale. Installation dans des bâtiments préalablement occupés par des prisonniers Viets. Nous étions 3 par "chambre" réunis par affinités, je me retrouvai avec Jeanne et Darier. Duvauchelle, Lemoine et Laforest étaient installés dans une chambre à côté. Nous avions nos lits pliants (de Marseille).

Voilà plus de trois semaines que nous étions partis de France. Le soir nous avons eu notre premier dîner au Mess des Sous Officiers, donc, dans des conditions de confort sensiblement identiques à celles de France. Petit passage au bar du Mess, avant le repas. Nous étions les "Nouveaux arrivants" sur la Base, venus en bateau, par le "Pasteur". Question du Barman : avez vous des cigarettes Américaines à vendre ? Tiens, Tiens, Pourquoi ? Ici elles valent très cher, moi je vous les achète (X Frs) le paquet. Souvenez-vous Aden. Quel trafic devaient faire les équipages des bateaux. Des cigarettes achetées en Francs Français (anciens, à l'époque) et revendues en Indo, en Piastres dont le cours était de 17 Frs.

Je ne me souviens plus des prix d'achat et de revente de ces cigarettes Américaines, mais ce dont je me souviens bien, c'est que je décidai de ne pas fumer à ce prix et de me contenter des "troupe" que nous touchions. A l'époque, mon salaire en France (Solde) était d'environ 17.000 Frs, avec le prix de vente de ces cigarettes, j'ai pu envoyer 12.000. Voyez le rapport !! et je n'en avais que 2 ou 3 cartouches.

Après l'installation "Hôtellerie" très sommaire, dans les jours suivant, ce fut l'installation au travail. Dans un premier temps, le service Comptabilité auquel j'étais affecté, a été logé dans deux pièces d'une villa qui, avant guerre, servait de logement aux familles des Sous Officiers en service au Tonkin.

A raison de 2 familles par pavillon, je pense qu'ils devaient être très bien. Nous disions tous, d'ailleurs, que ce devait être un rêve de vivre ici "avant la guerre". Je me souviens d'un Sous/Off, déjà ancien, venu avec nous, et qui avait vécu avant 39, dans l'un des pavillons, avec sa famille. Je fus chargé du décompte et du paiement de la solde, avec un autre collègue. Là encore, l'installation était très sommaire. Petit à petit, nous avons reçu quelques tables et placards, de même que dans les chambres, nous étions gratifiés d'armoires et même de lits métalliques, pour remplacer les lits en toile perçus à Marseille. Darier était "un peu" bricoleur, il avait installé une sorte de penderie avec ampoules dedans, pour chauffer, donc, éviter la moisissure des vêtements. Il était déjà venu en Indo et connaissait le climat très humide.



Notre bureau fut définitivement installé, dans une sorte de pièce double, au bout du bâtiment de nos "chambres" En dehors des personnes venues de Blida, donc, des anciens du Groupe, il y avait de nouveaux affectés, comme moi, destinés à remplacer ceux qui n'avaient pas suivi, par exemple pour des raisons de charges de famille, ou bien parce qu'ayant déjà effectué des séjours coloniaux.

Et puis, très important, dès notre arrivée, nous avons pu communiquer notre adresse définitive, donc, au bout de quelques temps, les nouvelles de la famille commençaient à nous parvenir, le courrier était très attendu et relativement long, transmis par voie militaire, avec numéro de Secteur Postal. Par la suite, nous avons trouvé la "combine". Une fois par semaine, il était possible d'expédier un courrier timbré comme si nous étions des civils. Ce courrier partait par la ligne "Air France " ou "T.A.I". Il fallait bien sûr, le porter à la Poste de Hanoï pour

une certaine heure, ce courrier posté le vendredi, arrivait en France le lundi. C'était interdit !!!

Notre installation étant terminée, et notre mise en route au travail, bien avancée, nous sommes allés, entre copains, faire un tour en ville à Hanoï, il fallait bien connaître la ville. Nous disposions d'un service de transport par camions, de la Base à la Gare. Il était donc possible de partir pour une demi-journée, par exemple.

Le centre-ville constitué par la rue Paul Bert, avec le théâtre à une extrémité, et le Petit Lac à l'autre, rassemblait la majeure partie des commerces dits "Européens" ainsi que quelques terrasses de café. Il y avait beaucoup d'autres rues très larges, avec maisons coloniales. Le quartier "Annamite", que l'on appelait d'ailleurs "Chinois" était séparé. Le Pont Doumer, en bordure de ville permettait aux trains et à la route, d'enjamber le Fleuve Rouge, pour se diriger vers Haiphong. Très impressionnant, cet ouvrage métallique, construit, je crois, par Eiffel.

Il y existait un grand marché, avec fortes odeurs et, surtout, la célèbre Rue de la Soie, où l'on trouvait beaucoup de



choses à acheter. Ne pas oublier de discuter le prix !!! On trouvait aussi, bien sûr une multitude de restaurants dits "Chinois" dont les règles d'hygiène n'étaient pas poussées au top. Même, sur les trottoirs, un peu partout, des marchandes de soupe

chinoise à consommer sur place, étaient installées avec un matériel rudimentaire composé de 2 éléments reliés par une

traverse en bois qui permettait de les transporter sur l'épaule. Ces gens là transportaient ainsi, de très lourdes charges.

Même dans les petits villages aux alentours, il y avait de jolies maisons avec plein de fioritures au toit, en particulier. Les Temples Bouddhistes étaient très joliment, et très richement décorés. On sentait là une "Culture" que j'ai eu l'occasion par la suite, de comparer avec celles d'autres pays dits "Coloniaux". Rien de comparable (si j'ose dire).

Tout cela était nouveau pour des gens comme moi qui n'avaient jamais quitté le territoire Français. Il s'avéra très vite que, hors mis l'éloignement et la séparation de la famille, nous n'aurions pas trop à souffrir de ce séjour. Les personnels appartenant à des Unités Navigantes Chasse et Transport, ne venaient en Indo que pour un séjour de 1 an, on appelait ça un "Tour d'Opération". Nous étions sur une Base Aérienne, près d'une ville, avec possibilité de sorties. Rien à voir avec les militaires de l'armée de terre qui étaient en service dans des postes de brousse. Voilà pourquoi il m'est arrivé bien souvent par la suite de préciser que je n'avais pas "fait l'Indo" mais que j'étais seulement allé faire un séjour en Extrême Orient. Les personnels navigant de notre groupe avaient, pour leur part, des missions à risque, pour aller parachuter sur des Postes, ou transporter sur des terrains du Nord Tonkin, où l'approche, quelquefois était risquée.

Un tout petit mot peut être, sur la situation créée par ce conflit. Il y avait en Indochine, des Troupes Françaises, comprenant aussi des Algériens, des Marocains, des Sénégalais, des Légionnaires dont des anciens de l'Armée Allemande. A côté de cela, il ne faut pas l'oublier, des Unités Vietnamiennes. En face, des troupes Vietminh aidées par les pays à régime communiste. Elles se battaient pour leur indépendance. Par la suite, le Vietnam a eu son indépendance, a-t-il eu sa liberté ????

Ne philosophons pas trop là-dessus, et revenons au séjour. Avant la fin de l'année 49, le reclassement de la fonction publique de 1948, est étendu aux Colonies et à l'Extrême Orient. Nous recevons donc de nouveaux barèmes de solde à appliquer avec effet rétroactif. Pour mon compte personnel, c'est très important, avec le Brevet Supérieur que j'avais acquis à Bias, me voici à nouveau classé "échelle 4" comme je l'étais en France. Des majorations de solde sont également mises en place pour tenir compte de la séparation, elles varient suivant la situation de famille. Ma rémunération, avant de partir de France, prestations familiales comprises, était de 17.000 Frs environ, avec l'application de ce reclassement, je me retrouve avec près de 100.000 Frs, ce qui me permet de souscrire une délégation à verser en France à Jeannine, de 75.000 Frs. Je parle ici en Francs, nos décomptes étant effectués en Francs, mais en réalité, nous étions payés en Piastres, qui vaut 17 Frs, pour les sommes perçues localement. Le billet maxi étant de 100 Piastres, cela faisait un bel étalage de billets à mettre dans les enveloppes.

Les personnels de notre Groupe étant arrivés en Indo tous en même temps, le décompte des rappels était facilité, seuls quelques uns étaient venus séjourner en 1948, et avaient donc droit à un autre rappel. Nous nous sommes efforcés de travailler dur, et avons réussi à payer les rappels, les premiers de toute la Base, ce qui nous a valu une bonne petite somme en "pourboire" dans une corbeille. Je me souviens avoir pu acheter un stylo Waterman plume or à tous les membres du Bureau, précisions étant donnée que, ce type de stylo coûtait très cher là bas, quand on avait fait la traduction des piastres à 17 Frs.

Peut être quelques mots sur la composition de la Base sur laquelle nous étions installés. Il y avait là, un élément fixe, appelé "La Base" dont les personnels étaient chargés d'assurer

les services courants (gardiennage-mess et ordinaire – santé – sécurité – piste - garage).



Une escadrille de liaison, équipée de petits avions et aussi d'avions d'observation. Un Parc technique chargé des grosses réparations. Enfin, deux Groupes de Transport équipés de Junker 52 trimoteur, ancien avion Allemand, que nous appelions des "Ju". Le Groupe "Béarn" était en place depuis au moins 2 ans. Notre Groupe "Franche Comté" était donc nouveau sur la Base. Le travail de ces deux Groupes était de transporter les "para" sur les lieux où ils devaient sauter, en général des endroits malsains, droper des colis sur des postes ne disposant pas de piste, et aussi bien sûr, transporter troupes et matériels dans des endroits plus importants, qui comportaient une piste. Sur l'autre Base de Hanoi, celle de Gialam étaient stationnés deux Groupes de Chasse.



Le Groupe "Béarn" avait été créé ici, et équipé de Junker de suite. Notre Groupe, issu du Bombardement moyen de "pendant la guerre" était à l'origine équipé de B 26 Maraudeur, avions très performants. Il

avait participé aux bombardements de l'Allemagne, puis, retirés à Blida, les avions avaient été transformés pour servir au transport de personnels, entre l'Afrique du Nord et la Métropole, c'est dire que les navigants n'étaient pas très heureux de se retrouver sur de vieux Junker 52. Les navigants venus du Bourget, eux, étaient habitués au "Ju". Il faut préciser que ces "Ju" étaient adaptés aux missions demandées, alors que le B 26 n'aurait pu réaliser la même chose, et en particulier se poser sur certains terrains très courts.

Parmi notre petit groupe de copains, formé sur le bateau, Vinot, Sergent, était Pilote, Darier, S/Chef, était Navigateur, Duvauchelle Adjudant, ainsi que Lemoine et Laforest, Sergents, étaient Radios Navigants. Jeanne était conducteur de camions, et Lépiessier, tout simplement, gratte-papier. A ce jour, j'ai perdu de vue tout ce monde, sauf Darier.

Avec Laforest, nous avons fait du cross, le soir, il faisait bien chaud, et nous n'allions pas très loin, jusqu'à un petit village, il n'était pas question de se lancer ainsi, sans arme, dans la "campagne".

Nos conditions d'hygiène n'étaient pas ce que l'on fait de mieux. Des douches en plein air avaient été installées au bout de nos bâtiments. Des prisonniers "Viets" étaient chargés de pomper, pour alimenter les réservoirs surélevés. Ils ne pompaient pas très fort, et ceux qui arrivaient plus tard, par exemple des navigants posés tardivement, trouvaient bien souvent les réservoirs vides. Il fallait pomper !!!!

Bourbouille et darts annamites s'en donnaient à cœur joie, sur nos pauvres épidermes de "Blancs". Je me suis payé une série de darts, vers la fin de l'année, dont une très mal placée qui me valu l'infirmerie.

Lorsque nous avons un orage avec pluie, beaucoup sortaient en tenue d'Adam, pour prendre la douche. Parait-il que l'eau chargée d'électricité était un bon remède.

Voici la fin de l'année 49, Noël, Jour de l'An, bien loin de France et de la famille. Une Messe de minuit et un réveillon sont organisés dans un hangar.



La Section de Marocains de la base est chargée d'assurer le gardiennage autour du hangar, au cas où !!!! Les Marocains ne fêtent pas Noël, bien sûr, puisqu'ils sont Musulmans. En ville, nous avons

possibilité de réaliser la location de motos et de motocar Rovin.

C'est ainsi que j'ai pu un peu me familiariser un peu avec le volant d'une voiture. A 24 ans, je n'avais pas eu l'occasion de toucher à autre chose que celui du tracteur de Binas.

De temps à autre, nous avons de petites alertes, la nuit. La Base était bien gardée, entourée de postes et même de quelques blindés légers de l'armée de terre. Ceci n'empêchait pas les Viets de s'approcher pour tirer sur la Base, de loin, et se retirer vite. Un soir, nous avons eu un tué, sur le balcon d'un des pavillons. Il était sorti " pour voir " .

Une nuit, début Janvier 50, grosse alerte, sirène appelant tout le monde aux postes qui nous étaient assignés dans ce cas, explosions, tirs de F.M et tout et tout. Quel spectacle, des explosions sur les avions au parking, les fûts de goudron en stock, qui sautaient, quel feu d'artifice !!!! Un avion "Ciebel" d'observation, au parking devant les hangars, flambait. Le petit groupe auquel j'appartenais, reçoit pour mission de déplacer ceux qui étaient à côté. Hélas, tout cela était relié l'un

à l'autre par des fils auxquels il ne fallait pas toucher sans être spécialiste. Le minage de ces avions était une belle réussite de la part des Viets. Heureusement que peu de mines posées sur les avions ont fonctionné. Heureusement aussi que la soute à essence, située à côté du stock de fûts de goudron, n'a pas été atteinte.

Bilan le lendemain matin, pas de blessés, malgré les tirs rasants réalisés par les Viets, depuis le pourtour de la Base. Quelques avions de transport provisoirement mis hors d'usage par des mines placées sous les moteurs latéraux ou le gouvernail de queue. Un avion de l'Escadrille de liaison, détruit.

Comment avaient-ils pu réussir cela, alors que la Base était bien gardée. Eh bien, il faut savoir que les Asiatiques sont très patients. Petit à petit, les coolies travaillant sur la Base, avaient introduit ce qu'il faut pour miner (bouteilles – acide – fil - plastic) ; dans la nuit, 5 Viets se sont introduits, par une conduite d'évacuation des eaux de pluie et, par l'arroyau (ruisseau couvert de nénuphars) ; il en a été pris 3, les 2 autres ont pu s'échapper. Le scénario a été reconstitué par le Service Sécurité, d'après l'interrogatoire des 3.

Cette affaire fit beaucoup de bruit en France, à cause de la presse (ou des médias) qui avaient nettement exagéré la chose, en particulier, pour ce qui concerne les dégâts. Quelques jours après cela, il est arrivé des télégrammes de Blida, où la majeure partie des familles des anciens du Groupe, étaient restées. Le Commandement a fait de suite le nécessaire pour rassurer ces familles. Je me souviens que mon père m'a fait envoyer (après que j'aie donné des nouvelles postérieures) un article de journal faisant état de l'occupation de la Base pendant toute la nuit, la destruction de presque la moitié des avions. C'est la première fois où j'ai été plus ou moins concerné par des

contre-vérités journalistiques. Il y en aura d'autres. Mon père n'avait rien dit, avant que je donne des nouvelles postérieures.

Et puis, le train-train continue. Il fait moins chaud pendant les mois d'hiver, le matin, en particulier. Je me souviens de matinées au Bureau, où nous commençons avec le blouson sur la chemise, et terminions le midi, en maillot de corps ou torse nu. Mais cela n'a pas duré bien longtemps, chaleur et humidité sont vite revenus.

La situation ne s'améliore guère, au plan stratégique, toujours des Postes attaqués, pris, puis repris par les "Paras".

Au Tonkin, en particulier, le terrain se prête bien au type de harcèlement pratiqué par les Viets. Pour arranger les choses, les Chinois Nationalistes de Tchang Kai-Chek sont battus et chassés de Chine par les troupes de Mao. Certains ont passé la frontière du Tonkin, pour s'y réfugier. J'avais effectué un voyage à Langson où nous avions un petit détachement, au retour, nous avons ramené des Officiers Chinois (avec femmes et bagages). Ils étaient ensuite expédiés par le train à Haiphong, puis, bateau pour Taiwan. 49 ans après, Taiwan est toujours la Chine Nationaliste.



Quelques nouveaux commencent à arriver pour notre Groupe, certains "anciens" vont être rapatriés avant d'avoir effectué l'année. Nous commençons à compter, on parle du retour, les mois s'écourent !!! Tout le monde commence à faire quelques achats souvenirs -chaussures en croco -broderies - objets en bois ou argent etc. ..

Je n'oublie pas ce repas Chinois, auquel nous avons été invités : Jeanne, en temps que chauffeur du camion ravitaillement, le Gérant du Mess des Officiers, le Cuisinier, et moi-même, je ne sais plus à quel titre. Nous étions les invités d'un commerçant Chinois, fournisseur du Mess. Il y avait 5 Chinois dont l'un parlant bien Français, et les autres un peu. Nous avions chacun le nôtre à côté, pour expliquer et "aider". La salle était assez grande, avec des crachoirs imposants, dans chaque coin. Le menu comportait 16 plats de viande ou poisson, par séries de 4, chaque série étant entrecoupée d'un potage particulièrement épicé. Des baguettes, pas de pain, pas de vin, seulement du champagne à la fin. Ce repas (du soir) nous a marqués pendant quelques jours !!!!! Nous avons chacun un menu écrit en Chinois, je l'ai conservé longtemps, mais il a disparu.

C'était donc le soir, le commerçant nous avait appelé des cyclos, pour rentrer à la Base. Selon la bonne habitude, nous avons "lâché" les cyclos pour en changer avant de quitter la ville, et nous avons placé les coolies à la place du passager, pédalant à leur place, ceci pour éviter qu'il ne soient pris d'une envie subite de jouer par exemple de l'arme blanche contre nous. Le lendemain matin lorsque les amis sont allés au ravitaillement chez le Chinois, il leur a expliqué que nous n'aurions pas du laisser ces cyclos, il avait payé la "Dime" aux Viets, pour que ses invités ne soient pas attaqués en rentrant !!!!! Drôle de situation que tout cela. Quel pays. !!!!

### **Indochine ...le retour**

Les soldats appelés qui étaient venus, volontaires, pour 6 ou 8 mois, sont partis. On commence à parler du départ des Officiers et Sous-Officiers Supérieurs, qui demandent un départ par avion. De nouveaux remplaçants arrivent (au Bureau, Chaumont et Delzenne) que je retrouverai plus tard à Villacoublay.

Nous sommes invités à indiquer l'affectation souhaitée, après le Congé dit de "retour colonial". Je choisis l'Unité Administrative du Transport Aérien, à Paris. C'est une Unité qui administre le personnel des Groupes de Transport, pendant leur congé de retour, soit d'Indo, soit de Thiès, et aussi, le personnel de l'État Major du Transport Aérien. L'objectif est de me faire "pistonner" par la suite, pour une affectation à Madagascar. Ce n'était qu'un vague projet. Il deviendra plus tard, réalité.

Enfin, vers la fin du mois d'Août, notre départ est fixé, pour le début Septembre, et, encore par ce diable de bateau, le Pasteur. Évidemment, il y avait un grand nombre de personnes du même Groupe, à rapatrier, et ce bateau dispose d'une grande capacité.

Nous voici donc ré-embarqués dans ce train, en sens inverse, direction Haiphong !!!!! Mais, cette fois, après le Pont Doumer et la Base de Gialam, une fois atteinte la pleine campagne, le train "saute". Déploiement des accompagnant, mise en batterie des F.M sur les wagons, et tout et tout. Rien autour, donc pas d'attaque, ce n'était qu'un au revoir des Viets. Même les wagons avant n'avaient pas souffert, un simple petit "pétard". Le train est reparti, et nous sommes arrivés le soir à Haiphong, et transférés à la base de Cat Bi. Là, avec les amis, estimant que le confort hostellerie était un peu juste, nous avons décidé de descendre en ville et de rechercher un hôtel "Civil" plus confortable. Nous avons trouvé deux grandes chambres, pour 5. Le restaurant de l'hôtel était d'un prix abordable, nous disposions de quelques sous, dont une partie transformée en Francs Français et Dollars, pour le voyage.

Nous devons percevoir la solde en piastres, correspondant à nos quelques jours de séjour à Haiphong, la veille de l'embarquement. Nous avons donc demandé à

l'hôtelier (un Français) de nous faire crédit quelques jours. Le lendemain, un dimanche, nous avons même fait confectionner des pantalons gabardine beige, pour sortir en ville, en civil. Le tailleur avait accepté de confectionner cela en peu de temps et nous faire crédit jusqu'au mercredi lui aussi. On signait un papier "Kébout". Il y avait beaucoup de militaires de toutes armes, en attente de départ sur ce "Pasteur". Je fus très surpris que des commerçants qui ne nous connaissaient pas, fassent si facilement crédit. Il paraît que, si nous n'étions pas allés payer avant notre départ, à l'embarquement, nous étions "coincés". Le service de renseignements de ces tailleurs Chinois était bien organisé.

L'embarquement sur le bateau, au port de Haiphong, et le transbordement ensuite sur le Pasteur en baie d'Along fut une opération difficile, nous avions tous de lourds bagages, en général, valises en cuir achetées localement, et bien chargées de souvenirs.

Dès la sortie de la Baie d'Along gros coup de tabac. Le bateau bougeait encore 24 h après la fin du typhon. Nous avons fait une escale rapide à Cap St Jacques. Il nous fut ensuite permis de descendre à terre, pour une escale de la journée, à Colombo (Ceylan). Là, nous nous sommes offert un repas dans un restaurant du type Anglais où nous eûmes quelques problèmes avec le pain. Je me souviens aussi d'un groupe de jeunes marins, installés à côté de nous dans ce resto, ils avaient commandé des bouteilles de vin, sans demander le prix, et furent très surpris de l'addition qu'ils n'étaient pas en mesure de régler en monnaie locale. Nous avons "arrangé" cela.

Notre installation sur le bateau était plus confortable qu'à l'aller, nous avons un compartiment pour la restauration, réservé aux Sous Officiers. Le soir, nous pouvions accrocher nos hamacs au fond de ce compartiment, donc plus à l'aise.

Nous étions aussi plus "argentés" qu'à l'aller. Le bar, en piastres ne coûtait pas cher.

Escale à Aden, comme à l'aller, mais, cette fois nous avons pu descendre à terre, pour la journée aussi. Je suis descendu avec Darrier (qui, en principe, connaît l'Anglais). Du port à la ville, nous avons pris un taxi, c'est la première fois que je roulais à gauche, et je fus un peu surpris, aux premiers croisements. Du point de vue commerce, ce pays est pour le moins curieux, vous allez voir.

Notre première opération fut de changer des Francs Français contre des Livres. Après discussion, contre 2 billets de 1000 Frs (de l'époque), nous eûmes droit à 2 Livres Anglaises, plus une série de timbres locaux. Nous avons pu régler le restaurant et quelques achats, en Francs. Au retour vers le port, nous avons changé nos 2 Livres, contre 2 billets de 1000 Frs Français. La série de timbres ne nous a donc rien coûté, je pense que les deux Arabes changeurs n'y ont rien perdu non plus, alors "Va comprendre".

Petit ennui au passage au port. Nous avions acheté des cartouches de cigarettes Américaines et des Anglaises. J'avais les Anglaises dans la sacoche et les Américaines sous le bras. Il aurait fallu faire le contraire. Le policier ne voulait pas nous laisser passer. Je comprenais quand même cela, Darrier, un peu plus. Un Anglais (blanc) parlant français est venu à notre secours. Le policier voulait savoir où nous avions acheté les Américaines, dont la vente était interdite (sauf à payer des droits). Ce Monsieur nous a demandé si nous avions quelques monnaies en poche pour donner au policier. Nous n'avions plus que quelques pièces restant de Ceylan. Cela a parfaitement fait l'affaire, et nous avons pu rejoindre notre bateau, avec les cigarettes Américaines. Quel drôle de pays quand même !!!!!

L'escale suivante fut Port Saïd, après le canal de Suez. Là, nous n'avons pu descendre à terre, mais des Changeurs sont montés sur le bateau. On nous proposait des piastres à 14 Frs au lieu de 17. Encore une chose curieuse !! Eh oui, certains souhaitaient se débarrasser des piastres qu'ils avaient accumulées en Indo, de manière plus ou moins légale, car à l'arrivée en France, nous n'avions droit à échanger que 400 , au cours légal, soit 17 Frs.

Et puis on approche : la Méditerranée, baie de Naples, Capri, Marseille. Débarqués le matin, passage au centre Ste Marthe. Il est prévu que nous prenons le train pour Paris le soir. Je peux envoyer un télégramme chez l'oncle Jean, rue Jeanne d'Arc, pour annoncer notre arrivée en gare de Lyon le lendemain matin. Normalement, il est prévu que Jeannine et Jean Paul seront là.

Train de nuit, avec tous nos "gros" bagages. Paris approche, on aperçoit la Tour Eiffel. Grande réception avec fanfare, sur le quai de la gare de Lyon. Eh oui, nous sommes tous contents, mais il ne faut pas oublier que certains reviennent blessés. Le bateau comportait des cabines sanitaires, et le train des wagons sanitaires. Ces gars là ne rentrent pas chez eux, ils sont dirigés sur des hôpitaux militaires.

Au bout du quai, l'oncle Jean avec Jean Paul dans les bras (il a maintenant 3 ans) et puis Jeannine, la tante Hélène ..... Ca y est, c'est fini, terminé cette longue année !!!!!!!!!

La "Traction" eu bien du mal à absorber tous mes bagages. Direction rue Jeanne d'arc, d'où je suis parti par le métro, me faire prendre en compte à cette fameuse Unité Administrative du Transport Aérien Militaire, pour la durée de mon congé. J'espérais bien y être affecté par la suite. Les autres copains étaient partis directement depuis la gare de Lyon, je ne les ai pas revus, sauf par la suite Darier et Jeanne.

Le soir, nous sommes allés dîner chez l'oncle Henri et tante Henriette. Mon oncle Henri s'était remarié, l'année précédente, ils avaient eu un enfant : Philippe, peu de temps après mon départ pour l'Indo.

Le lendemain matin, nous avons pris le train, avec Jeannine et Jean Paul, pour rejoindre Orléans. Me voilà donc de retour dans notre maison, rue de la Chasse.

Mes parents et les parents de Jeannine sont venus me voir le lendemain ou surlendemain, transportés par Guillard, le "rend service" habituel.



Nous avons du aller faire un tour de famille, Binas, Moisy, les frères - sœurs etc. ...

### **Vacances en Algérie**

Dans le mois de Novembre, Jeannine et moi sommes partis faire un petit tour en Algérie, c'était en 1950, donc bien

avant "les événements". Les collègues, en Indochine, m'avaient dit beaucoup de bien de ce pays, ils venaient, rappelez-vous, d'un groupe de Blida, un certain nombre d'entre eux étaient originaires de l'Afrique du Nord, "des pieds noirs" comme on disait.

Nous avons pris le bateau à Marseille pour Alger, c'était la première traversée pour Jeannine. Les conditions de confort sur le bateau, n'avaient rien à voir avec le transport militaire Pasteur. Débarqués à Alger le lendemain matin, nous avons retenu une chambre pour quelques jours. Nous avons fait une balade à Blida, une journée, quelques promenades dans les environs, et puis deux ou trois jours dans le Sud, à Bou Saada, voyage par le car. Le retour s'est effectué sur un autre bateau moins bien, nous avons été bien secoués dans le golfe du Lion. De Marseille, nous sommes allés à Toulon (Le Revest) chez les parents de l'ami Scotto, pour récupérer les affaires militaires que j'avais laissées en partant en Indo, l'an dernier.

### **Affectation à Paris**

Vers la fin de l'année (50) j'eus la confirmation de mon affectation à Paris, là où j'avais demandé. Il n'était pas question de trouver un logement à Paris, par la suite, il ne fut pas possible non plus de trouver à échanger le nôtre qui n'était pas très brillant.

Pendant deux années, je vais donc faire le voyage Orléans-Paris et retour chaque jour, et je n'étais pas le seul, bien des civils faisaient cela depuis un certain temps. Départ de la maison à 6 h du matin, retour le soir à 20 h. J'allais quelquefois le samedi, car nous assurions un service Bureau de Change pour les équipages partant en mission à l'étranger. Nous devons aussi assurer la prise en compte administrative des Militaires rentrant d'Indo ou Thiès, leur payer de suite la solde de "traversée", les déplacements pour se rendre à leur lieu

de congé. Certains arrivaient par "paquets" par exemple par le Pasteur, d'autres, par avion civil ou militaire. C'était un travail de bureau un peu particulier et qui n'avait rien de l'activité régulière "fonctionnaire". Il fallait quelquefois donner de sérieux coups de collier, sans tenir compte du repas de midi, et puis, nous avons des moments plus calmes. Nous avons également pour fonction, d'administrer les Hôtesse de l'Air Militaires, que l'on appelait les Convoyeuses. J'y ai connu entre autres, Mademoiselle De Galard dont on parlera à l'occasion de Dien Bien Phu.

Les collègues de Bureau : Passot, l'Officier Chef du Service, Sudour et ses cendres de cigarettes répandues à profusion sur tous les papiers, Proy, dont nous parlerons plus tard, Delzenne, ancien de Hanoï que nous avons fait affecter avec nous, Lebrun, le vieux garçon, et puis Deshayes, le super existentialiste (c'était la mode à l'époque). C'était un garçon très instruit, mais très curieux, il se mettait toujours dans des situations particulières et se comportait "hors norme". Allons-y pour deux petites histoires le concernant. Un militaire qui entre dans un lieu public, doit saluer. Un jour qu'il était dans l'ascenseur de la station métro La Motte Piquet, un colonel de la cavalerie (moderne) entre dans l'ascenseur (très grand). Il ne bouge pas, le Colonel lui fait remarquer qu'il aurait dû le saluer, puisque d'un Grade Supérieur. Non, mon Colonel, c'est vous qui auriez dû saluer en entrant, moi j'étais déjà là. Petite discussion, le Colonel lui fait remarquer qu'il est ridicule avec la ficelle qui lui sert de chaîne de montre (existentialisme oblige). Et notre brave Deshayes de faire remarquer au Colonel que sa ficelle est plus à la mode que les éperons qui ornent les bottes, à l'époque où l'énergie atomique va bientôt propulser les chars.

Comme on pouvait s'y attendre une punition de 8 jours d'arrêts n'a pas tardé à venir, par l'intermédiaire du Commandement de la place de Paris. Il avait tellement fait rire

en racontant son histoire, que notre Commandant d'unité l'à dispensé de ses "arrêts".

Un jour, il avait décidé de nous offrir un verre, en terrasse, place du Trocadéro. Pour récupérer des fonds, il s'est installé rue de la Pompe, assis sur une valise debout, main gauche rentrée dans la manche de son blouson, calot présenté dans la main droite, il a fait la quête : blessé rapatrié d'Indochine, merci Messieurs/Dames Il a récupéré ce qu'il espérait, nous a emmenés place du Trocadéro, installés en terrasse, mais, pour corser la chose, il avait installé sur le trottoir, un colis relié à un fil de quelques mètres, descendant dans la bouche d'égout, et garni au bout d'un petit morceau de bois pour bloquer la ficelle. Très intéressant d'observer la réaction des gens, surtout ceux qui ayant prestement ramassé le colis, s'en voyaient dépossédés au bout de quelques mètres.

Nous avons, avec Proy, "fabriqué" un super tarif de solde qui donnait les valeurs, pour tous les territoires où il y avait des bases de l'Armée de l'Air, ce fut un assez gros travail, mais il nous permettait de renseigner rapidement les gens qui recevaient une affectation, en particulier, hors Métropole. Nous eûmes un gros succès avec cela, les renseignements étaient très demandés, la composition des rémunérations suivant le territoire, était assez complexe et les services comptables des Bases, en général, ne suivaient de près que ce qui concernait le territoire où ils étaient. Proy avait par ailleurs agrémenté la couverture de ce "tarif", en dessinant : Indochine avec des morceaux de bambou, Afrique noire avec des bananes, Afrique du Nord avec des arachides, tout cela dans les couleurs voulues. C'était du plus bel effet.

## **Patrice arrive**

Au cours de l'été 51, avec Jeannine, nous sommes allés en vacances une semaine à St Malo, ceci, bien sûr, par le train,

nous avons fait suivre les vélos, ce qui nous a permis de faire quelques balades, pas trop loin. Rothéneuf, Le Mont St Michel, Dinard. C'était nos premières vacances en France, en dehors de Binas ou Moisy.

Et puis, Patrice s'annonce pour le début de 1952. Il faisait très froid lorsqu'il est né, également à la maison, le 1er Février, Rue de la Chasse, j'ai assisté à son arrivée. Jean Paul était né aussi "à la maison" mais ce n'était pas dans notre maison à nous. Nous voici donc avec une famille agrandie. Le logement de la rue de la Chasse est maintenant au complet, Jean-Paul occupe une petite chambre où il y a un poêle, Patrice couche dans son berceau, dans notre chambre. Le chauffage principal est assuré à partir d'un poêle installé dans la salle à manger. Comme pour Jean Paul, le landau reste au rez-de-chaussée.

## **Bientôt Madagascar**

Du point de vue "professionnel" j'ai été promu au grade supérieur, Sergent Chef, à la fin de l'année 51, au titre d'une proposition de mon Groupe en Indochine. Au début de 52, me voici promu Sergent Major, au titre d'une proposition de l'Unité Administrative du Transport, où je suis, à Paris. Au milieu de l'année 52, je demande une affectation à Madagascar, le collègue PROY fait de même. Souvenez vous, j'avais demandé, en Indochine, une affectation à Paris, pour me faire "pistonner" en vue d'une affectation à MADAGASCAR. La chance est avec nous, vers la fin de l'année 52, nous apprenons que nous sommes tous deux affectés en "A.O.R.F" cela veut dire Afrique Orientale Française.

C'est quand même une grosse affaire. Proy est également marié, depuis peu, il a une petite fille. Quand à moi, c'est une famille avec deux enfants, qu'il faut emmener dans un pays que nous ne connaissons pas. Pour partir avec la famille,

il faut apporter la preuve que nous aurons un logement en arrivant. Proy avait son beau-frère (Robert) sur place, pas de problème, pour ma part, j'ai eu recours à un ancien de Bricy qui était là bas, il m'a fait un certificat, et nous a retenu une chambre à l'hôtel.

Cette fois ci, nous sommes obligés de quitter le logement. Il est décidé que nous déposerons des "affaires" à Binas. La salle à manger s'en va chez Louise et Daniel, à Blois. Toute notre vaisselle est mise en caisses pour Madagascar. C'est notre premier déménagement. Par la suite, il sera suivi de beaucoup d'autres.

Vaccinations, achats de vêtements "coloniaux" visites à la famille etc. etc., que de choses à faire. Nous sommes prévus pour partir au milieu du mois de Janvier, par bateau, le "Compiègne". Je suis quand même un peu inquiet d'emmener la famille comme cela.

Un petit point sur la famille à cette époque. Mes parents sont à Binas, mon frère Guy est encore aux études. Du côté de Jeannine, Raymond (et Raymonde) sont à Moisy, Louise (et Daniel) à Blois, Lucette (et Roger) à Poitiers, Marcelle est à Paris, Anne et Marie-Claude sont à Moisy chez les parents de Jeannine.

Un souvenir du jour où les meubles sont partis d'Orléans. Jeannine était partie à Binas avec les enfants. Une fois les meubles enlevés par le déménageur, j'ai regagné "La Pointe" lieu de départ des Cars Simplon qui assuraient la ligne d'Ouzouer le Marché. Il faisait très mauvais temps, la route était couverte de neige. Arrivé à Ouzouer, je m'apprêtais à prendre la route de Binas à pied (et de nuit). Le fils Pujols était attendu par son père, avec une camionnette. Il me propose de me conduire à Binas, avec l'accord de son père. La route était très glissante, nous nous sommes retrouvés dans le fossé, avant

d'arriver à Binas. Vidange de l'eau, et suite à pied jusqu'à Binas. Là, Pujols trouve un chauffeur de chez Genet qui propose de venir sortir la voiture, avec son camion. On y va tous, essais, et le camion se retrouve dans le fossé opposé. Nous sommes allés sortir la camionnette avec des chevaux. Le camion a passé la nuit dans le fossé.

## **Madagascar, le voyage aller**

C'est Roger Guillard qui nous a conduits au train à Beaugency. Le soir, nous avons trouvé Proy et sa famille, à la gare de Lyon. Voyage de nuit, Marseille où nous avons trouvé un hôtel près de la Gare. Proy et moi sommes allés au Camp Ste Marthe (le même que pour le départ en Indo quelques années avant). Le tantôt, nous avons fait un tour en ville, et je me souviens que nous avons promené Patrice dans une poussette (blanche) ? Il faisait donc beau, quel changement avec le temps de notre départ de Binas.

L'embarquement s'est effectué le lendemain matin, sur le "Compiègne. Étant donné mon grade de Sergent Major, j'avais droit à la 2ème Classe. C' était important sur un bateau, nous avions une cabine pour nous seuls, alors que Proy, qui était Sergent Chef, n'avait droit qu'à la 3ème Classe, et les familles étaient séparées : hommes dans des cabines collectives, femmes et enfants, dans d'autres cabines. En plus, nous avions la chance, on nous avait affecté une 1ère déclassée !!!! Et nous voilà partis pour Madagascar, la mer Méditerranée.

Nous avons fait escale à Port Saïd, avant d' entamer le Canal de Suez. J' avais le souvenir d'une très forte chaleur, dans ce canal, où j'étais passé deux fois, à l'occasion de mon voyage en Indo, mais, je l'avais passé en Août et Octobre. Cette fois ci, nous étions en Janvier et, il faisait froid avec du vent. Il nous reste d'ailleurs une photo, sur le pont du bateau, en gabardine.

Changement de température, au fur à mesure que nous avançons dans la Mer Rouge, et puis, escale à Djibouti. Alors là, c'est la grosse chaleur, surtout bateau arrêté. Nous sommes arrivés dans la soirée. Après le dîner, petit tour en ville en taxi. Un verre à la terrasse du fameux "palmier en zinc" café bien connu des Coloniaux. A Djibouti, on peut faire des achats intéressants, de toutes sortes de choses, c'est un Port franc, mais il y a des tas de combines, je me souviens par exemple, qu'au moment de rentrer dans l'enceinte du Port, pour retrouver notre bateau, notre taxi a été arrêté, un douanier ou policier demandant au chauffeur, si nous avions des cigarettes (Américaines ou Anglaises). Non, bien sûr, cela nous a seulement coûté une petite pièces au chauffeur. Ah, ces pays !!!

Le lendemain matin, nous fûmes bien contents de reprendre la mer, car ça commençait à chauffer fort. Autre souvenir de cette escale, nous avons fait ravitaillement en eau, quelle affreuse eau, comme si elle était rouillée. Ce n' était pas très engageant de faire la toilette avec cela. Il paraît que c'est cela, l'eau à Djibouti.

Direction Est, pour contourner la corne de l'Afrique et le fameux Cap Gardafui, ou il fait toujours un temps à secouer les bateaux. Nous fûmes bien servis dans ce domaine, avant de passer la ligne de l'Équateur, ce fût déjà un bon baptême de la mer. Nous n'avions pas été secoués de la sorte en partant en Indo, il faut dire que nous avons filé plein Est au lieu de contourner le cap, et descendre vers le Sud.

Le passage de la ligne, sur les bateaux, à cette époque, donnait lieu à une fête à bord, avec obligation de se faire plonger dans une piscine. Jeannine échappa à cela, elle tenait Patrice dans les bras (il avait un an). Nous avons, comme souvenir de cette fête, un certificat de baptême délivré par les autorités de la Compagnie, avec tampon à l'appui.

Nous avons fait la connaissance, à table, de la famille Cornebois, un Adjudant de l'Armée de l'Air, qui était originaire de Madagascar "couleur à l'appui" sa mère était encore là-bas, il avait déjà effectué un séjour à Tana. Sa femme était "blanche" ils avaient un garçon, sensiblement du même âge que Jean Paul (presque 6 ans). Lorsque sonnait l'heure du repas, il fallait courir sur le bateau, à la recherche de ces deux enfants, qui étaient toujours à courir partout. Compte tenu du nombre important de Militaires, sur le bateau, il y avait un service de garde ou permanence, assuré par les différents gradés, qui donnait accès aux différentes passerelles, normalement interdites aux passagers. Lorsque ce fut mon tour, je proposai à Jean Paul et au petit Cornebois, de venir avec moi faire le tour de ronde, qui permettait d'accéder à la passerelle supérieure où je devais viser un cahier, pour y consigner mon passage. Diable, ces deux gamins connaissaient fort bien l'endroit (interdit aux passagers). Ils avaient apparemment l'habitude de s'y rendre régulièrement.

Escale suivante, Mombassa, au Kenya, à l'époque, colonie Anglaise. Nous sommes descendus à terre pour faire une petite visite de la ville. Ici, tout est en ordre, bien rangé et bien propre, c'est la marque Anglaise, comme dans les Ports que j'ai pu connaître au retour d'Indochine, il y a quelques années.

Petit problème, en quittant le Port de Mombasa, une turbine de notre bateau tombe en panne, et nous voilà partis en direction de Majunga, tout doucement. Nous pensions tous que le bateau aurait du faire demi-tour, pour réparation au Port de Mombasa, mais, il paraît que l'immobilisation aurait coûté trop cher, et, qu'il fallait mieux rejoindre Madagascar doucement, pour réparation à Diego. Nous nous dirigeons donc sur



le Port de Majunga, la première de nos escales prévues dans la Grande Île.

Arrivés à Majunga, un avis est affiché sur le bateau, certaines familles de militaires "Armée de l'Air" doivent débarquer ici, un avion est prévu pour les emmener directement à Tananarive, au lieu de faire le tour de l'île, par Diego et Tamatave. Nous en faisons partie.

Le lendemain matin, débarquement avec tous les bagages, rendez-vous dans un restaurant, où l'équipage nous annonce que l'on ne pourra pas partir, car il est prévu une tornade, entre Majunga et Tana. Nous décidons de déjeuner avant de retourner sur le bateau, où nos places pour coucher doivent normalement être restées disponibles, puisque nous

étions prévus pour débarquer à Tamatave, après avoir fait le tour de l'île. Point du tout, les agents du bateau avaient déjà fait déménager des gens logés en groupe, pour leur proposer les cabines de ceux qui avaient libéré des cabines de seconde (Cornebois, Marais, Lépiessier). Ces gens là savent faire argent de tout !!!! Avec un peu de discussions, nous avons quand même pu dîner et coucher. Le lendemain matin de bonne heure, re-départ pour le terrain d'aviation, et ma fois, décollage pour Tana, embarqués dans un vieux Junker 52 du type de ceux que nous avions en Indo. Le pilote nous a gratifié d'un passage en rase-motte (sur la mer) au long du bateau, pour dire au-revoir.

### **Madagascar : installation**

Nous voici donc arrivés à la base d'Ivato en fin de matinée. Nous sommes reçus par des amis. Pour nous, le copain qui avait fait le certificat, il y avait aussi Robert, le beau-frère de Proy. On nous emmène en ville. La destination finale, pour ce qui nous concerne, est l'Hôtel de la Réunion, où le copain nous avait retenu une chambre pour nous 4. Notre premier repas de midi n'était pas très encourageant, pour ce qui concerne le "Standing" de l'Hôtel, l'installation dans la chambre confirma notre mauvaise "première impression". Après une petite sieste, nous sommes sortis faire un tour de



reconnaissance en ville, avant d'aller prendre l'apéritif à la terrasse du "Glacier" un autre Hôtel-Resto, où nous avons rendez vous avec la famille Cornebois, qui évidemment connaissait bien Tana. Nous avons expliqué notre déconvenue, Cornebois a demandé au Gérant du Glacier s'il pourrait nous loger dans de meilleures conditions. Ce qui fut fait très rapidement, et,

nous avons ainsi pu attendre un logement, dans de meilleures conditions de confort

Je crois me souvenir que nous n'avons pas attendu un mois pour que l'on nous affecte un logement. Ce n'était pas brillant, il ne fallait pas être difficile, nous avions le premier étage d'une maison de type Malgache, deux pièces, cuisine et lavabo sur le balcon. Le bas était occupé par la famille Paille Belair qui venait du même service que Proy et moi, à Paris. On pourrait raconter des tas de choses sur cette maison. Rappelons seulement le lavabo, situé sur la balcon, l'eau coulait très lentement, il nous arrivait donc d'ouvrir le robinet et de vaquer à d'autres occupations, pendant qu'il s'emplissait. Bien souvent, nous étions alertés par la voisine du bas qui entendait l'eau couler sur sa terrasse située juste sous notre balcon. Nous avions une petite cour avec des fleurs qui poussaient comme ... en Afrique. Précisons que, dans l'Armée, nous étions tenus de payer le loyer du logement, et la location des meubles qui étaient mis à notre disposition. Nous percevions une indemnité de logement qui couvrait quand même une "petite" partie du loyer.

### **Madagascar : le séjour**

Jean Paul avait déjà fréquenté l'école à Orléans, là, nous l'avons fait inscrire dans une école située à l'autre bout de la ville. Il prenait un petit bus pour s'y rendre, en période de pluies, il arrivait juste, le tantôt, avant que l'orage ne sévisse.

Du point de vue professionnel, Proy et moi avons été affectés au Service Trésorier de la Base. Il y avait beaucoup à rattraper quant au paiement des primes d'engagement ou réengagement, les gars qui nous avaient précédé ne semblaient pas en avoir fait leur "tasse de thé". Beaucoup de réclamations nous tombaient dessus. Nous en sommes venus à bout, à la

grande satisfaction des collègues qui, enfin, pouvaient "toucher leurs sous".

J'avais au bureau, une bonne équipe de Malgaches, certains servant à titre "Européen" d'autres à titre "autochtone". Les premiers avaient passé un examen et demandé à servir à titre "Français". N'oublions pas que nous étions à ce moment "aux colonies". J'avais aussi des employés civils Malgaches. Quelquefois, je repense aux travaux que ces gars là étaient en mesure de réaliser. J'en ai revu un, à Paris, plus tard, affecté à Toulouse, il a débarqué au Bourget avec sa famille, en Janvier ou Février, alors qu'il faisait moins 17°.

Quelques noms de ces "collaborateurs" : Le dactylo, civil, je ne m'en souviens pas, mais je tiens à parler de lui, car c'était un garçon formidable, on pouvait lui donner à frapper un tableau de chiffres comportant des erreurs d'addition, il vérifiait tout et venait discrètement montrer l'erreur.

Les noms des autres : Ralèva, Rakotoniaina, Randrianony, Romuald, Nestor, James, Charles. Les 4 derniers, leur nom étant compliqué, on les désignait par leur prénom. Petite précision, la prononciation supprime le final des mots ou noms

Ralève - Rakouteniane - Randrianoune, et RA veut dire Mr, au sens noble.

Je ne résiste pas, parlant des noms, de citer celui d'un soldat que j'ai eu l'occasion d'aller payer à l'hôpital Béfêlatana (Béfêlatane). Le nom figurait sur l'enveloppe contenant sa paye, la paye en question étant établie par Romuald. Marqué par la longueur, à mon retour au bureau, j'ai demandé des explications. Charles m'a écrit cela. J'ai perdu le papier, mais de mémoire, voilà le résultat.

RATSIMBAZAFINDRAZAFINDRABODO

RATSIME B'ZAF INDRAZAF D'RABOUDE

Mr QUI N' EST PAS PETIT FILS DE LA PETITE  
FILLE DE RABOUDE

Il est vrai que Madagascar a connu la Reine RANAVALO (Ranavale) et le premier Ministre RANDRIANIPOINIMERINA (Randriane poinimerne).

Domage qu'à Madagascar, nous ne disposions pas d'un revenu plus élevé, nous aurions pu profiter davantage du pays, par exemple, une voiture, pour sortir le dimanche. La vie sur place n'était pas chère, mais la solde bien faible. Nous percevions une prime au départ de France, et une prime au retour. Ce mode de rémunération découlait d'une loi dite "Lamine Gueye" (du nom d'un député du Sénégal) qui prévoyait un salaire identique, sur place, pour les expatriés et les "Locaux" à qualification, grade et ancienneté identiques. Les expatriés percevant une prime, servie en France, avant le départ, et après le retour.

Nous n'étions quand même pas malheureux. Le pays était joli, disposant de ressources, les gens sympathiques et capables. Nous avons beaucoup de peine, à savoir que maintenant, ce pays est tombé bien bas, à la suite de quelques mouvements politiques post-indépendance.

Comme tous les "Européens" nous nous étions attaché les services d'une femme de ménage que l'on appelait une Ramatoa (prononcer Ramatou), elle nous a suivi dans les différents logements que nous avons occupés pendant nos 30 et quelques mois à Tana. Elle s'appelait Thérèse, Patrice qui commençait à parler, disait Caissette.

Au bout de quelques temps, nous avons changé de logement, un tout petit peu plus confortable, et au bas de la Rue Galliéni (alors que nous étions vers le milieu de cette rue très longue, qui monte jusqu'au Palais de la Reine). La, nous avons une salle de bains, sur le palier. Il faut savoir que la baignoire était en ciment et, que nous n'avions pas l'eau chaude courante. Nous disposions d'un balcon et même d'une sorte de terrasse.

Darier, un copain de Hanoï, est arrivé, affecté ici, au groupe de Junker 52, je ne me souviens pas de la date, mais ce devait être en 54. Il est arrivé avec Madame, je pense que j'avais du lui procurer un certificat d'hébergement en hôtel, comme on l'avait fait pour moi.

Peu de temps après, Darier est venu habiter au dessus de chez nous, il faut rester quelques instants sur cette période. Il avait l'habitude de se rendre, chaque vendredi, à la Salle des Ventes, pour y effectuer des "achats intéressants". Madame Darier tremblait lorsqu'elle le voyait revenir accompagné d'un "boy" chargé de ses achats. Il a amené beaucoup de choses ainsi. Je me souviens de 2 en particulier. Tout d'abord une malle surprise, dont il ne connaissait absolument pas le contenu, mais il y a trouvé un projecteur cinéma (très ancien) et des films, il avait donc estimé que c'était une bonne affaire. Une autre fois, il arrive avec un chauffe-eau électrique, assez volumineux, petit prix, bonne affaire, nous allions pouvoir faire installer cela et disposer d'eau chaude dans notre salle de bains. Hélas, un copain électricien, contacté, nous fait constater que ce chauffe-eau ne dispose plus de son élément chauffant, il ne reste que le ballon, c'est à dire le réservoir. A la suite de cela, je crois que Madame Darier a réussi à le dissuader d'effectuer des achats là-bas.

Le Général De Gaulle, qui n'était plus "aux affaires", depuis 46, est venu faire un tour à Tana. C'est fou, la popularité de cet homme, auprès des habitants des Colonies, je me

souviens de la foule tendant les mains, sur l'avenue de la Libération. Il faisait comme cela, des visites chaque année, dans les anciennes colonies, avec l'avion "Skymaster" que lui avaient donné les Américains, cet avion, il l'avait lui même donné à l'armée de l'air, il était stationné à Villacoublay. Je reverrai De Gaulle plus tard, lorsqu'il sera de retour "aux affaires".

Nous avons pu, avec Proy et sa famille, nous faire accepter pour un séjour au Centre de Reconstitution d'Antsirabé. C'était un centre de repos recevant les familles de militaires de toutes armes. Nous sommes donc partis par la Micheline. Cette petite ville est très jolie, on l'appelle le Vichy Malgache. Dans un grand hôtel, à côté de notre Centre, il y avait, le Roi du Maroc Mohamed 5, en résidence surveillée, il avait été expulsé du Maroc, à cette époque protectorat Français Je ne me souviens plus du pourquoi, mais ce que je sais, c'est qu'il était bien surveillé et bien entouré. C'était plutôt le genre résidence de vacances et non prison. Par la suite, il a été transféré en Corse.

De mémoire, nous sommes rentrés à Tana avec Proy, pour reprendre le travail une semaine, et sommes retournés en fin de semaine suivante, pour rejoindre nos familles, et ramener tout le monde Robert (frère de Madame Proy), est venu nous rejoindre en moto. Là, je me souviens d'une baignade dans un Lac, qui a failli mal tourner. Je m'étais pris un pied dans des herbes, et, commençait à paniquer. Les autres pensaient que je faisais des plaisanteries. Robert est venu à mon secours avec une barque. Nous étions sur une sorte de bac flottant, et, paraît-il, la profondeur du lac était de quelques centaines de mètres.

J'ai fait un voyage en Junker de Tana à Antsirabé, je ne me souviens plus si c'est à l'occasion de ce séjour au Centre de repos. De temps en temps, un avion allait chercher des bouteilles de gaz, pour les besoins des ateliers de la Base.

L'équipage en profitait pour ramener aussi des jambons, que fabriquait là-bas, un Italien.

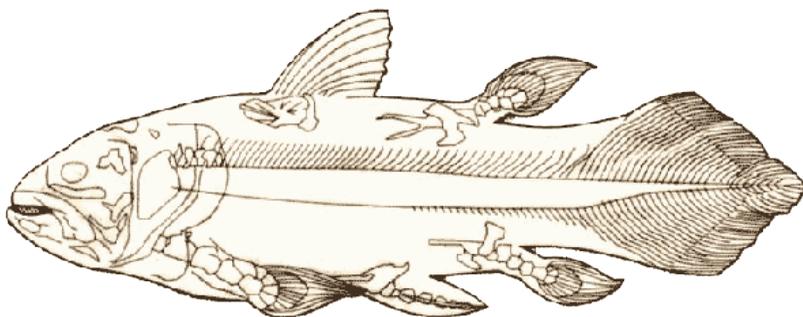
J'étais assez bien vu du personnel navigant, sur cette base d'Ivato, aussi, je pouvais bénéficier de quelques vols d'entraînement (en passager, bien sûr). Nous pouvions ainsi aller le samedi matin à Tamatave et ramener des crevettes. Un équipage de la Base, était affecté au Dakota du Haut Commissaire. Cet avion était civil, mais "drivé" par un équipage militaire dont j'avais connu le Pilote en Indo. Nous étions chargés d'assurer l'administration des membres de cet équipage, et bien sûr, de les payer, pour le compte du Gouvernement Général. Là encore je pouvais effectuer quelques vols à bord de cet avion, très bien équipé.

Toujours avec Proy, nous sommes partis en vacances, cette fois à Tamatave, dans un Centre Militaire. Profitant d'un petit transport, couplé à un vol d'entraînement (toujours) on nous a emmenés en Junker 52. A Tamatave, il fait très chaud, et il pleut 300 jours par an. Patrice a attrapé la bourbouille, et Jean Paul, un "mal" au pied, qu'il fallu faire opérer, au retour, à l'Hôpital de Tana.

Quelque chose de très particulier, quand même, pour le retour de Tamatave. Nous avons pris le train qui met la journée entière, s'arrêtant partout, et surtout, le midi à Périné, pour le déjeuner. Ce voyage fut très amusant, au départ de Tamatave, le train descend vers le Sud, parallèlement à la côte Est de Madagascar donc, au milieu d'une végétation purement tropicale. Puis, la ligne s'infléchit vers l'Ouest, prenant petit à petit de l'altitude, pour arriver à Tana. Aux premières gares, le matin, des marchandes offrent, sur le quai, des fruits tropicaux, et, le soir en approchant de Tana, des écrevisses. On passe des bananiers et cocotiers, aux eucalyptus. À un certain endroit, le train fait une boucle complète, pour atténuer le pente. On peut s'amuser à descendre du wagon, gravir le talus, et reprendre le

wagon en fin de boucle. De toutes façons, c'est prévu, le convoi marque l'arrêt. De même, le midi, le train, arrêté à Périné pour le déjeuner, laisse le temps à tout le monde, de prendre son repas tranquillement. Sur cette ligne, il y avait aussi une Micheline qui faisait le parcours en une demi journée. Il paraît que maintenant (99), tout cela n'existe plus, aussi bien la ligne de Tamatave que celle d'Antsirabé, ont été délaissées !!!!!

## **Le Cœlacanthe**



Il ne faut pas que j'oublie le "Cœlacanthe". Un exemplaire de ce fameux poisson, - dont nous serions peut-être les descendants-, avait été capturé, par des pêcheurs des Comores. À la demande d'un service Scientifique de Tana, un avion fut dépêché aux Comores pour aller chercher cette pièce exceptionnelle. Un Dassault 315, pilote S/chef BENZONI, décolle donc vite fait pour Moroni. Le poisson avait été amené au terrain, bien enveloppé dans de la glace, pour assurer la conservation. Hélas, à l'arrivée, l'avion est en panne, un moteur chauffe. Benzoni reçoit instructions radio de décoller quand même, on peut voler avec un moteur, mais !!!!! Enfin, ce poisson est très important. Arrivé au dessus des côtes Malgaches, vers Majunga, le deuxième moteur donne lui aussi des signes de faiblesse, obligation donc de se poser dans la nature .... avec le Cœlacanthe !!!!!!!!

Gros affolement à Tana. On envoie une petite colonne de véhicules, capables de circuler sur de mauvaises routes, pour récupérer le poisson. Quant à la Base, elle envoie un Junker, parachuter des vivres et boissons, pour l'équipage du Dassault. Tout cela s'est finalement bien terminé, dans un délai qui a permis aux Scientifiques, de récupérer la prise, en état leur permettant de se livrer aux études ad hoc. L'équipage Dassault était resté sur place, en attente de dépannage. Je me souviens que le mécano navigant s'était plaint, en rentrant, qu'il n'y avait pas de vin, dans les produits qui leur avaient été parachutés. Je ne me souviens plus de son nom, je sais qu'il venait de Villacoublay

### **Madagascar, encore**

Une petite histoire dont j'ai souvenir : Il y avait sur la base, un Adt Chef mécanicien navigant, qui aimait bien plaisanter, un jour, il vient au Bureau et me demande, le plus sérieusement du monde, quel était le montant des frais de déplacement, pour un voyage en France, aller par ligne civile, et retour en convoi, passant par Brazzaville, pour ramener un Dakota (C47). Je lui donne le renseignement, et il me précise qu'un équipage, dont il fera partie, doit aller en France, pour chercher un Dakota, militaire, cette fois, et destiné au Général Commandant Supérieur !!! Le soir, dans le car qui nous ramenait à Tana, il était placé deux rangs devant moi, et me demande une précision, de manière que tous ceux qui étaient autour, entendent. Quelques autres n'ont pas manqué de lui poser la question, pourquoi demandes-tu cela ? Et lui de répondre, très assuré : Oui, nous devons aller chercher le Dakota qui est destiné au Général Commandant Supérieur. Et voilà, c'était parti, et bien parti. Mais la "chose" est allée un peu loin. Quelques temps après, notre Général Commandant toute l'Armée de l'Air de Madagascar, reçoit un coup de téléphone de ce fameux Général Commandant Supérieur, lui disant à peu près ceci : Il paraît qu'un de vos équipages va aller en France

chercher un Dakota qui m'est destiné, je ne suis pas encore au courant !!!!!!! Quelle histoire. Enquête sérieuse et tout et tout..... Je crois que ce brave Adt Chef a été invité à mieux diriger ses plaisanteries. Comme quoi, il suffit bien souvent de lancer la rumeur et ça marche.



Pendant notre séjour à Madagascar, nous avons eu à déplorer deux accidents d'avion, des Dassault 315. L'un s'est écrasé à côté de la base, pas de survivant, Il était en mission photo pour le Service Géographique. En dehors de l'équipage habituel, il y avait un photographe n'appartenant pas au personnel navigant, mais qui volait bien souvent, pour ce genre de mission. L'autre s'est écrasé sur la côte Est, au décollage, il était piloté par Hansens, que j'avais connu à Paris, ainsi que sa femme qui était (en France) hôtesse de l'Air militaire. Il y eu un survivant, très grièvement blessé, dans ce deuxième accident. Au total 11 camarades victimes. Même en Indo, je n'avais jamais vu cela, parmi des camarades connus.

La chose fit grand bruit dans les milieux aéronautiques, deux Dassault 315 qui se crachent en peu de temps, cela posait question sur leur fiabilité. Ils furent interdits de vol, même en France, et puis, après enquête, les vols reprirent.

A l'occasion de l'accident où figurait le photographe, parmi les victimes, j'ai eu l'occasion de faire quelque chose de particulier, et aussi d'irrégulier, mais je ne regrette pas de l'avoir fait. La solde du mois avait été virée aux comptes des intéressés la veille de l'accident. Le photographe n'avait pas donné procuration à sa femme, pour retirer de l'argent sur son compte. Erreur bien sûr, mais c'était comme cela. Le Commandant de base m'a appelé, avec l'Officier Trésorier. Connaissez-vous quelqu'un au Centre de Chèques Postaux ?

Oui, je connais la Chef de Centre, avec qui nous avons des relations administratives de temps à autre, à l'occasion des virements de fin de mois. Peut-on faire quelque chose, par exemple faire annuler ou rejeter le virement ? Je vais voir. Contact pris, les virements sont passés aux comptes, hier, jour de l'accident. Je pars aux CCP de Tana, avec l'épouse du Commandant de Base, qui faisait un peu Assistante Sociale pour les familles, et aussi, le carnet de Chèques de Mr F.. La bas, j'explique à la Directrice des CCP, supposons que Mr F., a fait un chèque à son épouse, hier matin, avant de partir en mission, pour qu'elle vienne retirer la solde ????? Elle n'a pu venir, elle vient maintenant..... Je vois, mais c'est beaucoup me demander, c'est bien délicat. Je peux encore faire passer le paiement à la journée d'hier, mais comment allez-vous faire pour que le chèque soit signé, par lui, hier.? Facile, vous me confiez la fiche signature de son compte, et j'en fais mon affaire. Pour l'acquit de son épouse, on va s'arranger aussi !!!!! Elle a réfléchi un peu, elle a dit oui, et cela a permis d'éviter bien des complications.

### **Madagascar, le retour**

L'année 1955 sera celle de notre départ, on est pourtant bien ici, Jeannine dit que ce serait bien de rentrer pour revoir la famille, et de revenir après le congé. Ce n'est pas facile, presque tout le monde voudrait rester encore. Sans grande conviction, je fais une demande de prolongation. J'obtiendrai seulement un petit différé de départ.

Me voici inscrit (comme on dit), au Tableau d'avancement pour 1955, je suis donc nommé Adjudant en Mars ou Juin 55. Ça fait un tout petit peu plus de "sous". Pour quelques mois qui nous restent, on m'affecte un logement dans un bâtiment moderne à Antanimena (quartier de Tana). Là, nous sommes bien équipés, tout électrique, beau salon-séjour,

deux chambres. Chaque samedi, la Ramatoa fait venir un boy qui frotte le parquet et fleurit la maison.

Et puis, Jeannine entre à l'hôpital pour une opération de l'appendicite. Elle y restera trois semaines, avant que l'on puisse l'opérer, à cause d'ennuis d'infection. Au début, elle est installée dans des conditions lamentables, dans une salle commune, après, et avant l'opération, on l'installe dans une chambre avec un enfant accompagné de sa maman. Tout cela n'était pas bien brillant. Quand on y repense maintenant, on se demande comment pouvait-on accepter cela. Déjà, quand Jean-Paul avait été opéré pour son pied, il était installé dans une chambre avec des ... Asiatiques !!!!!

Vers le mois de Juin, il est décidé que Jean Paul rentrera avant nous, avec la famille Cornebois, qui doit partir par avion, au milieu du mois de Juillet. Nous organisons sa récupération à Orly, par l'oncle Jean (toujours là, pour les services), il doit ensuite l'emmener à Binas. Ma mère est aussi venue à Paris pour l'accueillir. Nous avons eu des nouvelles de sa bonne arrivée, avec un certain décalage. Le courrier, même par avion, était relativement lent.

Quant à nous, Patrice, Jeannine et moi, notre départ est prévu pour le mois de Septembre, par avion également.

Dans le courant du mois d'Août, vient en mission à Tana, un équipage de Villacoublay, avec un avion S.O 30 P, avion de transport relativement moderne, pour l'époque Proy y retrouve des copains connus en Indo. Le pilote Commandant d'avion, LARSABAL, je l'ai retrouvé plus tard à Villacoublay, et puis, il y a peu de temps, j'ai eu de ses nouvelles par mon Dermatologue, à Blois. C'était son père, hélas, il s'est tué en avion, quelques années après. Deux convoyeuses de l'air, dans cet équipage, dont Mlle DE GALARD, il faut parler un peu d'elle. Proy et moi, l'avions connue à Paris, à l'Etat Major du

Transport Militaire, puisque nous étions chargés de leur administration. Elle avait ensuite, été la seule femme prisonnière des Viets, à Dien Bien Phu en 54.

Cet avion devait faire le tour dans l'île, pour emmener une "mission d'inspection" des Détachements que nous avions à Fort Dauphin et Tuléar, je crois aussi, pour emmener DE GALARD faire connaissance avec sa future belle famille, à Fort Dauphin !!!!!. J'ai eu la chance, n'étant sans doute pas trop mal vu des autorités, de faire partie de cette mission, j'étais simplement chargé de recueillir des empreintes digitales sur les livrets de soldes des gens que nous avions là-bas. C'était un beau cadeau, le tour du Sud de l'île dans cet avion moderne. Fort Dauphin est situé au Sud Est, au bord de la mer, on y voyait encore des Malgaches de race Sakalava (Sakalave) se promener avec une lance sur l'épaule. Nous avons pris à l'Hôtel les repas de midi et du soir. Petite particularité du Resto, on y sert de la langouste, comme on met du pain sur la table, ailleurs. Le tantôt, nous en avons visité un élevage, et, le lendemain matin, au terrain une camionnette est venue nous apporter des sacs de ce précieux crustacé (cadeau !!!!!). Il est vrai que nous étions tous, l'équipage de Mlle DE GALARD. A la pesée, pour répartition, au retour à Ivato, il y avait 105 kg. Nous avons pu nous régaler en famille. Il paraît qu'actuellement le secteur de Fort Dauphin est le mieux loti de toute l'île. Il n'a pas eu à souffrir de la désorganisation qui a suivi les mouvements, ... disons politiques. C'est toujours la même famille qui règne sur le secteur !!!!!!!

Le deuxième jour de notre circuit, nous sommes passés le midi, par Tuléar, En survol, nous avons pu admirer les étendues de plants de sisal, ce fameux végétal qui faisait tant défaut pendant la guerre, pour fabriquer la ficelle de faucheuse-lieuse.

Comme beaucoup de camarades, nous commandons une voiture, dont nous prendrons livraison en France. On l'achète en hors douane, elle sera livrée sous T.T. Dans l'immédiat, elle nous coûte moins cher. Je dois percevoir la deuxième partie de la prime Lamine Gueye, en rentrant, en voilà donc l'utilisation. Notre dévolu s'est jeté sur une modeste 4 Cv Renault qui était très en vogue à l'époque.



La publicité disait 4 CV 4 places 400.000 Frs (anciens n'oublions pas). Nous avons choisi vert atlantique, pneus flans blanc, avec les plaques d'immatriculation rouge (TT) cela s'avéra par la suite d'un plus bel effet. J'avais essayé cette voiture quelques km à Tana, avec le concessionnaire, autant dire que je ne l'avais pas en main.

Et puis, nous préparons les caisses qui doivent partir par bateau. En dehors de nos affaires classiques, nous avons tous beaucoup de choses locales, achetées pendant le séjour. Tout cela doit être remis assez longtemps à l'avance, pour expédition par le train et embarquement au bateau, à Tamatave.

Le jour prévu, nous voici embarquant à Arivonimamo, à bord d'un magnifique Super Constellation de la Cie Air France, dans le courant de la matinée. Escale de jour à Entebbe, puis, de nuit au Caire, et nous voici à Orly, au bout de 24 h de vol, dans le courant de la matinée. C'est quand même plus rapide que le bateau pour venir.

A cette époque, lorsque l'on descendait la passerelle de l'avion, on pouvait voir les gens qui attendaient, sur la terrasse. Nous avons donc vu l'oncle Jean, mon père et Jean Paul qui étaient là, et qui nous faisaient signe. Le passage police et douane n'avait rien à voir avec ce qui existe maintenant, nous étions d'un côté de la barrière et nos "accueillants" de l'autre. Nous avons fait passer Patrice par dessus cette barrière, pour qu'il soit de suite avec eux, pendant que nous attendions nos valises, mais, les douaniers, fins limiers, ont demandé que l'on ouvre la petite sacoche qu'il tenait à la main. On ne sait jamais !!!!!

L'oncle Jean a du repartir à Paris, pour chercher sa camionnette, car nous ne pouvions tenir dans la traction, avec les bagages.

### **Ré-installation en France**

Le soir, visite chez l'oncle Henri, et, le lendemain matin, l'oncle Jean (toujours lui), m'emmène chercher la voiture, du côté de la porte St Cloud, je me souviens même qu'il m'a avancé "quelques sous", en attendant que je perçoive ma prime de retour. Ayant quitté le giron du Transport Aérien Militaire, je n'étais plus administré par le service auquel j'appartenais avant de partir, mais, par un Centre de Versailles.

Quel souvenir, la prise en main de cette 4 CV. Je rappelle que mon entraînement sur ce modèle, était limité à quelques km, à Tana. Par ailleurs, j'avais passé mon permis à

Tana et roulé un peu sur Jeep ou camionnette 2 CV. Il me fallait traverser Paris, de la Porte St Cloud à la rue Jeanne d'Arc dans le 13ème. Pour couronner le tout, il y avait grève des transports, voyez d'ici le tableau. J'ai suivi la traction de mon oncle, avec beaucoup de peine, il m'attendait lorsque j'étais en retard, par exemple un feu que je n'avais pu passer. Le soir, nous sommes allés voir les cousines et oncle/tante, à Chevilly. Là, j'ai eu quelques problèmes, il m'a fallu étudier le petit livre, pour me servir des feux.... Enfin !!!!!!!

Mon père était reparti par le train, le jour même de notre arrivée. Le surlendemain de notre débarquement, nous voici donc partis pour Binas, tous les 4, dans la 4 CV. Près de 180 km à faire, voiture en rodage, ne pas dépasser les 60 km/h. Je ralentissais dans les descentes, lorsque l'aiguille approchait le chiffre fatidique. Nous avons mis la matinée pour arriver.... avec "notre voiture". Je pense que nous avons du aller à Moisy l'après midi même.

Pendant le congé (3 mois et quelque) nous avons habité à Binas, chez mes parents. Nous avons essayé de louer une petite maison, à côté, pour le temps de ce congé, mais le propriétaire n'a pas voulu, bien qu'elle soit inoccupée, il avait peur que je sois ensuite affecté à Châteaudun et que je ne veuille pas lâcher le logement. Jean Paul est entré à l'école de Binas, pour le trimestre.

J'avais demandé une affectation sur Paris ou la Région, car je voulais prendre des cours du soir, à la SCF, pour préparer les examens du B.P Comptable et Préliminaire d'Expert (j'ai été brillamment étendu aux deux, quelques années après).

## **Installation à Paris**

Nous cherchions donc un logement à Paris et, grâce à un ami de l'oncle Henri (cette fois), il nous fut attribué un

logement dans le 13ème, près de chez Jean. Ça, c'était formidable, car les logements étaient toujours aussi rares. Quels braves oncles !!!! et tantes.

Au début janvier, nous déménageons pour Paris, le camion est venu charger à Binas la veille, et nous, le matin de bonne heure, nous partons avec la 4 Cv, Jeannine, la grand mère Louise et moi. Il faisait un temps affreux, froid et givre, la voiture n'était pas équipée comme maintenant, du point de vue chauffage et dégivrage. Nous avons laissé les enfants à Binas, pendant les quelques jours de l'emménagement.

J'apprends mon affectation, pas de Paris, on me désigne pour aller à la Maison des Ailes, d'Echouboulains, c'est une École de jeunes filles, en principe pupilles de l'air. Il y a la même École à Grenoble, pour les garçons. Echouboulains se trouve près de Melun, je n'ai pas du tout envie d'aller là bas. Il ne me serait pas possible de suivre des cours du soir à Paris, et puis, nous avons un logement à Paris, ce qui n'est pas mince. Je m'en vais donc en visite à cette École, pour expliquer que je ne veux pas venir ici et que je vais essayer de me faire affecter ailleurs. Colère du Chef, un Lieutenant qui m'explique : vous ne savez même pas ce que l'on attend de vous ici, vous serez le chef des services administratifs, vous serez logé dans un pavillon, dans le parc, etc., etc. J'ai expliqué mon cas, il était quand même bien fâché.

Par l'intermédiaire de Proy et Chaumont, à Villacoublay, j'ai trouvé un permutant qui, lui, n'avait pas de logement à Paris, donc, intéressé. Quelques formalités administratives à accomplir. En attendant, je suis allé quelques jours à Echouboulains, j'y ai travaillé un peu,

Me voici donc affecté à Villa, au service du Trésorier, chargé de la comptabilité générale. C'est épatant, Villa teste un nouveau système comptable, qui se rapproche un peu de la

comptabilité civile. Un peu de nouveau ne fait pas de mal, dans la paperasse. Du point de vue transport, je prends un car militaire à la porte d'Italie, donc, pas de problème.

Il faisait très froid en ce début d'année. C'est à ce moment que l'un de mes aides de Madagascar s'annonce avec sa famille, il est affecté à Toulouse. Il servait là bas à titre "Européen" ce qui lui a permis de demander une mutation en France. Je lui avait écrit, si tu viens, habillez vous comme tu vois esquimaux, au cinéma, à Tana, car ici, il fait froid. Ils sont arrivés au Bourget, en Dakota militaire, les enfants habillés en survêtement. Je me suis occupé de leur trouver un hôtel pour le soir, car ils étaient bien désorientés. Le lendemain, ils sont partis pour Toulouse, après avoir vu de la neige sur Paris, pour la première fois, (Paris et la neige). Je le reverrai en 58, avec sa femme.

Les événements d'Algérie, comme l'on disait à cette époque, ne s'arrangent pas. Depuis 1954, petit à petit, on s'enfonce dans une logique de guerre qui ne veut pas dire son nom. Mon frère Guy, comme beaucoup, a été rappelé fin 55, puis démobilisé, compte tenu de ses charges de famille. La métropole envoie de plus en plus de troupes en Algérie, y compris des soldats du contingent.

### **Reprise des cours**

Au cours de l'été 56, je demande à suivre le stage de Cadre de Maîtrise Comptable, à l'École de Nantes. Il est nécessaire de détenir de Brevet, pour pouvoir accéder au grade supérieur. Même, les camarades qui ont déjà ce grade, sont invités à aller au stage, pour régularisation. En complément au reclassement de la fonction publique, l'armée a en effet mis en place un système qui permet de lier les grades, et la qualification dans la spécialité.

Étant donné que je souhaite suivre des cours du soir de comptabilité civile qui dureront plusieurs années (hors période d'été) il me faut donc faire ce stage avant. Par ailleurs, je pense encore à repartir en Afrique et, pour le Congo, par exemple, on demande des comptables, mais, titulaires du Brevet Cadre Maîtrise.

Me voici donc parti à Nantes pour 3 mois, fin Septembre. Chaumont, qui effectuait le stage précédent, m'avait trouvé une chambre proche de l'École. Dans cette promotion, (50 environ), je me retrouve le plus jeune (ou moins vieux) en âge, par ailleurs, nous ne sommes que 3 ou 4 Adjudants, tous les autres sont déjà adj. Chefs, donc, ils n'ont pas besoin de ce Brevet, puisque étant déjà au sommet de la hiérarchie des Sous Officiers. Mais, c'est comme cela, on les oblige, "pour régulariser". Dois-je préciser que beaucoup d'entre eux sont très mécontents, et n'ont pas du tout envie d'apprendre des choses nouvelles, à leur âge. Pour moi, certaines matières étant nouvelles, ce stage ne me déplaisait pas. J'y ai appris des choses qui m'ont servi par la suite, en dehors de l'armée. Curieusement, par ailleurs, des choses que j'avais apprises au Trésor, pendant la guerre, à la perception d'Ouzouer, m'ont aidé, dans la branche législation financière. Comme quoi, tout se tient.

Dans le cadre de ce stage, nous avions des cours de Philosophie, dispensés par un journaliste qui effectuait son service militaire, et aussi des cours d'Organisation Scientifique du Travail. Tout cela était au dessus du niveau d'instruction de beaucoup d'entre nous et faisait particulièrement rager les "Vieux". Nous avions aussi à faire trois exposés devant la classe. Le premier, un sujet choisi et préparé. Le second, tiré parmi des sujets techniques de notre stage, la veille, donc, préparé le soir. Le troisième tiré sur place, toujours parmi les sujets techniques, mais avec environ un quart d'heure pour le préparer. C'était assez amusant, et surtout très intéressant, le

premier, chacun choisissait de traiter son "dada". Je me souviens d'un exposé sur le "Foot" présenté par un copain qui était arbitre au niveau national, M Bois, aujourd'hui décédé.

Une petite anecdote, concernant l'O.S.T (baptisée Organisation du Sommeil Tranquille). La théorie de cette matière ne nous avait pas emballés, c'était un peu vague, et voilà qu'à l'examen final, nous avons à traiter : en rentrant dans votre Unité, votre "Patron" vous demande de faire un exposé sur la nécessité d'organiser scientifiquement le travail, en vous inspirant d'un cas précis, présentez votre exposé.

Diable d'OST, le but, la dessus, est de tirer une note, il faut donc y aller. Je me suis mis à raconter, comment était mal organisé notre service "Solde et Déplacements, en particulier, l'implantation des postes de travail. Formidable!! au fur et à mesure de mon "baratin", je m'apercevais que tout cela était vrai, et qu'il y avait mieux à faire. J'ai fait modifier en rentrant.

J'ai eu la chance d'être reçu premier de cette promotion. Chaumont ayant été admis 2ème de la précédente, la base de Villacoublay se trouvait à l'honneur .... pour les gratte-papier.  
Vacances en 4 CV à Fardetie

Je ne me souviens plus si c'est en 56 ou 57 que nous sommes allés en vacances, avec la 4 CV, mais je me souviens très bien de ce voyage vers Olliergues. Nous avons loué un "logement" dans ce coin recommandé par un ami (Chaumont, je crois). Nous sommes partis, voiture chapeautée de bagages, pour un mois. Arrivés à Olliergues en fin d'après midi, nous avons d'abord eu beau coup de mal à trouver le lieu-dit Fardetie (localement, on prononce Fartie). Arrivés enfin à pied d'œuvre, c'est à dire au pied de la colline, il nous fut d'abord précisé : vous ne monterez pas la haut avec la voiture. Je montai donc à pied, gravissant une prairie. La haut ce n'était pas brillant, néanmoins on pouvait monter la voiture par un petit chemin en

lacets. Le tout était que le temps reste au sec. Le logement était presque repoussant. Nous avons décidé de rester quand même, nous étions là, venus pour visiter l'Auvergne ... Finalement, nous avons fait de bonnes promenades dans les environs, nous avons aussi vu le Tour de France. Jeannine rayait chaque jour sur un calendrier, c'est dire que nous étions tout de même pressés de rentrer à Paris. Au retour, nous sommes passés par Clermont Ferrand, pour rendre visite à mon frère, mais, il n'y avait personne à la maison. A l'époque on ne disposait pas des moyens téléphoniques de maintenant, pour prendre rendez-vous.

Nous allions maintenant, plus facilement rendre visite aux parents, dans le Loir et Cher, avec la 4 CV, il nous fallait cependant faire attention aux km, n'ayant pas beaucoup de sous, pour acheter de l'essence. Fin 56, l'affaire du canal de Suez. !!!!! Le canal étant bloqué, le pétrole coûtait plus cher, à cause du transport passant par Le Cap. Il était venu s'y ajouter des mesures de rationnement, accompagnées d'une augmentation significative du prix à la pompe. Notons que, la situation étant redevenue normale, du point de vue ravitaillement, le prix n'a pas diminué. C'était en même temps le début de la fameuse "vignette pour les vieux", de Mr Ramadier. C'est une affaire qui marche encore bien - vignette et taxes sur les carburants.

## **Paris et la guerre d'Algérie**

Le travail se déroule normalement, à Villa, nous sommes une bonne équipe, au Service Trésorier, le "Paton" Capne Quertinmont, et puis Verbrugge, Lemaire, Husson, Martineau et quelques autres dont j'ai oublié les noms.

Parmi les soldats qui venaient faire leur service militaire j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de gens déjà célèbres, ou qui le sont devenus: Mr Kuentz faisait office d'assistant au

dentiste, il est devenu grand Chef d'orchestre de chambre. Un jour que nous prenions en compte de nouveaux arrivés, le soldat qui relevait les renseignements vient me voir et me dit : vous suivez les courses cyclistes, j'ai là un gars qui me dit être boucher, ou champion du monde cycliste !!!!! C'était Michel Rousseau !!

Au mois de Septembre 57, j'attaque ces fameux cours du soir, pour préparer des examens comptables civils. Voilà encore quelque chose qui est bien trop fort pour ma petite instruction primaire. Les cours ont lieu le soir, à Condorcet et Turgot (2 ou 3 jours par semaine). J'y vais directement, en quittant le travail de Villacoublay, et rentre à la maison vers 10 h 30 /11 h du soir. Il faut aussi revoir les notes prises, et souvent faire des devoirs. J'ai 32 ans, et me retrouve parmi les plus "vieux" des élèves. Tout cela est un peu difficile pour moi.

Les choses ne s'arrangent pas en Algérie, nos gouvernements changent souvent. Il y a maintenant des attentats en France, dans notre quartier, ou existe une forte communauté de Nord Africains, il y a bien souvent des bagarres le soir.

Mes espoirs de pouvoir repartir en Afrique (Équatoriale cette fois) tombent à l'eau. Maintenant que j'ai obtenu ce fameux Brevet de Cadre de Maîtrise, il n'y en a plus besoin à Pointe Noire, mais seulement des Brevetés Supérieur. C'est bien là ma chance.

Début 58, tout va de plus en plus mal, en Algérie, et en France. Au printemps, la base de Villacoublay est particulièrement surveillée, par une compagnie de C.R.S, installée aux alentours de l'armurerie. Les autorités, encore en place, craignent que les "paras" de Massu, viennent d'Algérie, en débarquant à Villa, pour aller prendre le pouvoir à Paris. Les

C.R.S sont là, pour empêcher que les militaires de la base ne s'arment et se joignent à eux.

Et puis, c'est le mois de Mai, le Président de la République fait appel au Général de Gaulle, pour assurer la direction du gouvernement, c'est ce que l'on a appelé "Le retour du Général". Les partis d'extrême gauche ne sont pas contents, il y a des manifestations. De Gaulle s'en va faire un tour en Algérie, il semble que les choses vont s'arranger .... hélas !!!!!

Encore une petite anecdote. Dans le courant de l'été, le Général part faire un tour de nos colonies d'Afrique, pour leur porter la bonne parole et leur proposer l'indépendance. Pour lui rendre les honneurs, au départ d'Orly, deux Sections de Villacoublay sont déplacées et, je suis désigné pour en commander une. Avec beaucoup de peine, nous arrivions à récupérer des soldats disponibles, pour former les deux Sections. Nous sommes placés en ligne, à angle droit par rapport au fuselage du Constellation d'Air France. Le Général nous passe en revue (guidé par De Boissieu, son aide de camp) télé, journalistes, photos et tout, et tout !!!!!!! C'est la 2ème fois que je le vois de près, mais, la première depuis sa prise de pouvoir.

L'avion parti, un journaliste s'approche de moi et me demande quelle est cette unité? d'où vient-elle ? les Sous Officiers en serre file, devant, sont-ils des pilotes ? Bavard que je suis, je lui réponds que nous venons de Villa, ce ne sont pas des pilotes, mais, des gens du service général, mon regard tombant sur l'un des Sergents que je connaissais bien, je lui dis : par exemple, le premier, là, est un "Maître de chiens". Le soir, en rentrant, la télé passe aux info, le départ et notre présentation. Le lendemain matin, le Colonel commandant la base m'appelle et me dit : hier soir vous étiez à Orly, qu'avez-vous raconté au journaliste qui est venu vous parler ???? Il me tend un journal et me dit : Lisez !!! En gros, on racontait

qu'une section cynophile était venus rendre les honneurs, au départ de De Gaulle!!!!. Il ne faut rien dire à ces gens-là. C'est la deuxième fois que je suis plus ou moins concerné par un article de journal. Souvenez vous l'Indochine et l'attaque de la base de Bach Maï. Il y aura encore d'autres fois !!!!!

Je décide de me faire opérer d'une hernie, au mois de Septembre, après le congé de mon Chef, et de manière à pouvoir reprendre les cours du soir de Comptabilité en Octobre. Me voici donc au Val de Grâce, où il m'a fallu attendre un peu, opération reportée, il y avait des blessés rapatriés d'Algérie, à traiter en urgence.

J'étais dans une grande salle commune, j'ai du rester environ 10 jours. Pendant ce séjour, je suivais la radio. Roger Rivière a battu le record de l'heure cycliste sur piste.

Jeannine venait me voir, mais c'était l'hôpital militaire, donc discipline certaine, et horaires très précis. L'oncle Jean est aussi venu, je me souviens même qu'il avait apporté des huîtres et du Sancerre que nous avons dégusté avec des voisins, discrètement !!!!!

J'ai repris les cours du soir, comme prévu, mais c'était un peu tôt, les secousses du métro, en station debout, me tiraillaient un peu la couture. Enfin, tout cela s'est arrangé.

A la fin de l'année, le Général De Gaulle est élu président de la 5ème République.

### **L'armée : fin**

Jean Paul était maintenant en secondaire, au lycée Claude Monnet, puis chez les frères, à côté de l'église N.D de la Gare. Patrice était en primaire, dans une école rue de Patay.

Pas de souvenirs particuliers de l'année 59, si ce n'est cet examen du Brevet Professionnel de Comptable, où j'ai été brillamment "étendu" au mois de Octobre, je crois. J'avais choisi l'option comptabilité analytique, j'ai fait une composition très bien, dans cette matière, pas mal en comptabilité commerciale, mais zéro en mathématiques financières, j'avais mal à la tête, et je suis même allé rendre aux toilettes. A refaire !!!!!

Comme je n'avais pas été inscrit au Tableau d'avancement, pour être nommé au grade supérieur (et le dernier) au cours de l'année 60, je décidai de quitter l'armée à 15 ans 1/2, c'est à dire en Octobre 60. La retraite proportionnelle est en effet calculée sur la solde du dernier grade et échelon, sous réserve de l'avoir perçue pendant 6 mois. Il y avait un échelon à 15 ans, voilà pourquoi les 15 ans 1/2. En fait, j'ai été inscrit fin 60, après ma mise à la retraite et, j'aurais été nommé en Mars ou Juin 61. En patientant un an, j'aurais pu gagner quelques points d'indice, pour ma retraite. Mais on ne peut deviner, et de toutes façons, je ne regrette pas, la suite m'a prouvé que j'avais bien fait. Il faut quitter dès qu'on le peut, ou bien aller comme on dit, jusqu'au bout, c'est à dire jusqu'à la pension d'ancienneté, à l'époque, 25 ans de service, ou la limite d'âge du Grade. Par la suite, j'aurais sans doute pu accéder au grade d'Officier, mais, c'est la même chose, il faut aller jusqu'au bout, et ce n'est pas facile ensuite, compte tenu de l'âge, de trouver une place, disons valable, à la fois au plan professionnel et au plan financier.

### **Retour au « civil »**

Je me suis donc mis à la recherche d'un emploi civil. Je ne possédais pas de pratique, dans un emploi civil. Le Brevet Professionnel m'étant passé devant le nez, je ne pouvais que présenter un C.A.P et un Certificat de Teneur de Livres S.C.F. J'ai eu des contacts avec quelques entreprises. Du point de vue

financier, je m'étais fixé la règle suivante : trouver un salaire égal à ma solde de militaire, la retraite proportionnelle étant le petit plus. Et puis voilà que je tombe sur la bonne affaire, Citroën cherche un Comptable Gestionnaire pour l'une de ses Agences. Je suis convoqué pour entretien et interrogatoire. Le Monsieur qui me reçoit semble s'intéresser aussi à la formation administrative que j'ai reçue dans l'armée de l'air, et en particulier, ce Brevet Cadre de Maîtrise. Je suis un peu surpris et ne manque pas de lui dire. Il avait l'air de connaître le programme de ce Brevet que je ne pensais pas pouvoir être apprécié dans le civil. Il m'a expliqué que le poste comportait une fonction purement comptable bien sûr, mais surtout une fonction de Gestion pour la quelle apparemment je devais faire l'affaire. J'ai appris par la suite que cet homme là avait des connaissances à la base de Villa, il avait sans doute pris ses renseignements.

J'avoue avoir eu des complexes, avant de me lancer dans un emploi civil, nous pensions que le travail (dans le civil) devait être bien plus sérieux, et plus important, que celui qui était le nôtre dans l'Armée.

La pratique a fait, que je n'ai pas conservé ce complexe bien longtemps.

## **TROISIÈME PARTIE : de Paris à Port-gentil**

### **Le garage Verdier**

Me voici donc entrant au Garage VERDIER à Arcueil, au début du mois de Octobre 1960, en qualité de Comptable-Gestionnaire. L'autre Établissement, Garage VERDIER à Montrouge, était aussi doté d'un Comptable-Gestionnaire qui remplissait en plus, les fonctions de Chef Comptable de l'ensemble de la Société des Garages VERDIER.

Nous étions tenu d'appliquer les règles de Gestion fixées par Citroën, et aussi de "subir" les visites de contrôle, fréquentes, d'un Inspecteur de Gestion de la maison Citroën, puisque nous étions Agent de cette marque.

En fait, il s'agissait de présenter un Compte de gestion un peu particulier qui incluait une analyse spécifique, du résultat d'exploitation. Ce Compte devait être présenté chaque mois, le plus tôt possible ce qui conduisait quelquefois à des frictions avec ce diable d'Inspecteur, qui voyait en moi le "nouveau" devant être à ses bottes. La Direction du garage, voyait d'un mauvais œil l'intrusion de Citroën dans ce suivi constant. J'étais donc un peu pris entre "deux feux".

Il n'y avait pas beaucoup de sous, dans cette affaire, et en plus, on en perdait un peu chaque mois. J'avais entendu parler de "cavalerie", dans le cadre de mes cours, mais pensait naïvement, que tout cela devait-être de la théorie. J'ai eu l'occasion de la mettre en pratique.

Par ailleurs, nous étions amenés à tirer des chèques sans "provision préalable" pour régler des voitures neuves à Citroën. Le client payait par chèque, la différence entre le prix de sa voiture neuve commandée, et la prix de reprise de la voiture d'occasion que nous lui reprenions. Il nous fallait donc établir un chèque à l'ordre de Citroën, d'un montant égal à la valeur de reprise de la voiture d'occasion. En fait, nous étions amenés à payer la voiture reprise, avant d'en disposer.

J'étais avisé, lorsque la voiture neuve allait "sortir" donc, Citroën allait présenter le chèque que nous avions émis. Très souvent, le banquier téléphonait le matin, m'annonçant le montant des chèques présentés, ainsi que des traites. Il fallait trouver des sous, à verser dans la journée !!!!!

Voilà quel fut le cadre de mon apprentissage de la pratique. Ajoutons peut-être un certain je m'en foutisme qui régnait dans l'environnement. A titre d'exemple, l'Aide Comptable Caissière Opérations financières (titre donné par Citroën) fut très surprise, lorsque ayant appris un peu de pratique "maison", je lui demandai de m'indiquer chaque soir, où nous en étions, du point de vue "Banque" dans nos écritures ? Si en plus, je voulais savoir connaître notre position exacte à la Banque !!!! Il n'y a qu'à attendre le coup de téléphone de demain matin. !!!

Au diable la rigueur que j'avais pu connaître dans la pratique administrative de l'Armée.

Il faut dire que la rigueur n'était pas de mise, dans la gestion de l'entreprise, par la Direction. Je ne m'étendrai pas sur certaines pratiques qui m'ont beaucoup surpris, moi le "nouveau".

Je dois quand même préciser que notre "patron" avait de grandes qualités de négociateur (vendeur de voitures oblige). Il

arrivait quelquefois à convaincre les Banquiers de nous accorder un peu plus de découvert. Un souvenir qui m'est resté, concernant ce point particulier, le banquier était venu rendre visite, pour voir un peu comment se présentait notre Entreprise, il l'a emmené voir le stock de voitures d'occasion, au sous-sol, où étaient entreposées quelques magnifiques voitures d'occasion, de grand standing, ou bien modèles "sport", toutes normalement invendables. Le banquier est remonté dans mon bureau et m'a indiqué que nous allions pouvoir disposer d'un découvert plus généreux !!!! Que rêver de mieux.

Vers la fin de l'année 60, la grand-mère de Binas est décédée, emportée en quelques jours, suite à une hémorragie cérébrale, ou quelque chose d'approchant.

Nous étions partis aux obsèques, à Binas, avec une voiture I.D Citroën, du garage où je travaillais. Jeannine était déjà malade.

Quelques jours après, voilà le gros pépin, Jeannine entre à la clinique, en urgence, pour une grossesse extra-utérine. Le docteur qui la soignait n'avait pas diagnostiqué cela. La nièce Marie-Thérèse était à la maison. Je me souviens avoir emmené les enfants à Lailly, chez mes parents. C'était en effet la période des vacances de Noël. J'ai également reconduit M.Thérèse à Moisy.

Jeannine est restée à la clinique plus d'une semaine, elle est ressortie très fatiguée, et, quelques jours après, alors qu'elle avait bien du mal à marcher. Il a fallu se rendre chez le dentiste, pour un phlegmon.

### **Vers un nouveau départ**

Et puis, le début de l'année 61 s'écoule. J'ai maintenant bien en main la comptabilité d'une Entreprise, et son

organisation, mais, les résultats financiers sont toujours négatifs. Les actionnaires remettent de l'argent de temps à autre (en fait, il s'agit d'une famille), mais, moi, je ne pense pas que cela puisse durer bien longtemps, et me met à chercher ailleurs.

Dans le milieu de l'année, je vends la 4 CV qui devenait un peu juste, les enfants grandissant, par l'intermédiaire d'un vendeur de la maison, j'achète une Panhard (toujours vert-clair).



Entré en contact pour des emplois à l'étranger (les colonies sont devenues indépendantes) j'ai la chance de pouvoir me faire une idée assez précise des salaires qui sont proposés. En effet, j'ai toujours mes entrées au Service Trésorier de Villacoublay, donc, par comparaison avec les soldes des Militaires en service dans les anciennes colonies, je peux définir le "rang social" correspondant au salaire offert.

C'est ainsi que, après avoir dit non à une proposition de salaire pour le Gabon (90.000 CFA) j'ai été relancé, et me suis vu proposer 110.000 CFA. Ceci était très valable, le franc CFA valait 2, et je gagnais au garage 110.000 Frs anciens Français. Il était aussi prévu mon inscription à une Caisse de Retraites Cadres.

On était, la-bas, logé et meublé, par ailleurs, on me laissait entendre que, à l'issue de la période d'essai, on pouvait envisager une augmentation, au niveau de 130.000. Le contrat était de 2 ans, je décidai donc "d'aller voir."

Aller voir, pour 2 ans, et voilà ici mon 3ème "contraire" Nous resterons en fait 11 ans au Gabon, on aura donc le temps de "voir".

## Le Gabon : 1<sup>er</sup> départ pour Port-Gentil



Me voici donc embauché pour partir au Gabon le 1er Septembre, avec un autre jeune comptable, pour le compte

d'une usine de contreplaqué, qui avait sa Direction Générale à Paris.

Il était prévu que la famille ne vienne rejoindre qu'après la période d'essai fixée à 6 mois. On m'avait cependant laisser entendre que, si tout se présentait bien, le délai pourrait être



raccourci de manière à faire venir Jeannine et les enfants, pour Noël. Pendant cette période, je pourrais me rendre compte du mode de vie que l'on pourrait avoir, y compris l'école pour les enfants, Jean Paul avait 13 ans et Patrice 8. Jean Paul était en secondaire, cela risquait d'être un peu court, là-bas.

Nous partîmes donc avec Mr Sibellas que j'avais eu l'occasion de rencontrer avant le départ. Départ du Bourget, petit costume clair, chapeau type "brousse" à la main, nous partions dans un pays tropical !!! Vol de nuit en DC 6- Nice - Kano - Port-Gentil, et nous voilà débarquant dans un pays où il faisait moins chaud qu'à Paris la veille. En effet, l'été de France est l'hiver de là bas, hiver tout relatif, bien sûr, mais enfin il y avait un petit vent.

Nous avons été reçu par le Chef Comptable, Mr PAUTRAT, qui était bien content de voir arriver du renfort. Deux comptables expatriés étaient partis, il y avait quelques mois de retard, en particulier dans la comptabilité analytique. Du point de vue comptabilité générale, nous ne faisons que de l'auxiliaire, le Bilan et le compte de Résultats, étaient établis à Paris.

Mr PAUTRAT était donc le chef du service, j'avais le



titre de second, et Sibellas troisième, nous étions donc trois "Expatriés". La caissière était une européenne embauchée localement, et puis, nous avions des aides comptables et employés aux écritures d'origine locale : Toussaint - Jacques - Bernard, François et quelques autres dont j'ai oublié le nom.

La manière de travailler de ces employés, était quelquefois déroutante, on avait bien du mal. Mr Pautrat nous avait "briefés".

Du point de vue installation, formidable ! On m'avait affecté un studio, composé en fait d'un grand séjour et d'une chambre, le tout agrémenté d'une cuisine et salle d'eau. Nous étions meublés par l'entreprise, ceci faisait partie des conditions de l'expatriation. Le service ad hoc s'est empressé de me préciser : lorsque votre famille sera là, il vous sera affecté un logement plus grand. Tout ceci était très différent de ce que j'avais connu à Madagascar, dans l'armée. Ici, on était "gâté".

On m'avait aussi présenté une "ménagère" que j'embauchai pour laver le linge et faire le ménage, puisque telle était sa qualification.

Comme expatriés, on nous avait affecté aussi une bicyclette, avec Sibellas, nous sommes donc allés en ville faire quelques emplettes. L'usine était située en bord de mer, à 4 km de la ville elle y était reliée par une route en ciment, du même type que celle reliant la ville à l'aéroport.

Le Directeur de l'usine était en congés, lorsque nous sommes arrivés. Mr Pautrat nous a donc présentés à l'Adjoint, Mr Halley. Cet homme était venu au Gabon, comme forestier, en 1925, c'est à dire l'année de ma naissance !!!!! Il était par ailleurs Maire Adjoint de Port-Gentil, le Maire étant une Mairesse, Mme Pirabe. Il nous a reçus bien gentiment, et expliqué ce que serait notre vie dans ce pays, et avec les gens, en particulier les employés. Un petit souvenir particulier, il nous a précisé que, avec le climat, une éventuelle transpiration des pieds serait supprimée !!!!! pour ma part, j'ai eu l'occasion de constater le bien fondé de cette affirmation. Un avantage en nature, non prévu .....

Petite anecdote de mes premiers contacts avec la gent Gabonaise. Il existait une cantine, tenue par la femme (Vietnamienne) d'un employé de l'usine, et aussi un Economat, pour assurer le ravitaillement. J'avais acquis des "outils" pour prendre le petit déjeuner, et, éventuellement, dîner chez moi. Je m'étais également procuré du produit de nettoyage pour le sol garni de "gerflex".

Mon buffet de salle à manger comportait 3 tiroirs, le peu de matériel que j'avais acquis, pouvait bien sûr, trouver place dans la cuisine. Quelle ne fût pas ma surprise, après quelques recherches, de trouver couteau - fourchette - cuillère,

bien rangés dans les tiroirs du buffet salle à manger, à raison de 1 pièce par tiroir.

Quelques jours après, le midi, je trouve la ménagère (noire) à genou sur le sol, au milieu d'un océan de mousse (blanche). Elle avait mis trop de "teepol" et ne pouvait se débarrasser de la mousse.

Des choses de ce genre, on en rencontrera bien d'autres, pendant notre séjour dans ce pays, et on avait une nette tendance à s'en moquer. Avions-nous raison? Non, nous avions "des motifs", je crois que ces gens là vivaient dans un autre monde, et nous les conduisions à se comporter d'une manière qui n'était pas la leur. Une autorité "étoilée" avait dit, en parlant de l'Afrique : cet immense continent, dépourvu de "moyens humains". Dépourvu était sans doute extrême, mais, insuffisamment, oui, sûrement. On était ici, assez loin du savoir faire des Malgaches que nous avons connus, il y a seulement 6 ans.

Bien intégrés dans le service, avec Sibellas, nous avons réussi, en quelques temps, à rattraper le retard qui s'était accumulé, suite au départ des 2 comptables qui nous avaient précédés.

Nous étions tous deux, plus particulièrement chargés de la comptabilité analytique, et des différents calculs de rendements. Mr Pautrat, le Chef Comptable, était chargé de l'établissement de la paye "Expatriés". La Caissière suivait la trésorerie.

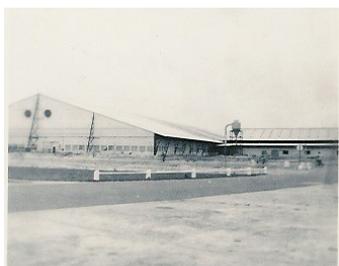
Il faut peut-être parler un peu de ce qui se faisait dans cette usine.

## La C.F.G. : usine de contreplaqué

Elle s'appelait la C.F.G, à l'époque : Compagnie Française du Gabon. La Société à laquelle nous appartenions, s'appelait S.G.C.F.G, c'est à dire Société de Gestion de la C.F.G.

L'usine fabriquait du contreplaqué, à partir, bien sûr, de bois locaux, principalement l'okoumé. L'autre matière première était la colle, importée d'Angleterre ou d'Allemagne.

Cette usine était impressionnante, par sa taille, située en bord de mer, elle était la première grosse activité créée à Port-Gentil, au sortir de la guerre, le Gabon étant une colonie. Tout



avait été prévu pour fonctionner en solo. En particulier une centrale vapeur, produisait l'électricité nécessaire, et en distribuait même à la ville. Par la suite, cette centrale avait été cédée à la S.E.E.G (Société Eaux et Énergie du Gabon) qui alimentait l'usine. L'usine avait conservé une installation que l'on appelait la "Chaudière Lardet" destinée à produire de la vapeur pour l'usine, et aussi pour faire de l'électricité.

Tout cela, traduit en administratif, était très compliqué, compte tenu des échanges de production. C'était un vrai régal, en comptabilité analytique et en facturation.

Essayons de rappeler le processus de fabrication du contreplaqué :

Le bois arrivait de l'intérieur du pays, par la rivière Ogooué, puis par la mer, traversant la baie de Port-Gentil, en trains de billes attachées l'une à l'autre par un filin passé dans des boucles. Les billes de 6 mètres de long (si mon souvenir est bon) pouvaient faire jusqu'à 1m80 de diamètre, pour les bois spéciaux, tels que sipo, douka, kévazingo. Ces billes étaient stockées dans un bassin à grumes, puis, approchées en bout d'usine, elles étaient coupées en morceaux, dans l'eau, à l'aide d'une énorme tronçonneuse qui les immobilisait, par un bras à griffes. Imaginez la longueur de la lame de scie. Là, il y avait une première perte. La découpe, fonction des besoins de la production, laissait de côté des sortes de galettes que l'on appelait des "culées". L'écologie n'étant pas de règle, ces culées étaient rejetées à la mer, par la première marée basse, et dispersées. On en retrouvait quelquefois en bord de mer, aux alentours, la marée montante ayant réalisé l'opération inverse.

Les tronçons, hissés sur un quai, au niveau de l'usine, étaient passés dans une écorceuse qui réalisait un premier arrondi. Les écorces étaient envoyées à la chaudière, par des convoyeurs. Les tronçons écorcés, étaient ensuite présentés à la dérouleuse, sorte d'énorme taille crayon. En fait il y en avait 3 côte à côte. La bille, bien centrée et maintenue par des griffes en bout, était mise en rotation. Une lame (de dérouleuse) était descendue dessus. Les premières bandes de déroulage étaient aussi rejetées aux convoyeurs, pour aller alimenter la chaudière.

Dès que l'arrondi correct était obtenu, une manœuvre permettait d'envoyer le placage sur de longs tapis superposés. C'était très impressionnant de voir courir ce long tapis de feuille de bois. Lorsque la lame arrivait au cœur de la bille (diamètre d'environ 20 ou 30 cm) ce cœur était envoyé aussi à la chaudière, par l'intermédiaire d'un convoyeur. Avant d'arriver à la chaudière, ces cœurs étaient passés dans une déchiqueteuse

qui distribuait un nombre de décibels particulièrement important.

Les tapis de placage, provisoirement stockés sur les différents étages du deck, se présentaient en plusieurs largeurs et épaisseurs.

En bout de deck, des ouvriers, remettant en route les étages, l'un après l'autre, découpaient le tapis de placage en feuilles, aux dimensions voulues, pour la réalisation des futurs panneaux de contreplaqué. Un premier tri qualité était effectué à ce niveau sur les feuilles destinées aux faces extérieures. Les lames étaient réglées de manière à descendre pour réaliser la coupe à bonne dimension. On pouvait aussi l'actionner manuellement, pour supprimer une partie mauvaise (nœuds) Là encore on rejetait aux convoyeurs.

Le placage ainsi obtenu, passait ensuite dans d'énormes séchoirs. En sortie, il était dirigé, si besoin, vers le secteur de réparation, par exemple, un morceau de placage comportant un nœud, était passé dans une "pastilleuse" qui découpait le nœud, et plaçait dans le trou ainsi formé, une pastille de placage. Le morceau ainsi réparé, pouvait être utilisé en intérieur.

Autre travail dans ce secteur, les bandes de placage de bonne présentation, mais étroites, étaient passées dans une jointeuse qui les collait bord à bord, pour reconstituer des feuilles aux dimensions voulues, que l'on pouvait même utiliser en extérieur. Les panneaux de contreplaqué présentant cette face, étaient ensuite rainurés, pour masquer les joints, et cela faisait de beaux panneaux, imitation parquet, pour des garnitures verticales, par exemple.

Revenons à la composition des panneaux. Les feuilles de placage destinées à l'intérieur des panneaux, étaient passées dans des encolleuses, alimentées par de la colle, bien sûr,

fabriquée à partir de poudres importées. Il y avait trois sortes de collages Intérieur - Extérieur - Marine.

En sortie d'encolleuse, les ouvriers composaient les panneaux, d'une part à partir de feuilles de placages stockées à l'emplacement voulu, d'autre part, à partir des feuilles sortant encollées. Rappelons que les feuilles de placage sont disposées en croisant le fil du bois. Feuille extérieure quelquefois de qualité moyenne, en dessous, puis, les feuilles encollées (double face) constituant l'intérieur, et enfin, la feuille extérieure, de qualité supérieure ou moyenne, suivant la classement recherché. Ces feuilles de placage constituaient ce que l'on appelait les plis, en général, la production commence à 3 plis, jusqu'à une dizaine. Les "plis" intérieurs sont plus épais que les plis extérieurs. Il y avait aussi des recompositions, c'est à dire, des panneaux collés entre eux. De temps en temps, l'usine fabriquait du 2 plis spécialement réservé à la mine d'uranium de Franceville, pour fabriquer des fûts.

Les panneaux composés étaient ensuite passés aux presses. Grosses machines encore, constituées d'un ensemble de plateaux qui s'écartaient pour permettre d'y placer les panneaux encollés. Rappelons qu'il n'y avait pas de colle à l'extérieur. Pression pour serrer le tout, chauffage, et au bout d'un "certain temps", après avoir desserré les plateaux, on pouvait sortir les panneaux, mais gare : chaud chaud !! les ouvriers étaient équipés de gants et de pinces.

Les panneaux ainsi sortis, n'étaient pas à la bonne dimension définitive, et les bords n'étaient pas nets (je me souviens de 250 ou 244 x 122 ).

Ces panneaux passaient donc dans un groupe de sciage appelé déligneuses, des scies circulaires mettaient donc ces panneaux à bonne dimension, en longueur et en largeur. Là encore, déchets à jeter, mais, il avait été inventé un système

permettant, avec deux scies accolées, de récupérer des baguettes de C.P que des femmes groupaient ensuite sur des tables, pour constituer des intérieurs de panneaux que l'on appelait "lamellés". L'écartement des scies circulaires était réglé pour réaliser des baguettes de 16 ou 18 mm de large, donc, une épaisseur de 16 ou 18. On passait cela à l'encolleuse (beaucoup de colle) puis une feuille de placage de chaque côté. Pressé, déligné cela faisait de belles planches bien lourdes. En général, elles étaient ensuite regarnies d'un côté, avec un placage sipo ou autre bois "riche", ceci à la demande.

Les panneaux, après passage au délignage, faisaient l'objet d'un tri qualité (choix). Certains présentant de petits défauts, par exemple des fentes légères sur le placage visible, passaient à la réparation (masticage des fentes) avec du mastic ad hoc, suivant l'essence de bois.

La finition des panneaux était réalisée par passage aux ponceuses, là encore, d'énormes machines qui permettaient en outre, de mettre à bonne épaisseur les panneaux. Re-contrôle, et, il ne restait plus qu'à emballer en colis, avec bien sûr marquage : volume - surface - épaisseur - qualité. Les colis étaient emballés dans un cadre bois, et recouverts dessus et dessous, avec des placages d'emballage (qualité rebut).

A noter qu'il existait un laboratoire où l'on testait (par sondages bien sûr ) la qualité des collages, par immersion et étuvage.

L'usine disposait de 2 ou 3 immenses hangars de stockage, d'un wharf pour les expéditions par des plates qui faisaient la navette avec les cargos amarrés dans le port. Il n'y avait pas de bateaux à quai. Les expéditions de bois en grumes, s'effectuaient de la même façon.

Petite remarque, concernant la fabrication de ce C.P. Tout au long des chaînes de production, on récupérait des morceaux de placage, ou, on les réparait. Cependant, toutes les personnes étrangères, à qui j'ai eu l'occasion de faire visiter, ont été surprises par les chiffres que voici :

On entrant 10.000 m<sup>3</sup> de billes à un bout, et on "ne" sortait que 5.000 m<sup>3</sup> de C.P à l'autre. Ceci par mois, et l'usine travaillait en 3x8 du lundi 4h au dimanche 4h, pour la production.

Pour moi, gratte-papier, la comptabilité d'analyse que l'on réalisait dans cette usine, fut très intéressante, on pouvait bien suivre le produit, de la matière première au produit fini, en passant par les produits en cours, et tirer les différents coûts.

Cette usine employait beaucoup de monde, elle était le plus gros employeur de Port-Gentil.

Nous étions environ 30 expatriés hommes, avec contrat de 2 ans, voyage payé pour la famille, logés et meublés, congé de 4 mois, au bout des 2 ans. Les contrats étaient renouvelés pour ceux qui le souhaitaient, sous réserve bien sûr, qu'ils aient donné satisfaction. La Direction et les Ingénieurs Chefs des Départements : Production - Entretien - Commercial, bénéficiaient, quant à eux d'un congé annuel. Par la suite, ce bénéfice fut étendu aux Cadres, dont je faisais partie.

Environ 10 femmes européennes, embauchées sur place, étaient employées essentiellement dans des fonctions administratives, elles ne bénéficiaient pas des avantages de l'expatriation, mais, pour la presque totalité, il s'agissait d'épouses d'expatriés, donc ....

Enfin, et surtout, l'usine employait 1500/1600 "locaux". Il convient d'ailleurs d'élargir ce terme, en effet, si les Gabonais

étaient en majorité, nous avons aussi des Congolais, des Camerounais, des Dahoméens, des Togolais, des Tchadiens. Tous ces gens là, faisaient partie des anciennes "Colonies" proches, et ils étaient restés, au moment de l'indépendance.

Dans le domaine "paperasse" les postes principaux étaient occupés par ces "Africains" étrangers. Cette situation ne manquait pas de poser quelque fois des problèmes !!!

### **Arrivée de la famille à Port-Gentil**

Mr SIBELLAS, qui était venu avec moi, eu l'autorisation de faire venir son épouse après 2 mois de présence, compte tenu de sa situation "prénatale". On lui affecta un logement correspondant à ce qu'allait être sa situation de famille. Il faut préciser que la hiérarchie était marquée, jusque dans l'attribution des logements, la composition de la famille étant aussi prise en compte.

La fin de l'année approchant, je demande que Jeannine et les enfants puissent venir pour Noël après la fin du Trimestre scolaire. Pas de problème, sans attendre la fin de ma période d'essai de 6 mois, on me donne l'accord. Notre siège Parisien entre en contact avec Jeannine, pour les différentes formalités (visites et places avion).



Je pouvais donc valablement penser que je "faisais l'affaire".

On m'affecta comme logement, un pavillon situé en dehors de la Cité,

juste derrière le Bureau, le terrain était entouré d'une palissade du type "Texas". Le pavillon était d'ailleurs baptisé le "Ranch".

Je me préparai à recevoir Jeannine et les enfants, et, en particulier prévoir un ravitaillement suffisant, compte tenu du fait qu'ils devaient arriver le samedi et, que le lundi était jour de Noël.

On reparle souvent de tout ce que j'avais prévu et empilé dans le frigo. J'avais compté le nombre de repas du samedi au lundi inclus, avec changement de "menu" à chaque repas. j'avais également loué une 2 CV, pour aller les chercher et leur faire visiter la "Ville" pendant cette période de "week-end".

Mes prévisions ont été contrariées par une mauvaise météo sur Douala. Leur avion n'ayant pu s'y poser, les a emmenés jusqu'à Brazzaville, le samedi, puis ramenés à Douala où l'avion pour Port-Gentil était parti. Finalement, ils ont couché à Douala et, ne sont arrivés à Port-Gentil que le dimanche après midi, alors que, lassé de ne pas avoir de nouvelles (et oui, au "terrain" on ne savait pas ou étaient les passagers) je m'étais endormi au "ranch". C'est un infirmier qui, suite à un coup de téléphone, est venu m'annoncer : La femme pour toi est à l'aviation.

La 2 CV a bien voulu faire vite pour rejoindre "l'aviation" comme on disait, environ 8 km de route en ciment !!!!

Je les retrouvai donc là-bas, au bar de l'aviation, où ils m'attendaient, suite au coup de téléphone donné par un collègue qui recevait aussi sa femme, par cet avion. Lui, était retourné voir, en début d'après midi.

Nous voilà donc réunis, ils sont un peu fatigués, leur voyage a été bien long, même s'ils ont pu se reposer et dormir à Douala, la chaleur, l'humidité, tout cela dérange !!!

Patrice n'a pas encore voulu quitter son pantalon, il doit avoir bien chaud ?

Nous voici donc installés dans cette petite maison, un peu à l'écart de ce que l'on appelait la "Cité". Cette cité était constituée d'un ensemble de logements destinés aux expatriés, entourés de pelouses et arbres, ensemble très agréable, chaque bâtiment étant relié à une route circulaire, par de petits accès goudronnés.

Autour de notre "ranch" il n'y avait que du sable, avec quelques herbes, le tout entouré comme dans la cité.

Au mois de Janvier, après les vacances scolaires, les enfants sont entrés à l'école, en ville. Un car de la Société, conduit "très lentement" par Obame, les transportait, aux heures voulues, une dame était chargée d'assurer sécurité et discipline, dans le véhicule. Le niveau moyen des élèves était relativement faible, les Gabonais suivaient difficilement, pour Patrice, passe encore, mais en secondaire, pour Jean Paul, ce n'était pas très brillant. Il fallait donc dès maintenant penser que, après notre congé, en 1963, il faudrait envisager de le laisser en France.

La société possédait une Pinasse, que l'on nous prêtait, le samedi ou dimanche, pour aller en mer, à la pêche, et aussi pique-niquer à l'une des plages bordant la baie de Port-Gentil.

J'avais donc retenu cette pinasse, pour emmener Jeannine et les enfants faire un tour en mer. La promenade et le pique-nique furent appréciés, mais, la peau tendre et blanche de Jeannine souffrit beaucoup. Nous avons compris, un peu tard,

que chapeaux et lunettes de soleil, n'empêchaient pas celui-ci de faire des dégâts, par réverbération sur la mer. Elle souffrit beaucoup de ce coup de soleil, malgré un traitement dispensé par un "enleveur de feu" (Européen). Cette première sortie ne fut pas une réussite, seulement une leçon.

Je rappelle ici que j'étais parti au Gabon, "pour voir" avec un contrat de 2 ans. Différents événements vont apporter des changements dans ma situation, à la fois pour l'immédiat, et pour l'avenir.

### **Evolution de poste à la C.F.G.**

En Février, je demande rendez vous avec le Directeur, Mr ROLLET, pour lui parler de cet aménagement de salaire dont il avait été question, lors de mon embauche à Paris. Mon chef de Service, Mr PAUTRAT, me précise bien : en rentrant, vous me direz ce qu'il vous a répondu.

Ce fut pour moi comme un "coup de barre", après m'avoir indiqué qu'il était d'accord pour porter mon salaire au chiffre promis, Mr ROLLET me demande : PAUTRAT vous a dit qu'il avait donné sa démission ? Je n'en savais rien. Mr PAUTRAT ne me paraissait pas en parfait accord avec la Direction, ni surtout avec un certain chef de Département, mais de là à imaginer une telle décision, il y avait loin. Je connaissais le rang salarial de Mr PAUTRAT, qui avait tout de même une certaine ancienneté dans la maison. Abandonner cette "situation" me paraissait incroyable. En fait, je crois bien que la Direction Parisienne ne le portait pas dans son cœur.

Je pensais alors que Paris allait se mettre à la recherche d'un nouveau Chef Comptable, pendant la période de préavis de Pautrat.

Mais, voilà que, pour corser la chose, quelques jours après, Mr Pautrat fait une hémorragie cérébrale. On doit le rapatrier sanitaire le lendemain. Je m'en vais le voir à l'hôpital de Port Gentil, il ne peut pas parler, sur un papier, il m'écrit le N° du coffre dans lequel sont enfermés tous les documents de paye des Expatriés. C'est lui qui était chargé de cette fonction. Mr ROLLET m'indique que je vais devoir me charger de cette paye, établissement et règlement, le tout étant assorti de la confidentialité d'usage.

Me voilà bien frais, je deviens en fait Chef Comptable par intérim, sans aucune consigne, et sans oublier qu'il manque un Expatrié, dans le Service, alors que nous venions de nous mettre à jour de tous les travaux en retard, suite au départ de nos prédécesseurs.

On va bien y arriver quand même, Sibellas est un jeune homme bien capable et rapide. Il connaît l'Anglais, indispensable pour traiter les dossiers de Crédits Documentaires et Ventes à Terme, ce travail étant également du domaine réservé de Mr Pautrat.

Je revois donc le Directeur et lui indique que je suis candidat au Poste de Chef Comptable, en remplacement de Mr Pautrat. Il n'a pas été très chaud, de suite, et je le comprends. J'avais quitté l'Armée depuis un an et demi, ma pratique de la comptabilité civile était donc encore modeste, ma formation comptable théorique, sans doute suffisante, mais ma formation générale... les hautes études communales de Binas !!!

Je savais qu'il allait me demander d'assurer l'intérim, on ne fait pas venir un Expatrié du jour au lendemain. J'ai donc demandé que cette période d'intérim soit considérée comme période d'essai. Son accord m'a laisser envisager un changement de situation non négligeable.

Au bout de 1 mois, la Direction m'a nommé Chef Comptable, avec salaire de 150.000 Frs.

Quel changement, en 6 mois. On dit que le malheur des uns, fait parfois le bonheur des autres. C'était un exemple. Sans le malheur, j'aurai l'occasion, plus tard, de rendre en quelque sorte la pareille à Mr Pautrat.

Mr Pautrat donnait des cours du soir à la Chambre de Commerce, je demande donc à assurer aussi cela, qui apportait un petit plus dans le porte-monnaie. J'achète un Solex pour assurer mes déplacements le soir, après le travail.

Rang social oblige, on m'affecte aussi le logement de Mr Pautrat, en bout d'un immeuble de 4, séjour presque immense, 2 grandes chambres au premier, et tout le reste !!! Nous avons une pelouse au bout, un cocotier, un frangipanier, accès derrière pour la voiture. Je me souviens de la surface du séjour, 72 m<sup>2</sup>, bar compris.

Suite au départ de Pautrat, la Société recrute un Comptable expatrié, pour se situer au 3ème rang dans la hiérarchie, Sibellas étant passé au 2ème (sans que son salaire suive réellement). Le premier n'est pas resté longtemps, il n'aimait pas le pays. Un 2ème n'est pas resté non plus, il ne faisait pas l'affaire. Tout cela était bien embêtant et faisait perdre du temps. Je me suis donc décidé à écrire à Villacoublay, à mon remplaçant (Verbrugge) pour lui demander si, parmi les soldats qui allaient être libérés, il se trouverait un gars comme .. un tel ou un tel, que nous avons connus ensemble, c'est à dire un jeune comptable sérieux qui souhaiterait venir en Afrique, dans les conditions que je lui indiquais.

La chose n'a pas tardé, Mouden est arrivé, et il est resté.

Cependant, nous n'en avons pas disposé de suite. Le service expéditions, qui établissait les factures, accumulait du retard en fin de mois, ce qui en provoquait chez nous, des retards pour la comptabilisation des ventes, et je m'en plaignais bien sûr. Le Directeur m'a dit : vous allez recevoir un Comptable, vous souffrez du retard des facturations, nous allons donc mettre ce comptable pendant un mois, à la disposition du service expéditions. Je n'étais évidemment pas très content. Mr Rollet, qui avait été dans la Marine, m'a donné cette explication : Mr Lépissier, vous avez été dans l'armée pendant 15 ans, on a du vous dire quelquefois, "Je ne veux pas le savoir, dém.... vous" moi, je vous dis simplement "Je vous fais confiance".

On a peiné un mois de plus et cela a marché.

### **La vie quotidienne au Gabon**

Quelques mots de la vie extra professionnelle. Nous



avons acheté une Dauphine embrayage "ferlec". Quelle histoire que cette voiture, combien de fois l'avons nous poussée, pour arriver à la mettre en marche. Combien de fois aussi ce fameux embrayage ne voulait pas fonctionner. Nous l'avions eue grise, elle était passée par le

rouge brique, puis redevenue grise.

Jean Paul avait fabriqué une petite barque, il faut dire que nous avons la matière première à bon prix.

Du point de vue ravitaillement, nous disposions d'un Économat où nous pouvions nous procurer l'épicerie et les boissons. Nous passions aussi des commandes pour les arrivages par bateau, et, nous pouvions faire venir par avion, des paniers de légumes du Cameroun. En ville il y avait des magasins classiques et des boucheries. Certes, il manquait des produits auxquels nous étions habitués en France, mais enfin !!! Un petit souvenir de ces arrivages bateau, la viande était bien sûr congelée. Jeannine avait commandé un lapin. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'on lui remit une bestiole tout allongée et raide évidemment.



Du point de vue loisirs, les choses étaient simples, la plage ou la ballade en pinasse pêche et pique-nique. Il y avait une petite plage près de la cité, "le cercle". On pouvait aussi aller au "Dahu", une plage située à quelques km, accessible par une piste en sable, d'où nombre de pépins, pour les voitures normales (surtout des 2 CV).



Nous partions quelquefois à la pêche, en pinasse, tôt le matin, en fonction des marées, direction ce que l'on appelait "La bouée" située à l'entrée de la baie de Port Gentil, ou bien



dans des marigot débouchant dans de petites baies : le trou Chapuis, le Cap Lopez, voire même l'Océan, au delà du Cap Lopez. Nous prenions ... de temps en temps, de gros poissons, Barracudas, Thons, également des Bonites (plus petit). J'ai accroché une fois un requin, plus tard, mais nous n'avons pas réussi à le monter sur le bateau.

En Juin 63, c'est à dire un peu avant les 2 ans, nous partons en congé en France. Ce petit décalage permettait que je revienne, avant que Sibellas ne parte. Comme il en était coutume, avant de partir en congés, la Direction me demande si je souhaite revenir pour un nouveau contrat ? Bien sûr, ce contrat de deux ans que j'avais pris (pour voir) m'a conduit à une situation que je n'aurais jamais imaginée en partant pour le Gabon.

Par ailleurs, il est prévu, qu'à partir du nouveau séjour, je partirai en congé tous les ans. C'est un avantage important, de rentrer au bout de 12 mois. Compte tenu par ailleurs, du fait que Jean Paul restera aux études en France, il pourra venir pour les grandes vacances scolaires. Il est prévu aussi que mon nouveau contrat sera assorti d'une "amélioration financière" Que rêver de mieux.

### **1<sup>e</sup> congés en France**

J'avais commandé une voiture Panhard, livrable en France, en T.T, c'est à dire sans droits de douane immédiats. Notre logement de Paris étant sous-loué, nous avons loué en Savoie, à Chamoux sur Gelon, pour les mois de Juillet et Août.

Nous partions de Port Gentil samedi matin, via Libreville et Douala, par DC 4. A Douala, nous devons prendre un DC 8 "à réaction" qui nous emmenait à Paris pour le samedi tantôt. Il était prévu que l'oncle Henri vienne nous prendre au Bourget. Les choses ne se sont pas passées comme prévu. Suite à une grève en France, le DC8 venant de Brazzaville n'était pas au rendez vous à Douala. On nous a emmenés à l'hôtel (le même que Jeannine et les enfants quand ils étaient venus).

Finalement, nous ne sommes partis de Douala que dans la nuit de samedi à dimanche, après une longue attente à l'aéroport. Posés à Marseille le dimanche matin, on ne savait toujours pas sur quel terrain de la région parisienne nous serions débarqués. Je me souviens avoir téléphoné à l'oncle Henri qui m'a annoncé : je sais, vous allez vous poser au Bourget à .. telle heure. Effectivement, dès notre réinstallation dans l'avion, on nous l'a confirmé. Il s'était bien informé, le Tonton.

Il avait été prévu que l'oncle devait nous emmener chez les cousines à Chevilly, pour le dimanche midi. Le dimanche dans la matinée, nous débarquons au Bourget, et, l'oncle Henri était bien là. On dit que le temps perdu ne se rattrape pas, cependant, il nous a emmenés directement à Chevilly pour le dimanche midi, donc, pour les cousines, rien de changé.

Curieux hasard, en passant sur les Boulevards extérieurs, vers la Porte de Vincennes, Jeannine précise à l'oncle que notre nièce Marie-Thérèse, habite vers ici, c'est à ce moment que nous l'apercevons, promenant sa petite fille sur le trottoir. Un petit arrêt bonjour au revoir vite fait.

La secrétaire de l'oncle Jean nous avait réservé des chambres, dans un hôtel du 13ème, pour quelques jours que nous devons passer à Paris. Le lundi je prenais livraison de la

Panhard, avenue de la Grande Armée, et je devais rejoindre Jeannine et les enfants chez l'oncle Henri, pour dîner.

Conduire dans Paris, malgré une absence de 2 ans, me semblait quand même moins ardu que lors de l'arrivée de Madagascar en 55. Je connaissais un peu Paris. Là encore, hasard ou coïncidence, en sortant du concessionnaire et m'engageant sur l'Avenue, au premier passage piétons, un grand gaillard qui traverse, c'est Mr Baud de Port-Gentil. Nous avons trouvé une place pour la voiture et un café pour ... parler un peu.

### **Chamoux sur Gelon**

Après avoir rendu visite à la famille, nous voici donc parti en Savoie pour 2 mois. Le premier mois, nous avons un logement correct appartenant à une dame. Le 2ème, pour le mois d'Août, était nettement moins confortable (WC au bout du couloir, au dessus du poulailler).

Nous avons fait de bonnes promenades en montagne, les différents cols dont on parle dans le Tour de France. Nous avons d'ailleurs assisté à l'arrivée d'une étape, à Chamonix. La piscine de St Pierre d'Albigny. Une journée en Italie aussi, dont le retour me reste en mémoire, en effet passant par le col du Galibier, légèrement vêtu je voulus filmer le monument à la mémoire de H. Desgranges. Il neigeait, nous avons fait la descente du Galibier et du Lautaret (je crois) avec une petite couche de neige. Bien heureux, lorsque nous sommes arrivés dans la vallée.

Guy et Michèle sont venus nous rendre visite. Je me souviens que nous sommes allés au col de l'Iseran, les reporters du Tour de France avaient parlé du passage des coureurs au sommet, entre deux murs de neige. Effectivement, il y avait

bien deux murs de neige toute sale. Ceci au mois de Juillet; comme le Gabon était loin !!!!!

La Panhard n'était pas la voiture idéale pour la montagne. Quelle peine pour monter à l'Alpe d'Huez, j'y repense encore, chaque fois que je vois les coureurs du Tour de France monter là-haut, à bicyclette. Il est vrai que, quelques temps après, nous avons eu un petit pépin, suite à un défaut dans le pot d'échappement. Cela a été corrigé et, finalement, hors montée, cette voiture était bien, rapide, stable, et peu gourmande.

Après ces vacances de 2 mois, nous avons repris notre logement de Paris, au grand désespoir des jeunes occupants qui avaient sans doute pensé, malgré toutes nos précisions au départ, que nous ne le reprendrions pas. La maman de ce jeune couple a été particulièrement désagréable, lorsqu'elle nous a remis les clefs.

## **Direction Blois**

Après avoir visité un certain nombre de terrains, en vallée de Chevreuse, puis vers Orléans, nous achetons un terrain à Blois et lançons les plans d'une construction, rue Albert 1er, par l'intermédiaire de l'Architecte employeur de François.

Je repars seul, en Octobre, à Port Gentil, il est convenu que Jeannine viendra pour la fin de l'année. Jean Paul reste en France, pour sa seconde, il entre à Benjamin Franklin, à Orléans. Patrice entre en 6ème, chez les Frères, à Paris, près de l'Eglise Jeanne d'Arc.

## **Retour à Port-Gentil**

Jeannine vient avec Patrice, aux vacances de Noël 63, il poursuivra sa 6ème à Port Gentil, à la rentrée de début 64. Ce trimestre sera marqué par une révolte des élèves Gabonais qui prétendent ne plus vouloir de Prof de Français. Ceci bien orchestré par ... des gens intéressés, se termine par une attaque en règle de la classe de 6ème, d'où Patrice et ses copains sont chassés, leur Prof de Français étant sérieusement "bousculé".

La Police intervient, ainsi que les pompiers de la C.F.G, qui repoussent les "attaquants" à l'aide de lance à incendie.

Le collège est fermé, Patrice suivra des cours par correspondance pour le 3ème Trimestre. Il aura donc fait une année scolaire de 6ème en 3 "morceaux". Par la suite, il rattrapera bien cela.

Pour les vacances scolaires Jean Paul vient, début Juillet, il est malade depuis quelques temps sans que l'on détermine un vrai diagnostic. A l'occasion des analyses préalables au départ en congé, en Août 64, l'infirmier découvre qu'il a des Ankylostomes. Purge puissante, à renouveler pendant le voyage de retour.

## **Retour en France par bateau**

Nous rentrons en congé, par bateau. Escales à Libreville, Douala, Lagos, Cotonou, Lomé, Abidjan, Dakar, Madère, et Bordeaux. En dehors de Libreville et Lagos, nous avons pu descendre et visiter un peu la ville, et même ses alentours, pour Abidjan. Nous avons même fait par la route, Cotonou - Lomé avec arrêt méchoui à Porto Seguro. À Cotonou, nous sommes même aller visiter en pirogue la cité lacustre de Gamvié. Maintenant, le Dahomey s'appelle le Bénin, et la capitale n'est plus Cotonou, mais Porto-Novo.

Débarqués à Bordeaux, nous avons pris le train pour Poitiers, une petite escale chez Lucette et Roger, le lendemain, nous reprenions le train pour Paris, où notre logement de la Rue Hutinel nous attendait toujours.

La voiture Panhard avait été "stockée" à Prenay, chez l'oncle Totor, à mon départ en Octobre 63, elle était toujours immatriculée en "TT". Une petite formalité de douane, et nous la remettons en service, pour le temps de nos congés.

Le chantier de notre maison rue Albert 1er, à Blois, est en bonne voie, la maison est couverte, donc, hors d'eau.

Un petit rappel en arrière, concernant le financement. J'avais obtenu un prêt du Crédit Foncier, et un du Comptoir des Entrepreneurs. Le Notaire (de Moisy) avait bien reçu les fonds, mais ne semblait pas pressé de nous les verser, et je commençais à payer les remboursements. Il s'en était suivi un courrier plutôt "saignant" avec ce "Maître" qui avait quand même réagi positivement, après avoir dit au père de Jeannine, que son gendre ne semblait pas "commode". Cela n'était pas fait pour me concilier avec ces "gens là".

Et puis un jour, j'avais passé la journée à Blois, pour contacter les Entrepreneurs qui devaient travailler en second œuvre sur la maison, rentrant à Beaugency le soir, on m'annonce le décès de mon père, très brutalement, le midi, en regardant la télé. Il n'avait que 62 ans, quel coup dur !! C'était donc en septembre 64.

Jean Paul est rentré à Orléans, en 1ère, toujours au Lycée Benjamin Franklin. Patrice est entré chez les Frères, à Paris, en 5ème, malgré la drôle de 6ème qu'il avait faite. Compte tenu de son bon travail, en début de 6ème, chez eux,

un an avant, ils avaient bien voulu essayer pendant un trimestre.

### **3<sup>e</sup> séjour**

Je repars à Port-Gentil fin septembre ou début octobre 64, Jeannine vient me rejoindre à la fin de l'année. Patrice entre au Collège de Beaugency, à la rentrée Janvier 65. Là encore, ils veulent bien le prendre en 5ème, mais, à l'essai, compte tenu d'une part, de la 6ème bizarre qu'il avait faite, d'autre part, du 1er trimestre de 5ème qu'il a effectuée chez les Frères, c'est à dire dans l'enseignement privé.

Vers le mois de Mai 65, maman et les enfants effectuent notre déménagement de Paris à la maison de Blois, qui est presque finie. Ils ont eu un petit problème, la porte d'entrée n'était pas posée, il fallait pourtant mettre les meubles et autre matériel dans la maison. Je crois me souvenir que l'Architecte alerté, a fait fixer des planches, provisoirement, clôture bien éphémère !!!!

Au Bureau, le travail marchait toujours bien, Mr Sibellas était parti, ne s'entendant plus avec le Directeur. Dommage, c'était un garçon bien actif et capable, mais son obstination à être désagréable vis à vis de la Direction, était devenue insupportable. Il était venu un autre Expatrié, dont je ne me souviens plus le nom. Mouden est parti, je crois en 65. J'avais une bonne équipe d'employés locaux, quelquefois choisis parmi mes élèves de la Chambre de Commerce. Une caissière Européenne aussi qui m'avait été affectée au départ de Mme Imbert.

Mme Frisat, préalablement Secrétaire au Service Commercial. Je me souviens qu'au bout de 3 semaines, elle voulait partir, donner sa démission, prétendant ne pas être en mesure d'assurer la petite partie comptable de sa fonction, c'est

à dire la tenue des comptes Clients et Fournisseurs, elle était prête à perdre son emploi, puisque on l'avait remplacée au Secrétariat Commercial. Moi, je la sentais bien capable de tenir son poste, avec un peu d'entraînement. Elle était très rapide, tenait parfaitement la Caisse espèces, et établissait les chèques, en particulier, pour les fournisseurs, en fin de mois. J'ai réussi à la convaincre de patienter un peu. Cela n'a pas été long, tout a très bien marché, pour notre plus grande satisfaction commune. Quelques temps après, la Direction m'a même reproché de la laisser tricoter au Bureau. Elle n'avait pas suffisamment de travail pour occuper son temps !!!!! Et pourtant, le volume de travail n'avait pas varié.



Aux vacances scolaires d'été 65, les enfants viennent à Port-Gentil. Jean-Paul construit un hors-bord de course, genre pelle, avec redans, le tout peint en rouge, du plus bel effet. L'essai en a été effectué avec

un petit moteur, prêté par un ami (Arduini) le bateau n'arrivait pas à déjauger, moteur trop faible.

## **Lambaréné**

Je crois que c'est en septembre 65, un dimanche, que nous sommes allés à Lambaréné, pour rendre visite au Dr SCHWEITZER et voir un peu ce qu'était son "Hôpital". On en disait tellement de choses, bonnes ou mauvaises. C'était spécial, bien sûr, un peu surprenant pour qui ne connaît pas les coutumes de ces peuples de la brousse. La léproserie était très propre, bien qu'aménagée sommairement. Oui, comme certains journaux l'ont indiqué, les médicaments étaient distribués à l'unité, avec obligation de les consommer sur place, c'était le moyen de s'assurer de leur consommation correcte. Le Docteur distribuait les outils aux membres des familles des malades,

pour qu'ils travaillent au nettoyage, bien sûr, mais ces gens là étaient nourris (et logés) à l'hôpital, pendant le séjour de leur malade. Certains journaux avaient titré "des salles d'opération offertes par les Américains, pourrissent dans des caisses". Nous avons vu une salle d'opération installée sous l'auvent d'un bâtiment, et entourée d'une moustiquaire. Pas de caisses entrain de pourrir. Nous n'avons pas vu le Docteur lui-même, il était malade, alité. Il est décédé le samedi suivant.



Une petite anecdote, suite à cette visite. Nous avons pris notre déjeuner du dimanche à l'unique hôtel restaurant de Lambaréné, les Relais Aériens. La localité de Lambaréné se trouve séparée de l'aéroport par la rivière Ogooué que l'on passe en bac. Par ailleurs, depuis Lambaréné, pour se rendre à l'hôpital Schweitzer, il faut traverser un autre bras de l'Ogooué, ceci en pirogue.

Quelques temps après notre visite, je rencontre le Gérant des Relais Lambaréné, à la Banque, à Port-Gentil, et je lui dis : vous avez du recevoir pas mal de clients, suite au décès du Docteur Schweitzer ? Oui, bien sûr me répond-t-il, même que l'un d'eux a téléphoné son article à Paris, depuis l'hôtel. J'ai

acheté le journal à la librairie, tout à l'heure, pour me rendre compte si l'on pouvait publier cela.

Vous étiez venu avec un petit groupe, le dimanche précédent le décès. Vous êtes allés à l'hôpital en pirogue, traversant l'Ogooué ? Oui bien sûr. Alors lisez un peu quelques lignes de cet article : "Pour nous rendre sur l'île où se situe l'hôpital du Docteur Schweitzer, nous traversons l'Ogooué en pirogue, nous frayant un chemin au milieu des caïmans et des hippopotames" !!!!! Diable, ils en ont de la chance, ces journalistes, de voir comme cela des caïmans et hippos, certes, il y en a dans l'Ogooué, sans doute pas au point d'avoir à se frayer un chemin parmi eux, et surtout pas sur "cette route à pirogue" allant de l'embarcadère de la ville, à celui de l'hôpital. Nous n'avions pas eu leur chance!!!! Pourquoi les lecteurs de ce journal en France n'auraient-ils pas cru ? Ça fait très exotique, pour le lecteur.

### **Congés de Noël à Blois**

A la fin de l'année 65, nous sommes venus en congés, pour Noël. La maison de Blois était "presque finie", avec accès dans la boue. La Panhard, reprise à Prenay, comme en 64, avait bien du mal à franchir la distance de la rue au garage. Il fallait ranger toutes nos affaires qui avaient été déménagées par maman et les enfants, vers le mois de Mai. Il fallait aussi attaquer les peintures et tapisseries. Je me souviens avoir peint le salon salle à manger, pour le jour de Noël, que nous avons fêté en famille, à la maison (crémaillère). La maman de Jeannine avait élevé des dindes pour tous ses enfants.



Il a fait très froid, pendant notre congé, également du verglas, toutes choses que nous n'avions pas vues depuis plusieurs années. Le parquet du séjour n'avait pas encore été raboté et poncé, le menuisier est venu faire cela alors qu'il faisait très froid et que nous devons tenir les fenêtres ouvertes. Quel chantier !!!!

Ce congé s'est donc passé principalement en travaux. Nous avons fait connaissance avec nos voisins, Mme Noiville, qui avaient fait construire un peu avant nous.

### **Retour à Port-Gentil**

Nous avons du repartir à Port Gentil ensemble, avec Jeannine, en Mars 66. Elle travaillait à ce moment à l'hôtel des Relais, avec Mme PIRON.

A l'usine CFG, Mr Rollet est remplacé par Mr Maris. Il est également mis en place un Directeur Administratif, Mr Durand, chargé de "coiffer" le service Personnel et le Service

Comptabilité. Ceci ne fut pas à mon goût et ne nous apporta d'ailleurs rien de positif. Ce Directeur Administratif commença par reprendre toutes les instructions permanentes en vigueur, de sortes quelles portent sa signature et celle du nouveau Directeur. Ceci dit, c'était un homme sympathique.

Au mois de Mai , la maman de Jeannine décède. Nous avons reçu le télégramme en retard, la poste de Port Gentil, au lieu de la téléphoner à l'usine, avait tout simplement mis le papier (bleu) dans la boîte postale. J'ai donc été avisé de cela par le courrier, juste avant midi. Les horaires d'avions ne permettaient pas que Jeannine se rende aux obsèques. Elle aurait bien voulu rentrer malgré tout, c'est bien dur de perdre sa maman et d'être si loin. Moi, je n'avais pas très envie de la voir partir. Finalement, elle est restée, mais avec beaucoup de peine.



L'été 66, les enfants viennent en vacances Juillet - Août. Nous allons réaliser une expédition qui sera à la base d'un changement dans notre situation au Gabon. L'expédition mérite qu'on la décrive en détail, ce sera notre seule, en brousse, dans ces conditions.

## **Direction Koumouloundou**

Par l'intermédiaire de la famille Lavis, nous avons fait la connaissance de forestiers Suisses, qui exploitaient en pleine brousse, à Koumouloundou Ils nous avaient invités à venir leur rendre visite, ce qui supposait trois quarts d'heure de vol, ou alors 2 jours de bateau.

Par l'intermédiaire d'autres amis, nous avons eu connaissance d'un projet, monté par des gens de Elf, déjà en place, pour s'occuper de ce qui allait être une raffinerie de

pétrole, devant s'installer au Dahou, ce que nous appelons la plage de Port-Gentil, accessible par une piste !!!!

Ce projet consistait à partir sur une plate remorquée, pour rejoindre une mission (St Anne), par la baie de P.G, puis l'Ogooué, enfin la lagune d'Omboué (Omboué est une localité, la lagune porte un autre nom qui est sorti de ma mémoire) la mission étant installée dans sa partie sud.

Par ailleurs, à cette même période (15/17 Août, fête de l'indépendance) une pinasse de la CFG devait emmener des agents, à cette mission, pour quelques jours, à l'occasion d'un "pont".

Pour nous rendre chez Mr et Mme Mittner, en brousse, à Koumouloundou, il fallait un moyen de transport pour nous descendre au sud de cette lagune dans une rivière ("M'Pivié"). Là, un camion grumier de Mr Ping (transporteur Chinois) prendrait le relais pour nous descendre (Je dis descendre, car allant vers le sud) jusqu' à la lagune d'Iguela, où la pinasse de Mittner qui amenait ses billes de bois pour charger le grumier, pourrait nous embarquer.

Tout cela était bien compliqué, compte tenu du peu de liaisons que nous pouvions avoir, ne pas oublier que c'était en 1966, au Gabon, et qu'il s'agissait de partir en brousse avec un certain nombre de moyens de transport !!!! qu'il convenait de bien coordonner. Mr Mittner disposait d'une radio, avec vacation journalière, via le central téléphonique de Port Gentil.

Tout a bien marché, ou presque. Le propriétaire de l'ensemble remorqueur-plate, était un homme du pays, bien métissé, il avait coutume d'assurer des transports de marchandises, sur Omboué. Le matin du départ, nous avons du aller le réveiller, chez lui, alors que nous attendions sur le quai, au bord de l'embarcation. Là, il nous a annoncé que le moteur

était en panne et qu'en conséquence, il fallait réparer. Son aide et lui se sont mis au travail, et, dans le milieu de la matinée, notre "radeau de la méduse" s'en est allé. Dire que notre confiance était au beau fixe serait mentir.

Nous étions environ une quinzaine sur cette embarcation. Déjà, nous 4 et Mr Lavisse, des jeunes dont la dame était arrivée la veille (Crespin), des gens de la future raffinerie avec leurs enfants, Deveau, (?) et puis quelques autres dont j'ai oublié le nom.

Une fois entrés dans l'Ogooué, après avoir traversé la baie, nous avons sorti le pique-nique. Il y avait suffisamment de place sur cette plate, et nous pouvions aller de la plate au remorqueur. J'avais aussi amené des plaques de contreplaqué, nous avions tous le matériel de camping ad hoc, glacière garnie comme il convient à de "bons blancs".

Mr Mittner avait fait le nécessaire pour que quelques colis lui soient adressés par cet équipage. Il y avait, en particulier, des bonbonnes de vin destiné à ses employés, à l'occasion de la fête d'indépendance. Ceci lui assurait un transport gratuit.

En fin de matinée, nous avons été rejoints par un hors-bord qui nous amenait le Père Petit, en charge de cette mission St Anne. Il était arrivé le matin à P.G, venant de Libreville. En quête d'un moyen pour rejoindre sa mission, il apprend que nous sommes partis depuis quelques heures !!! qu'à cela ne tienne, il suffit de trouver un gars avec un hors-bord, ça va vite. Nous, lentement !!!!!

Nous avons croisé des trains de billes, sur la rivière. C'est en effet le moyen de transport pour amener le bois à Port-Gentil, par flottaison, depuis l'intérieur du Gabon . Notre patron

de bateau disposait d'une carabine. Certains se sont exercés à la chasse au gibier d'eau.

Cette lente promenade sur ce large fleuve fut l'occasion de se mieux connaître. J'eus l'occasion de parler avec ces gens de chez ELF qui étaient déjà en place, pour installer la petite raffinerie-école destinée à la formation des futurs opérateurs Africains.

Une nouvelle activité importante allait donc s'installer à Port-Gentil. Il y existait déjà des activités pétrolières de production de brut, la SPAFE qui allait devenir Elf Gabon, la SHELL !! Mais là, il s'agissait de raffinage, c'est à dire produire des carburants pour les pays de l'Afrique Équatoriale.

J'ai eu l'occasion de dire à Mr Deveau, qu'une nouvelle activité comme celle-là me plairait bien, une Société qui se crée, démarrer des comptes à partir de la création, organiser un service tout neuf, et tout et tout .... Je ne pensais pas, à l'époque, être amené à occuper ce poste, en principe, en effet, ELF (qui s'appelait alors UGP) détache des agents expatriés qui font partie de ses cadres.

En fin d'après-midi notre embarcation atteignit la lagune, il faisait frais, le vent du large. La côte n'était pas bien loin. Nous nous sommes installés pour dormir un peu, les panneaux de contreplaqué installés sur la plate, ont servi de coupe-vent.

Au milieu de la nuit, nous voici arrivés à cette mission. Un pépin pour Jeannine, en passant de la plate au remorqueur, son pied glisse entre les deux et se retrouve coincé, donc, blessé. Toute la journée, le remorqueur tirant la plate amarrée à côté, les deux éléments se trouvaient accolés. On passait donc de l'un à l'autre sans avoir à enjamber. Une fois l'ensemble amarré au quai, plus de traction, mais un léger ressac qui

provoquait un mouvement de chacun des deux éléments séparés. Elle a eu très mal au pied (bleu et enflé) pendant ces quelques jours sans soins sérieux possibles.

La pinasse de la CFG était bien là, avec ses quelques passagers. On nous a reçu à la mission, en pleine nuit, je me souviens même de lits en toile, et aussi beaucoup de moustiques. Le matin de bonne heure, après un café et un petit "lavage" dans l'eau de la lagune, nous avons fait un tour de la mission, je me souviens de magnifiques arbres à pain.

Abandonnant nos amis de la plate, nous voici donc partis avec Mr Lavisse et deux agents de la CFG nous accompagnant, sur la pinasse CFG. Nous descendons vers le sud de la lagune qui se rétrécit de plus en plus pour devenir la rivière M'pivié. J'ai un souvenir très marqué de cette rivière très sombre. Par moment, on avait l'impression que les arbres se rejoignaient par le sommet. Nous avons sorti à nouveau la glacière pour un bon petit casse-croûte, en plein milieu de la brousse Gabonaise. Là encore, il y avait une carabine, certains se sont exercés sur des crocos se reposant sur des basses branches. Nous avons vu, plusieurs fois des Africains en pirogue, sortant d'un petit bras de rivière. Il devait y avoir un village par ci par là. Comme on était loin de .... "chez nous".

Nous voici arrivés au débarcadère, lieu de mise à l'eau des billes de bois venant presque essentiellement de l'exploitation de Mr Mittner. Les billes sont ici, approchées avec un grumier, puis culbutées dans la rivière, rangées et reliées en train de billes qui sera tiré jusqu'à Port Gentil par remorqueur.

Et l'équipe de Mr Ping était là, avertie d'avoir à transporter "des blancs" jusqu'à la lagune d'Iguela (environ 10 km). Le camion grumier (un bon GMC de la dernière) est arrivé peu de temps après, il amenait ici des billes prises sur la

lagune d'Iguela où elles avaient été tirées par la pinasse Mittner. Opération inverse. On appelle cela une rupture de charge, c'est à dire que les moyens de flottaison sont séparés par un "bras de terre". Il faut donc démonter le train de bille (radeau) les monter sur le grumier, en général de 5 à 10, les transporter à la rivière, les descendre, les balancer dans l'eau, et reconstituer le train.

Le camion grumier est en fait un GMC sans plateau arrière, façon tracteur, auquel est accroché un fardier composé d'une longue flèche et de 2 roues. Nous voici donc embarqués là-dessus avec nos bagages et les colis de Mittner, dont les fameuses bonbonnes de vin. Environ 10 km de piste en terre battue, sableuse, au milieu d'une forêt relativement dégagée.

A la lagune d'Iguela, un autre débarcadère où l'on procède aux opérations inverses de celles de la rivière. La pinasse Mittner est là, le pinassier nous attendait, la Madame (Mittner) elle a dit, tu ne pars pas sans les blancs. Les blancs sont là, on y va, sur cette nouvelle lagune, toujours vers le sud, en direction de ce que l'on pourrait appeler le petit port à bois de Mr Mittner. Nous en avons pour quelques heures. Re-sortie du pique nique, et aussi d'une ligne à la traîne, il y a paraît il, des "bécunes" dans cette lagune, tout en naviguant, j'ai subi une petite opération, ablation d'une chique, au couteau pointu, par Mr Lavisse. J'avais cette petite boule depuis quelques jours, mais le diagnostic n'avait pas été fait.

Arrivés enfin à ce petit port, ce n'est pas fini, il faut débarquer nos bagages et colis, et charger tout cela sur le camion qui est là, nous attendant. Il ne nous reste que 5 km à faire en camion, avec nos bonbonnes dessus, ceci par un bon chemin forestier, toujours au milieu de la forêt.

Nous arrivons dans la soirée, partis hier matin, avec un arrêt de quelques heures à la mission. Il nous arrivera, plus tard, d'aller à Koumou, par avion (petit) il faut 3/4 d'heure.

Au sortir de la forêt, apparaît une petite plaine, entourée de forêt dense, avec au milieu, une piste d'atterrissage en herbe. Au bout de cette plaine, les bâtiments de Mr Mittner.

Madame Mittner est là pour nous accueillir, et nous faire conduire à nos chambres, pour prendre aussi une bonne douche, préparée par un boy (Makouyia).

L'ensemble de cette "mini localité" en pleine brousse, est assez impressionnant.



Nos amis ont une belle "case" avec structure "en dur" couverte avec des copeaux de bois. Un autre bâtiment, ou nous allons loger, s'appelle l'école, c'est une sorte de construction sur pilotis. La désignation école, vient de l'époque où leurs enfants, résidant ici, disposaient d'une institutrice, pour ce que l'on

pourrait appeler leurs études "primaires". Il y a aussi un magasin dit économat, puis un garage-atelier, équipé de quelques machines. A côté de cela un "petit village" de cases africaines, occupées par des employés permanents et leurs familles. Un groupe électrogène procure l'électricité nécessaire, y compris pour l'éclairage du jeu de boules.

Quand on pense que tout cela a été construit par lui même, bien sûr avec l'aide d'ouvriers Africains, mais il en a été l'architecte, l'ingénieur béton, l'entrepreneur, le maître d'œuvre, et aussi l'ouvrier ... L'installation domestique de ce forestier est citée en exemple par ses confrères.

Le soir de notre arrivée, avant de dîner, Mr Mittner nous a emmenés faire une petite promenade, jusqu'à une autre plaine, un petit km par un chemin toujours au milieu de la forêt. A peine engagés dans ce chemin (il commençait à faire sombre) nous apercevons une grosse masse s'enfoncer en forêt, à quelques mètres devant nous, Patrice remarque des crottes au milieu du chemin. C'est un éléphant que nous avons dérangé !!!!! Diable, si près de la maison, ils ne sont pas sauvages. C'était notre premier éléphant, vu dans son élément, et non pas au zoo. La zone d'habitation de nos amis, était entourée de palissades en piquets, pour dissuader ces braves bêtes, de venir se frotter aux constructions, la nuit.

Derrière la maison, la plaine se poursuivait, en léger contre bas. La partie avant, plus plate, avait été choisie pour offrir une piste sans trop de dénivellation. Au milieu, il y avait un jardin et un point d'eau (puits avec pompe à main). Un boy était chargé de faire le plein d'une citerne que Mr Mittner tirait à la maison avec sa Land Rover.

L'évocation de ce voyage en brousse est un peu longue, mais, pour nous, c'est tellement nouveau que je ne peux m'empêcher de détailler au mieux suivant mes souvenirs.

Nous avons passé une relative bonne nuit, dans nos chambres de l'école. Le soir, Patrice a eu une petite frayeur, et nous aussi, il a été (on peu dire mordu) par une sorte d'insecte équipé de pinces très coupantes. Le calme, mais aussi les bruits spécifiques d'animaux vivant dans la forêt, animaux qu'on ne voit pas, mais que nos hôtes savent reconnaître à leurs cris.

Le lendemain, Mr Mittner nous emmènent sur ses chantiers, toujours en pleine forêt, en Land Rover, par des chemins qu'il a faits lui-même, avec son Caterpillar. Nous avons eu le plaisir d'assister à l'abattage d'Okoumés. Impressionnant !!! j'en ai vu, coupés en billes, à l'usine, et sur la rivière, mais là, ils sont sur pied, 18/20 mètres avant les premières branches, toujours entourés de forêt dense. Ça fait du bruit en tombant.

Nous avons accompagné Mittner, guidé par un Africain, à la recherche d'arbres à abattre. Au milieu de cette forêt, bien souvent on ne voit pas le ciel, on entend des bruits, par exemple des singes dérangés, mais on ne les voit pas. L'africain marque notre passage, comme le Petit Poucet, en coupant des branches à la machette, pour se repérer au retour. Il "présente" des arbres, et Mr Mittner décide s'ils répondent aux critères qualificatifs voulus. L'abattage avait lieu à la hache et la scie (énorme) à main, par 2 ouvriers, ceci à 2 mètres du sol, au début du tronc droit. Le Caterpillar permet de tirer les troncs au bord de passages qu'il a dégagés. La découpe en billes a lieu sur ces "passages". Quelque fois cette opération permet de découvrir que, malgré le jugement du forestier porté à l'arbre debout, il n'est pas bon, par exemple "muloté", c'est à dire comportant des galeries intérieures qui le rendent impropres au déroulage. Il est alors abandonné sur place. Que de m<sup>3</sup> de bois pourrissent ainsi en forêt, on pourrait sans doute l'utiliser en menuiserie mais, le coût de transport à venir dépasserait le prix de vente possible.

Les billes ainsi découpées, par longueurs de 6 m (on peut en faire 3 dans un tronc) sont tirées au bord d'une petite rivière, pour être approchées par flottaison, au point d'expédition, le petit port où nous sommes arrivés. Là, elles sont cubées et marquées.

Notons au passage qu'une installation de petit train Decauville, avait été mise en place, en un temps, pour assurer le transport des billes sur l'exploitation (40.000 ha de concession) elle n'est plus utilisée actuellement.

Pendant que nous étions en forêt, avec Mittner, Jeannine était restée allongée sur une bille, en un lieu relativement dégagé, mais toujours au milieu de la forêt, elle s'est endormie. Le fils de Mittner armé d'une machette était entré dans la forêt dense, s'amusant à marquer son chemin, comme le faisait l'Africain. Jeannine s'était endormie, mais elle a été réveillée par ce bruit de branches brisées. Un éléphant sans doute, qui s'approche..... Elle a eu très peur et, était surtout fâchée que nous l'ayons laissée seule en cet endroit, nous aurions dû la réveiller et l'emmener avec nous.

Pendant cette visite sur ces chantiers, Mr Mittner avait beaucoup noté sur un petit carnet, en discutant avec les Chefs des chantiers (Africains).

Le lendemain, nous sommes allés, en Land toujours, faire une visite au "Rabi" une rivière située au milieu de la concession (40.000 ha). Nous avons la chance d'être en période sèche, les chemins forestiers étaient utilisables (en Land). Il a quand même fallu sortir les haches, pour débayer le chemin, encombré d'un arbre couché par ces braves éléphants.

Au bord d'une petite clairière, un point d'encrage et une barque. Nous allons faire un tour sur cette rivière à l'eau très

noire. Quelqu'un nous attendait, à côté de cette barque, un magnifique crocodile (ou caïman) qui nous a faussé compagnie illico. Nous étions 6, dans cette barque, après quelques coups de rames, se présente un arbre en travers de la rivière, presque à fleur d'eau.

*L'histoire ne s'arrête pas là ...*

*L'écrivain à fait une nouvelle pause ...*

*Que s'est-il passé à la rencontre de cet arbre ? Des éléphants peut-être ? A moins que les mouches tsé-tsé ne soient venues à notre rencontre ?*

*Il vous faudra attendre le Tome 2 pour tout savoir sur nos séjours à Koumouloundou, la suite des événements au Gabon, Sao-Tomé, puis le Sénégal avant un retour définitif en France.*

*Bon courage Papa !*

*Blois, le 25 août 2005*

# Le Livre de Notre Père

## Tome 2

**(de 1966 à 1986)**

**PLAN DU BAVARDAGE**  
(suite)

# **TOME 2**

3ème Partie	Gabon	66/72
4ème Partie	Sénégal, Gabon, Paris	72/74
5ème Partie	Paris, Orléans (TREC)	75
6ème Partie	La retraite	86/?

*Petit rappel du Tome 1 (la fin) ...*

*Au bord d'une petite clairière, un point d'encrage et une barque. Nous allons faire un tour sur cette rivière à l'eau très noire. Quelqu'un nous attendait, à côté de cette barque, un magnifique crocodile (ou caïman) qui nous a faussé compagnie illico. Nous étions 6, dans cette barque, après quelques coups de rames, se présente un arbre en travers de la rivière, presque à fleur d'eau*

**Ici, une petite coupure ..... de quelques années, dans la rédaction de ce que les enfants ont décidé de baptiser « Le Livre de notre père ».**

**Je n'avais presque plus envie de continuer et puis, à l'occasion de mes 80 ans, j'ai eu la surprise de recevoir quelques exemplaires de cette première partie. Patrice avait illustré et fait imprimer.**

**Ceci m'a beaucoup touché. Les petits enfants ont insisté pour que je reprenne mon « baratin ». Je n'ai pas le droit d'abandonner.**

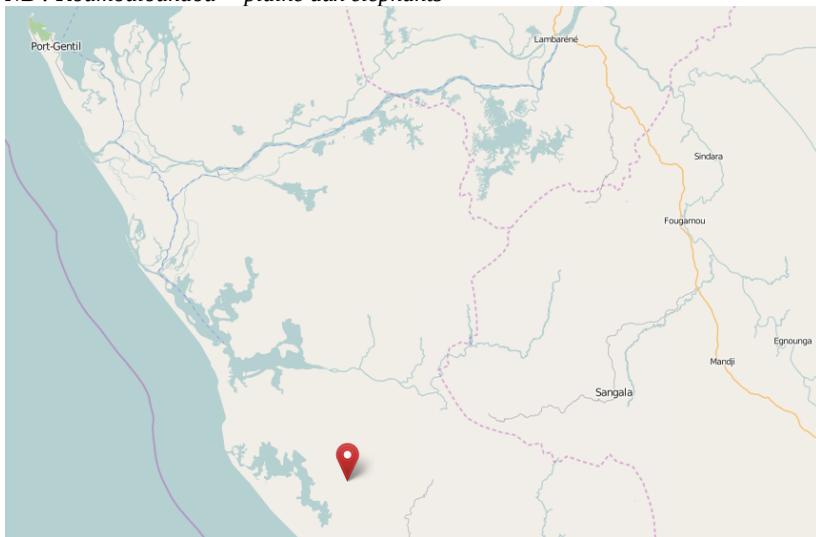
**Alors, vas-y mon Jean, mais ne traîne pas, tu as maintenant 80 ans.**

# TROISIÈME PARTIE :

## Paris, puis Gabon

*Nous reprenons ici, à Koumouloundou (Cf point sur la carte)*

*NB : Koumouloundou = plaine aux éléphants*



Eh oui, une vraie barrière, en travers de notre « chemin ». Mr Mittner nous explique très calmement que pour passer, il suffit de faire remonter la barque et abaisser ce tronc d'arbre.

Élémentaire mon cher W.... comme dirait ce policier. Allégeons donc la barque et chargeons cet arbre. Rien de plus simple, sur les 6 occupants, 2 sortiront et se poseront sur le tronc (on essaye à 2 pour commencer). Petite précision, il faut d'abord descendre dans l'eau, et ensuite monter sur le tronc. Le citoyen croco qui se trouvait à côté, tout à l'heure, est-il dans les parages ? Pas rassurant !

Tout s'est très bien passé. Un peu plus loin sur la rivière, Mr Mittner me fait remarquer que ma chemise bleu marine attire les mouches TséTsé. Si j'avais su ! Me voilà donc invité à me mettre torse nu. Et ça marche, plus de mouches.

Après cette promenade en barque, nous avons eu le plaisir de voir un éléphant sortir de la clairière. Il s'est arrêté en bordure, ouvrant grand ses oreilles et levant sa trompe, juste à l'endroit où Mr Mittner avait fait une petite sieste. Jean Paul a effectué une approche par bonds, de petit bosquet en petit bosquet, pour le filmer. Le fils Mittner s'est précipité vers la Land, pour aller chercher son appareil photo, Jeannine, le voyant courir, s'est précipitée aussi vers la Land, pensant qu'il cherchait un point sécurisé. Cette brave bête, constatant sans doute que la clairière était déjà occupée, a fait demi-tour tranquillement et s'en est retournée dans les profondeurs de la forêt vierge.

Le soir, alors que nous repartions à la case, un troupeau d'éléphants traverse la piste devant la Land. Ils s'en allaient se rafraîchir au Rabi. Mr Mittner a arrêté la Land, mais sans couper le moteur, pour ne pas modifier le bruit environnant. Nous avons pu nous approcher d'assez près de ces parents et enfants, apparemment sans qu'ils se préoccupent de nous.

Une petite particularité de ces exploitations en brousse, qu'il me semble devoir évoquer, c'est l'économat. Les entreprises qui sont amenées à employer des ouvriers dans des lieux éloignés de tout commerce, sont tenues de faire en sorte que ceux-ci puissent se procurer sur place, le nécessaire courant pour la nourriture, voire l'habillement. Règle commerciale à respecter : cession au prix de revient.

Nous avons eu l'occasion d'assister au service de cet économat, un jour de paye. Dans un bâtiment en bois appelé « Économat » Mr Mittner était installé derrière un comptoir,

pour distribuer la paye aux ouvriers. Mme Mittner derrière un autre comptoir, tout à côté, vendait les produits de l'économat (riz, conserves, tabac, quelques vêtements .....). Elle tenait le magasin !!! donc, encaissait l'argent de ces ventes, lequel argent qu'elle glissait de suite à Mr Mittner pour lui permettre de régler la paye des suivants. Circuit fermé, pour lequel Mr Mittner m'a expliqué n'avoir besoin, en réalité, que de la moitié (environ) du montant total de « la paye. »

Nous étions à Koumouloundou pour le 17 Août, jour de la Fête Nationale Gabonaise, à cette occasion, le « Patron » offrait un petit extra à ses employés : du vin (que nous avons amené) et une poignée de feuilles de tabac. Nous avons aidé le soir, à la distribution. Souvenez-vous du petit carnet de Mr Mittner et de ses discussions avec les chefs de chantier Africains. La présence effective au travail, lors de sa visite, constituait la « condition » pour bénéficier de ce cadeau. Il faut avoir vu et entendu avec quel calme et sérieux le « Patron » expliquait à ceux qui n'avaient pas droit, la raison de son refus. Certains étaient venus de chantiers assez loin, en forêt.

Il manquait une place dans l'avion venu nous chercher, pour rentrer à Port Gentil. Patrice a du rester quelques jours là bas. Un ami pilote est allé le chercher le dimanche suivant. Après ce voyage « en brousse » les vacances des enfants se terminent, et les voilà repartis en France pour l'école.

Le travail reprend au bureau, comme d'habitude, avec plus ou moins de difficultés. Les fêtes de fin d'année arrivent, et puis, au début de 1967, le Secrétaire Général de la future Raffinerie me contacte. Me rappelant la conversation que j'avais eue, avec Mr Devaux, sur cette « plate » lors de notre expédition en brousse. Je lui avais dit, effectivement, qu'il me plairait assez, de prendre en main l'organisation comptable d'une Société qui se crée.

Rendez vous, un soir, chez ce Mr CH.....On parle de ma situation, de leur besoin d'un Chef Comptable, soit disant, Elf n'en a pas à détacher, dans l'immédiat ??? Je pense, pour ma part, qu'ils étaient un peu attirés par quelqu'un qui exerçait « le métier » localement, depuis un certain temps déjà. Enfin, pour moi, c'est attirant, mais voilà, je suis quand même bien attaché à mon poste et à la Société C.F.G ou j'ai tout de même acquis une bonne situation.

Cependant, et ceci pour la bonne règle de non concurrence, si la Raffinerie me servirait un salaire brut identique, pendant les congés en France, je percevrais le même salaire, alors qu'à la C.F.G, l'indemnité d'expatriation n'est pas servie pendant les congés. Et puis, le régime des congés est de 10 mois 2 mois, au lieu de 12 mois 2 mois. Ce qui conduit à rentrer en France, chaque année à la même période.

Compte tenu de la période d'arrêté des comptes annuels, plus les visites des audits Elf et du Commissaire aux comptes, je viendrais en congés toujours au printemps.

J'ai beaucoup hésité, j'ai dit oui, puis non, et puis oui quand même, et enfin, suis allé prévenir le Directeur de la C.F.G, mon employeur, Mr Maris. Je pense que les gens de la Raffinerie l'avaient déjà avisé ( Mr Gue.. Directeur et Chu ... Séc Gén). Il est bien évident qu'entre Directeurs d'Entreprise, ils ne peuvent pas avoir à se faire concurrence sur du personnel, surtout dans un pays ou tout le monde connaît tout le monde.

Dans l'après midi même, j'ai fait prévenir Mr Pautrat, mon prédécesseur à la C.F.G (en 61 - parti début 62). Je savais qu'il était sans emploi. Depuis son départ, ils avaient perdu une fille de 21 ans tenant une librairie à Château Thierry, il avait du laisser ce commerce, donc, il était libre, à ma connaissance.

Le lendemain matin, il était au bureau C.F.G à Paris, avant même que le Directeur de Port Gentil n'ait prévenu Paris. Tout cela s'est bien passé, il avait l'âge contre lui, mais l'avantage d'avoir déjà exercé ici, connaître le poste et les gens (c'est important pour le début).

Je quitte donc la C.F.G en Mars et part en congés. Retour prévu en Mai, à la Raffinerie. Il nous faut vider le logement. Nous stockons nos caisses dans un local de la Raffinerie, ainsi que les bateaux de Jean Paul.

Pendant ma période de préavis, j'ai préparé l'organisation comptable de ma future Société. Un comptable européen, détaché par Elf, était déjà arrivé. Il était destiné à devenir mon adjoint.

La Raffinerie devait commencer à fonctionner en Septembre (mise en huile). Il était prévu d'embaucher localement, quelques aides-comptables. Grâce aux cours que je dispensais à la Chambre de Commerce, je connaissais quelques « gars bien », mais ils étaient bien sûr, tous occupés.



*La raffinerie de Port-Gentil*

Je prévins par ailleurs les employés Africains de mon Service que, si la Raffinerie embauchait quelqu'un pendant mon congé, aucun d'entre eux ne serait pris, j'ai donné les coordonnées de chacun (non concurrence oblige). Il n'est pas question que j'emmène des employés du service.

Une petite anecdote me revient à ce sujet. J'avais, à la C.F.G, un employé bien « capable », ancien Agent du Trésor Gabonais, qui ayant sans doute confondu la caisse de Trésor avec son porte-monnaie, s'était vu contraint à un « séjour administratif » (qualificatif délicat, utilisé pour désigner un séjour en prison). Il ne m'avait pas caché sa situation, au moment de l'embaucher, il m'avait paru capable et bien débrouillard. La fonction qui lui était promise le laissait hors contact de l'argent, donc j'avais tenté et, il donnait entière satisfaction.

Le lendemain du jour où j'avais annoncé aux employés de mon bureau que je quittais la C.F.G, pour prendre le poste de Chef Comptable à la nouvelle Raffinerie à mon retour de congés, il me remet sa lettre de démission. Je lui rappelle ce que j'avais dit hier : personne du bureau ne serait embauché à la Raffinerie.

Je sais, me dit-il, je m'en retourne au village, en brousse, et puis, en souriant, nous sommes en Janvier, en Septembre, la Raffinerie va commencer à fonctionner, peut-être à ce moment là, faudra-t-il un autre Aide Comptable. Vous organiserez sans doute une comptabilité analytique !!! Rien à redire, bon calcul..... Il est revenu en Septembre, et je l'ai pris pour la comptabilité analytique et suivi des « Budgets ».

Je suis revenu de congés C.F.G, comme prévu, pour prendre mon poste à la Raffinerie, au mois de Mai 1967. Je fus d'abord logé, en ville, dans un appartement de la Sté SPAFE qui effectuait recherche et exploitation pétrolière. C'est la

même famille que la Raffinerie, dont le personnel détaché de France appartenait à U.G.P (Union Générale des Pétroles). Le personnel de la SPAFE, quand à lui, appartenait à ERAP (Études et Recherche d'activités Pétrolières).

Ces différents sigles ont par la suite subi quelques changements ou aménagements :

- à l'origine, SPAEF (Société des Pétroles d'Afrique Équatoriale Française) est devenu, SPAFE (Société des Pétroles d'Afrique Équatoriale. Puis Elf – Gabon.

- UGP est devenu Elf - Union

- SER (Société Équatoriale de Raffinage) est devenue SOGARA (Société Gabonaise de Raffinage)

- La CFG (Compagnie Française du Gabon) est devenue (Compagnie Forestière du Gabon)

Cherchez l'absent !!!!!!!

Revenons à la suite du récit, Jeannine et les enfants sont venus me rejoindre en Juillet. C'est pendant ces vacances, que Jean Paul a construit un kayak sur le balcon de l'appartement. Une précision, nous étions au rez de chaussée.

À la Raffinerie, le personnel détaché de France, arrive, y compris une équipe renfort que l'on appelle « Équipe de démarrage ».

Les élèves de Mrs DEVAUX et ?, entraînés sur la Raffinerie miniature, sont au point pour « œuvrer » comme aides opérateurs. Il y a des Gabonais, mais aussi des Camerounais et des Congolais. Arrivent également 3 ingénieurs africains formés en France (2 Camerounais et 1 Gabonais). Ce Gabonais deviendra par la suite Directeur de la Raffinerie.

Précisons que, si cette raffinerie est « opérée » par Elf, la SER, Société Anonyme, est constituée par : Elf - BP - Mobil

- Shell - Purfina, pour 75%, auxquels sont joints les 5 États de l'Afrique Équatoriale : Gabon - Cameroun - Tchad - Congo - Centre Afrique. Par la suite, AGIP viendra se joindre aux autres Pétroliers.

Les opérations financières, relatives à la création de la Société, aux paiements de la construction et des personnels détachés, ainsi que les élèves, étaient réalisées par Elf (UGP).

Nous avons repris tout cela en Comptabilité.

Comme je m'y attendais, le travail est plaisant, j'organise le service petit à petit. La Direction est sympathique et semble porter intérêt à la partie administrative. Le Secrétaire Général maîtrise bien l'Anglais que nous sommes amenés à pratiquer, dans les rapports avec nos Actionnaires (Mobil - Shell ... etc (voilà une chose qui me manque à nouveau). J'ai déjà eu la chance, à la CFG, de pouvoir compter sur mon adjoint, Sibellas qui connaissait.

La période Octobre à Décembre 67 fut considérée comme mise en route de la Raffinerie. A ce titre, le déficit d'exploitation, traité en Frais d'Établissement. Voilà une particularité pétrolière qui m'était inconnue !!!

Le début du fonctionnement normal, nous amène à embaucher localement une caissière-dactylo européenne qui sera chargée, outre la tenue de la caisse, de frapper factures et traites.

Comme je l'ai fait pour l'usine de contreplaqué, je vais essayer de me souvenir du fonctionnement de cette raffinerie de pétrole. Je ne suis toutefois pas en mesure d'expliquer la fabrication elle-même. On ne voit que cuves, tuyaux et tours, jamais le produit, à quelque stade qu'il soit. On m'a expliqué : c'est un alambic !!!! en fait, oui, un peu cela.

L'installation avait été réalisée en bord de mer bien sûr, un endroit appelé «Pointe Clairette» une sorte d'angle droit avec d'un côté la plage (avec les habitations en retrait, par la suite) de l'autre de grands fonds permettant l'accès des pétroliers.



*Pointe Clairette*

A cet endroit, côté plage, il avait précédemment été érigé une sorte de guinguette baptisée Le Dahu.

Une piste en sable permettait d'y accéder depuis Port-Gentil, et en particulier depuis la CFG, puisque cette CFG était reliée à Port-Gentil par une route en ciment. Cette piste en sable d'environ 4 km également, fut, à l'occasion de la construction de la Raffinerie, consolidée en latérite, et même goudronnée.

Outre un bâtiment de Bureaux, situé à l'extérieur de l'enceinte raffinerie (entourée de grillage), l'ensemble était constitué d'un grand bâtiment atelier-magasin, d'un bâtiment salle de contrôle avec plein de cadrans, de diverses tours, d'une multitude de tuyaux, et de gros réservoirs. On ne voyait pas les produits.

Le pétrole brut arrivait par pipe-line, depuis le Cap Lopez, à raison de 8/10 pompages par mois.

Les produits finis étaient expédiés :

- vers l'usine d'embouteillage de gaz, accolée (pour le gaz destiné à la consommation locale)

- vers le dépôt Mobil, en ville par pipe (environ 8 km) pour les produits raffinés destinés aussi à la consommation locale (essence – gas-oil - fuel léger-kérosène). Un seul pipe pour envoyer tous les produits, chaque changement de produit était précédé d'une boule qui empêchait le mélange. Tout cela nécessitait une étroite coordination entre les services de la raffinerie et le dépôt Mobil.

Il y avait bien quelques problèmes de temps à autre.

Notons que les produits, fabriqués par la raffinerie Elf, passant par le dépôt Mobil, étaient vendus en ville, aux pompes Mobil ou B.P, ou Purfina, ou ensuite Elf. Un pipe reliant le dépôt, au Port, permettait d'assurer le ravitaillement des bateaux fonctionnant au fuel léger. On appelle avitailler !!

- vers les ports de Pointe Noire- Libreville- Douala, par un pétrolier affrété, qui transportait aussi du gaz dans un énorme réservoir fixé sur le pont (on l'appelait le cigare).

- enlevés par des pétroliers spéciaux, pour le fuel lourd (dit 3500). J'en reparlerai un peu plus loin.

Les différents dépôts récepteurs, nous communiquaient les répartitions par destinataire final, pour nous permettre de réaliser la facturation.

L'organisation de l'activité pétrolière est curieuse, c'est pour moi une découverte, à ce moment. Je suis tenté de dire : on tourne en rond !!!!

La Société (SER) avait des actionnaires pétroliers, déjà cités, Elf- B.P- Mobil- Shell- Purfina- AGIP. Ils avaient des droits et des devoirs, au plan de l'activité commerciale.

Nous, raffinerie, recevions le pétrole brut, par un pipe de quelques km venant du Cap Lopez. Ce pétrole avait été « tiré » en mer - Off Shore, et aussi dans le secteur, sur terre, quelques puits, par la SPAFE (devenue Elf Gabon), mais il nous était facturé par nos Actionnaires pétroliers, de New York - Londres - Bruxelles -Amsterdam – Paris, ceci au prorata de leur « importance ». De sorte que la raffinerie effectuait un pompage Elf, puis un Shell etc.... Je ne me souviens plus des quantités, mais c'était énorme, en valeur - environ 15 millions CFA de l'époque. 30 millions de centimes de francs.

Le prix du baril exprimé en dollars était celui de New York, variant chaque jour. Un « pompage » durait plusieurs jours et c'était le dernier qui comptait pour déterminer le prix.

Nous avons donc à surveiller de près les cours du dollar et du brut pour calculer les factures à recevoir. Il venait s'y adjoindre une question de qualité en degrés de ... je ne sais plus quoi.

Quelques petits différents avec les Actionnaires « Fournisseurs » de temps à autre.

Le prix de facturation de nos produits finis avait pour base le prix Amérique Centrale, augmenté du transport dans les ports « en lourd » c'est à dire, capables de recevoir de gros pétroliers, et augmenté encore de l'éventuel cabotage.

Grosso modo, cela veut dire que notre prix de vente le plus élevé, était Port Gentil, alors que matière première et traitement, étaient sur place.... cela a été modifié par la suite, sur demande des....Autorités.

Une petite complication pour la facturation : on livrait en hl et on facturait en tonne (bravo la densité, et la température).

Autre particularité que je veux signaler. Le brut, au Gabon, était « lourd » ce qui nous conduisait à produire une quantité importante de fuel 3500, dit « fuel lourd » ou « produit noir » qui ne trouvait pas d'utilisation dans notre zone de vente. Périodiquement, un pétrolier venait prendre livraison du fuel lourd en stock. On appelait cela « enlèvement de résidus ».

Ces enlèvements étaient effectués par des pétroliers affrétés par nos actionnaires Elf - BP ...etc.

Nous en facturions la valeur directement à la maison mère : Paris pour Elf, New York pour Mobil, Londres pour BP etc.

Nous ignorions la destination de ces cargaisons. En temps que comptable, j'étais surpris par le prix de vente de ce fuel lourd qui était inférieur au prix que nous achetions le pétrole brut. C'était du résidu !!!! Chaque actionnaire était tenu d'enlever au prorata de son « importance » comme pour les livraisons de pétrole brut. Je ne me souviens plus si cette importance était calculée sur la part dans le Capital, ou bien sur les achats de produits finis (produits dits légers).

Je considérais ces enlèvements, comme des « obligations de débarrasser ». En fait, j'eus l'occasion, plus tard, à Dakar de connaître à quel prix ces produits se vendaient, dans des ports assurant le ravitaillement des cargos fonctionnant au fuel lourd (ex: les Canaries – Dakar). Bravo le bonus !!

La facturation de chacun de ces enlèvements avoisinait quand même 50 millions CFA de l'époque. On avait quelquefois bien de la peine à obtenir le règlement aux dates prévues. Les maisons mères de nos actionnaires pétroliers n'acceptaient pas toujours nos traites, tirées en CFA. Il fallait

attendre les virements inter-banques qui n'arrivaient pas toujours à la Banque que nous souhaitions à Port-Gentil. Je me souviens de négociations serrées, avec nos Banquiers au sujet des dates de valeur.

De ce point de vue pour le rapport avec les 3 Banques de Port Gentil, j'avais la chance d'une pratique de quelques années dans mon ancien poste, à la CFG. Les trois Banquiers n'ont donc pas été surpris que je leur demande l'application d'avantages au moins similaires.

Ah, ces banquiers !!! j'ai de bons souvenirs d'eux. Je ne pense pas en avoir fait état dans la partie développant mon activité à la CFG, mais me souviens bien des « marques de sympathie » chaque fin d'année. Il y avait 3 grosses affaires à Port Gentil, j'avais été le Chef Comptable de l'une d'elle, et maintenant, j'étais le Chef Comptable d'une autre. Imaginez la considération !!!! Ce n'était pas Jean Lépiessier qui négociait avec eux bien sûr, mais la fonction !!!

À la CFG, les grosses recettes étaient réalisées par la Direction Paris, il s'agissait des exportations hors Afrique. Les dépenses de colles et autres matières importées étaient également réglées par Paris. Nous n'avions, localement que les recettes correspondant aux ventes sur les côtes d'Afrique et le règlement des achats locaux.

A la Raffinerie, il en allait autrement, nous encaissions sur nos Banques de Port-Gentil, tous les produits de nos facturations (en général aux filiales des pétroliers installés dans notre zone de livraisons) et aussi, les enlèvements de fuel lourd (voir ci-dessus). Parallèlement, nous procédions au règlement de toutes les dépenses, depuis Port-Gentil. Les achats de pétrole brut, bien souvent par virement au profit des maisons mères de nos actionnaires pétroliers (voir les facturations). Les achats de matières ou services effectués en France ou

localement, par chèques ou virements. En dehors des 3 banques de Port-Gentil ( B.N.C.I. Gabon - U.G.B ex Crédit Lyonnais - B.I.A.O) nous avions un compte en France à la B.F.C.E, en Francs Français.

Il fallait jongler avec tout cela et répartir les opérations entre les Banques en tenant compte des prêts que certaines avaient consentis.

J'ai souvenir de bon nombre de coups de téléphone, en cours de mois, de la part des Directeurs de Banque : combien me donnez vous en fin de mois ????? Je crois me souvenir que nos ventes sur la côte d'Afrique, étaient encaissées par traites fin de mois. Tout cela faisait d'énormes sommes.

Le logement qui nous avait été attribué à la concession SPAFE, en ville, n'était pas bien, d'abord très sombre puisque situé au rez de chaussée, pas très propre, ....etc. Au bout des quelques temps, nous avons réussi à l'échanger, dans la concession, à l'occasion d'un départ, dans un autre bâtiment, au 1er étage.

A la rentrée 67, Patrice quitte le collège de Beaugency, pour le Lycée benjamin à Orléans, où il y avait Jean Paul, depuis 63.

Nous étions maintenant bien intégrés à ce « nouvel employeur ». Tout en ayant conservé des amis de la CFG, nous en avons de nouveaux, à la Raffinerie. Le fait d'appartenir à « l'activité pétrolière » nous donnait accès au Cercle de la SPAFE, par ailleurs, il se montait un autre Cercle, au bout des logements de la Raffinerie, une construction en bois suivant modèle d'une grande paillote avec bar et tables (soirées brochettes-merguez). A côté de cela, des abris à bateaux avec aménagement pour accès à la mise à l'eau.



*Le club de la Sogara*

Dans la première partie de ce livre, à l'évocation de notre début de séjour à Port Gentil, je n'ai jamais parlé des emplois de Jeannine, et pourtant, elle en avait occupé plusieurs.

Gérance de magasin CFAO - Secrétariat aux Relais (Hôtel-Restaurant). Un peu à la Librairie Hachette. Au début de mon emploi à la Raffinerie, elle était gérante d'un magasin photo-cadeaux.

C'est là, qu'elle eu comme (bon) client, le Président de la République Centrafricaine BOKASSA.

Je la vois encore, arrivant le midi à la maison, avec un gros paquet de billets, enveloppés dans du papier journal. Ce Président (qui n'était pas encore Empereur) en visite à Port-Gentil, avait fait de gros achats pour lui et .... ses proches.

Par la suite, Jeannine sera encore Secrétaire-Comptable dans un garage appartenant au même groupe que le magasin photo. Et puis, elle sera encore secrétaire dans une entreprise de remorquage. Là, outre le téléphone, elle avait dans son bureau, le télex (avec la France) et la radio (avec les remorqueurs en mer).

Je ne suis plus en mesure de situer chacun de ces emplois dans le temps, donc de les placer dans l'ordre chronologique du récit de notre séjour à Port-Gentil.

Je crois pouvoir affirmer que dans ses différents postes, elle a toujours été bien considérée, à la fois par ses employeurs (Européens) et par le personnel local, avec qui elle a toujours eu de bons contacts dans les rapports de travail : Consciencieuse - Calme, et même Douce, bien qu'elle n'aime pas que l'on dise cela.

En dehors de nos activités professionnelles, les samedis tantôt et dimanche, se passaient invariablement plage-bateau. Il n'y avait que cela à Port-Gentil. Les réceptions entre amis avaient lieu en général, le soir.

En 68, nos congés se sont trouvés un peu bousculés, par les événements que l'on sait.

Jeannine était rentrée en Mars Avril, je suis parti en Mai, arrivant en France le jour où vraiment, tout s'arrêtait. Au Gabon, nous n'avions pas la mesure de la situation en France.

Mon avion a fait escale à Nice ou Marseille, le matin. Il y avait des places vides dans l'avion, nous avons donc embarqué des passagers pour Paris le Bourget. J'ai appris à ce moment là, qu'il y avait vraiment des « mouvements sociaux » importants. Par exemple, mon voisin de siège qui venait d'embarquer pour Paris. La veille au soir, il avait été débarqué du train, arrêté avant la gare, donc, bien heureux d'avoir une place dans un avion qui allait l'emmener à Paris. Il m'avait parlé de communion d'un enfant, si mon souvenir est bon.

Arrivés au Bourget, plus de transports, pas de taxi, la vie arrêtée. J'ai téléphoné à l'oncle Henri, il est venu me

chercher. L'oncle Jean qui partait à Oucques le soir, m'a emmené à Blois. Encore et toujours, les oncles sont là, mais d'habitude, c'est prévu.

Il y avait pénurie d'essence, c'est, en fait, la chose qui nous a le plus gêné, pendant le début de ce congé, car nous avions l'habitude de visiter toute la famille.

Jean Paul devait passer son BTS en fin d'année scolaire. L'examen a été annulé et reporté en Septembre.

Nous sommes repartis au Gabon ensemble, pour les vacances scolaires des enfants, en faisant un petit détour par Fort Lamy au Tchad, pour rendre visite à la famille HOULEY (2 jours). Là encore, c'est l'oncle Henri qui nous a conduits au Bourget. Je me souviens même que nous avons acheté des cerises, dans un magasin à côté de son atelier, pour emporter. Fortement chargés en valises et malle, l'oncle Henri craignait que l'on ne veuille pas nous prendre « avec tout cela » mais c'était prévu, tout était pesé.

Nous avons donc passé 2 jours avec les Houley, fait une petite visite de la ville. Caserne où Leclerc avait créé le fameux Régiment de Marche du Tchad qui par la suite deviendra la 2ème D.B.. Houley nous a aussi emmené faire un petit tour de voiture dans les environs, mais la pluie et la boue glissante nous a incités à faire demi tour rapidement.

Notre parcours Fort Lamy- Port Gentil s'est effectué (décollage tôt le matin) dans un DC 6 qui transportait également des quartiers de viande. Le rideau séparatif n'était bien sûr pas étanche aux odeurs, et, au gré des mouvements horizontaux de l'appareil, nous pouvions apercevoir les quartiers se balancer doucement. Quel folklore !!!!! C'était l'Afrique !!!!!!!

Les enfants sont repartis après les vacances scolaires. Jean Paul a passé son examen BTS, il a été reçu, nous avons donc mis en marche les formalités pour qu'il vienne faire son Service Coopération à la SEEG (Sté Eaux et Energie du Gabon). Il est venu je crois en Octobre. Affecté à la Centrale Électrique, il a été chargé de différentes tâches, en particulier magasin et cours de dessin industriel à de jeunes employés Africains.

Il était évidemment logé chez nous. Un vélomoteur lui a été affecté, mais il a acheté une voiture DKW Auto Union qui marchait au mélange. Par la suite, il l'a faite repeindre en rouge, avec capot noir mat. Il ne passait pas inaperçu avec ce véhicule qui émettait un bruit moteur et échappement particulier, sans toutefois dégager un nombre de décibels important.

Patrice était donc maintenant seul au Lycée Benjamin Franklin à Orléans. Il venait le dimanche à Beaugency, mais, Jean Paul n'étant plus là avec la 2 CV, maman et lui ne pouvaient plus aller si facilement à Blois pour le week-end.

Le souvenir du courant de l'année 69 est un peu vague dans mon esprit. Il me semble que Jeannine a du passer la période des vacances scolaires en France, avec Patrice.

Pendant cette année 69, Jean Paul était donc chez nous, je me souviens que Jeannine était partie en France avant moi, et que je prenais les repas avec lui, au restaurant « Le Provençal » Lorsque nous sommes revenus, il avait eu le ver solitaire.

En fin d'année, pour les vacances de Noël - Jour de l'An, Patrice est venu, il était prévu qu'il reparte avec Jean Paul dont le « Service National » était terminé.

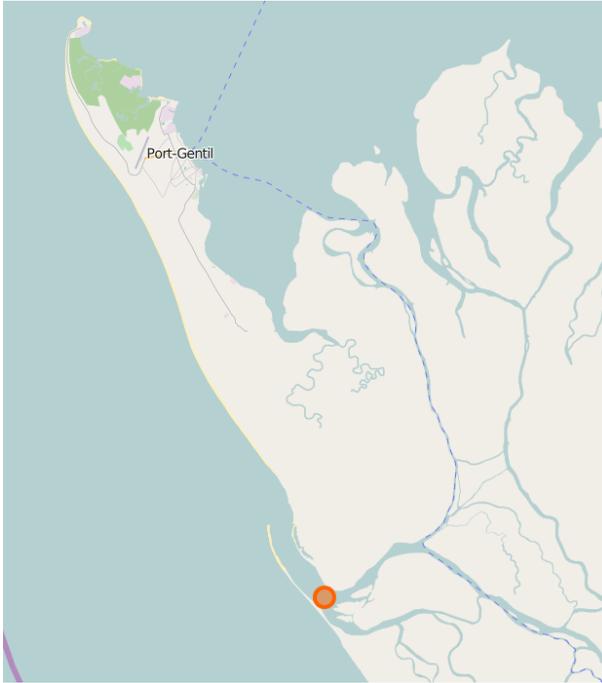
Cette fin 69, fut marquée par une affaire qui aurait pu avoir de bien graves conséquences.

Le 31 Janvier, Jean Paul était parti en bateau, avec deux amis de la CFG, Jouglà et Durand, dont d'ailleurs, les épouses travaillaient comme secrétaires à la Raffinerie, avec moi.

Leur destination était une lagune, au Sud de Port Gentil, où se jetait un bras de l'Ogoué. La forme de la côte, à cet endroit, était telle, que cela constituait une sorte de déversoir entre la lagune et l'Océan (Atlantique). Bande de terre au Nord, et bande de terre au Sud, comme une sorte de pince ouverte, laissant s'écouler l'eau de la lagune, alimentée par ce bras d'Ogoué. Un peu au large, on y apercevait un banc de sable, à marée basse. C'était l'époque de la pêche au Tarpon.

Nous étions quelquefois allés à ce endroit, baptisé « Ozouri » par la piste, en Land Rover. Il y avait d'ailleurs là, un « blanc » installé dans une case en bois modèle « luxe ». Il disposait même d'un groupe pour produire de l'électricité, et, vivait de je ne sais quoi. Les gens qui allaient en pique nique là bas, l'invitaient, bien sûr, et laissaient quelques aliments. Dans un environnement assez proche, existait aussi un poste de la SPAFE, pour le pétrole, et quelques mini-villages africains.

Pour aller là bas par bateau, il fallait traverser la baie de Port-Gentil, emprunter l'Ogoué comme nous l'avions fait avec notre remorqueur et plate, pour aller en brousse chez Mittner, mais un moment donné, changer de bras. La signalisation était particulièrement rudimentaire, mais enfin les gens qui se lançaient dans ce voyage, connaissaient.



*La lagune  
d'Ozouri*

Partis assez tôt le matin (il y avait plus de 2 h de bateau)  
Le 3 pêcheurs, après avoir déposé leurs « Bioums » (bagages, y compris le casse-croûte) au bord de la lagune, se sont attaqués à la pêche à la traîne, qui, en ce lieu, consistait à faire des passages dans la lagune, parallèlement à la côte, c'est à dire en travers du courant, mais, bien à l'intérieur de cette « pince ouverte » citée plus haut.

Vers 11 h, une vague en retour de l'Océan (tout à fait exceptionnelle) a renversé le bateau qui s'est retourné, le moteur hors bord pendant à l'arrière, l'avant retourné, émergeant seul, le tout entraîné par le courant, doucement, vers ce déversoir cité ci dessus.

Les 3 pêcheurs, jetés à l'eau, ont commencé par nager vers ce banc de sable un peu au large, mais l'un d'eux ne

pouvant suivre, les 2 amis, moins jeunes sont retournés s'accrocher au nez du bateau.

Jean Paul a réussi à nager jusqu'au banc. Il a fait des signes aux autres pour leur montrer que l'on avait pied assez loin du banc, mais Jouglà et Durand ont été emportés au large, accrochés au bateau.

Plusieurs fois, dans l'après midi, Jean Paul a essayé de nager, pour rejoindre le bord, rien à faire, le courant était trop fort et l'aurait emporté aussi.

En fin d'après midi, un pêcheur africain en pirogue, n'ayant pas vu les « blancs » revenir à leurs bioums, pour casser la croûte le midi, a traversé la lagune pour aller prévenir le poste SPAFE, qui, par radio a alerté sa Direction de Port Gentil.

Immédiatement, un hélico a été envoyé sur zone. Après plusieurs tours de la lagune, il a aperçu quelqu'un faisant de grands signes depuis cette bande de sable qui commençait à se recouvrir avec la marée montante. Il est venu se positionner en stationnaire, et Jean Paul a embarqué.

Dans la soirée, c'est bien marqué dans ma mémoire, Jeannine était chez la coiffeuse, nous devions aller dîner chez Nicole et Tony (mini réveillon de fin d'année). Rentrant au logement à la SPAFE, je vois Jean Paul monter l'escalier de l'immeuble, en maillot de bain, derrière lui, Mr Maris, le Directeur de la CFG, mon ancien patron, qui m'explique rapidement la situation : -Je l'ai pris au terrain d'aviation, il va s'habiller et je l'emmène au service opération de la SPAFE, Jouglà et Durand ont été emportés en mer, accrochés au bateau. On va envoyer des bateaux (qui devaient faire un détour par le Cap Lopez, au nord de la baie). Il va leur expliquer ce qui s'est passé, les spécialistes vont étudier les courants, pour essayer de

déterminer quel devrait être le parcours en mer de leur embarcation retournée, voire même leur éventuel rejet à la côte.

Ce fut un vrai branle bas de combat, il faisait nuit, plus moyen d'envoyer des hélicos ou avions. Ceux qui disposaient d'une Land, et de lampes individuelles (puissantes) se sont mobilisés pour aller inspecter la côte de l'océan, à l'ouest, le courant ayant pu les rejeter à la côte, au nord de leur point d'accident.

Je me souviens avoir passé une partie de la nuit à « tracer » à pied au long de cet océan, nous étions plusieurs équipes échelonnées. On ne pouvait pas approcher de la mer en Land n'importe où, mais certains amis connaissaient bien les lieux, ils devaient s'y livrer, de temps à autre, à des activités de chasse, par exemple.

L'espoir semblait bien mince de pouvoir les retrouver. Nous étions allés chez Mme Jougla, les amis essayaient de lui remonter le moral. Un prêtre avait expliqué que, vers Libreville, une fois... on avait retrouvé des Africains en pirogue, au bout de quelques jours !!!!! mais leur pirogue n'était pas retournée.!!!!!!

Dès le lever du jour, le lendemain matin, les recherches ont continué avec les bateaux, et démarré avec les hélicos et petits avions (qui ne pouvaient pas aller loin en mer).

Incroyable, vers 10h, un hélico qui allait ravitailler une plate forme en mer, les aperçoit.

Immédiatement, la plate forme met un zodiac à la mer et, guidé par l'hélico s'en va les récupérer. Il a fallu les décrocher du bord du bateau (retourné nez en l'air, rappelons le). Ils étaient « agrippés » et ne pouvaient plus bouger.

Emmenés sur la plate forme, ils ont été revigorés et pris du repos.

J'étais retourné chez Mme Jougla, à la CFG, le matin Je me souviens très bien de cela, dehors devant leur « case » j'entends Mr Jean arriver en trombe à la case voisine, celle du Directeur, et il crie à Mme Maris : ils sont retrouvés, ils sont retrouvés.... ils sont vivants ....

J'ai eu la joie d'être le premier à l'annoncer à Mme Jougla, Mr Jean est bien sûr venu de suite aussi , je devrais dire accouru, car je le vois encore sauter la petite barrière qui bordait la route. Il arrivait du terrain d'aviation, la nouvelle avait été transmise par radio, depuis la plate forme en mer.

J'ai de suite foncé à la maison (à la vitesse de la 2cv). J'ai réveillé Jean Paul, qui, très choqué, s'était quand même endormi pour une demi-nuit, et nous sommes partis tous quatre « à l'aviation ». Une bonne partie des « blancs » de Port-Gentil était là.

Ils sont arrivés en hélico, avant midi. Quelle joie de les retrouver, très fatigués, mais enfin !!!!!

Par la suite, ils ont raconté que, dans la nuit, voyant des bateaux patrouiller en recherche, ils en avaient déduit que Jean-Paul avait été retrouvé, puisqu'on les cherchait bien dans la zone où ils devaient être. En effet, au début de leur « voyage en mer » ils voyaient bien Jean-Paul, debout sur ce banc de sable, qui leur faisait des signes d'appel.

Pendant la nuit, à plusieurs reprises, des bateaux patrouillant Sud Nord, puis Nord Sud ne passaient pas très loin d'eux, mais les marins ne pouvaient les voir, dans la nuit. Eux mêmes ne pouvaient envoyer des signaux. Jean-Paul avait

emporté sa lampe de plongée, mais celle-ci avait coulé, lors du renversement du bateau.

Ces deux amis avaient passé presque 24h dans l'eau. Ils étaient très marqués, à la fois physiquement et psychologiquement. Cela a duré plusieurs jours, ils avaient même des hallucinations.

Jean-Paul et Patrice sont finalement partis comme il était prévu, les vacances de Patrice étant terminées, quand à Jean-Paul, il rentrait, « libéré du Service National » et allait se mettre en recherche de travail.

Le bateau de Jougla a été repêché, quelques temps après, par hasard, par un chalutier. Il a été ramené au cercle de la SER et, incroyable, les clés de la voiture à Jean Paul étaient encore dans la boîte à gants (niche dans le tableau de bord). Il avait en effet garé sa voiture au cercle, près des hangars à bateaux. On a donc pu réutiliser cette voiture.

Quelques temps après également, nous sommes allés en bateau à Ozouri, dans le sud de la lagune, au village du pêcheur qui avait donné l'alerte. Nous avons emporté une assez grande quantité de victuailles non périssables, pour le remercier. Nous avons également signalé (ou rappelé) aux autorités locales, cet acte, qui, sans pouvoir forcément être qualifié de courageux (il n'a pas couru de danger particulier) a tout de même été une excellente réaction, permettant une action rapide avec mise en œuvre de moyens appropriés.

Revenons un peu au travail de plus en plus intéressant, j'ai une bonne équipe. Le Directeur est toujours demandeur d'améliorations dans le domaine Comptabilité Analytique et suivi des coûts par rapport au Budget.

Quand notre nouveau Directeur avait été annoncé, un Ingénieur qui le connaissait bien (de raffinerie Tamatave) m'avait prévenu de l'intérêt qu'il portait à la partie analyse de la comptabilité, j'avais donc prévu.

Je peux affirmer que les quelques années au poste de Chef Comptable de cette Raffinerie, furent les meilleures de ma carrière. J'avais organisé une « Comptabilité Analytique et Budgétaire » à la demande et avec indication de grandes lignes, de la Direction, bien sûr.

Il n'est pas utile de détailler cela ici mais, brièvement, je peux dire que chaque responsable de service, disposait de chiffres lui permettant de suivre l'évolution des coûts du fonctionnement et des produits de son activité, ceux-ci n'étant pas affectés par des éléments dont la responsabilité n'était pas de son fait.

Exemples: variation de prix du pétrole brut, ou des produits finis, ou des salaires.

La comptabilité générale, beaucoup plus classique, s'était trouvée un peu modifiée, en Afrique, par la mise en place d'un « Plan Comptable OCAM ». Nous avions obligation de l'appliquer sur place, mais Elf Paris demandait une présentation des comptes de fin d'année suivant le Plan Français, en particulier pour la consolidation. Par la suite, à Dakar je repassai sur Plan Français, puis sur plan OCAM, puis, en France sur Plan Français et enfin sur Nouveau Plan (en fin des années 70) qui ressemblait fort au Plan OCAM. (Organisation Commune Africaine et Malgache)

Les Audits Elf ainsi que les Commissaires aux Comptes ont toujours marqué leur satisfaction du travail qui leur était présenté, ainsi que de l'organisation du service qui facilitait

leurs habituels contrôles. C'était, bien sûr, pour moi, encourageant.

Nos congés 70, il faut en parler, Jean Paul avait trouvé du travail chez Renault, nous étions en congés pendant la période de vacances scolaires, donc, Patrice n'était pas venu à Port Gentil. C'est d'ailleurs pendant ces vacances, qu'il a connu Françoise.

Deux accidents de voiture, à un mois d'intervalle, jour pour jour, sont venus les gêner.

Rentrant de Paris avec la Panhard, toujours fidèle depuis 63, avec Jeannine et Patrice, nous devons passer à Moisy, chez Raymond et Raymonde. Arrêt feu rouge à Coignières, sur la N 10, une Ami 6 s'arrête derrière nous, un camion arrive, et .... ne s'arrête pas, il écrase l'Ami 6 sur nous qui sommes projetés ... de l'autre côté du croisement, plus de malle arrière, sièges avant arrachés, et Jeannine à l'arrière avec le coup du lapin. Raymond est venu nous chercher l'après midi et nous a emmenés à Blois. Avec Jean Paul, le samedi, nous sommes allés récupérer la Panhard qui avait été mise en dépôt dans un garage proche, et l'avons ramenée à Blois, en roulant doucement et utilisant des petites routes non fréquentées par les forces de l'ordre. Qui a connu la Panhard PL 17, peu imaginer le bruit d'échappement produit par cette voiture, ... qui n'avait plus de pot d'échappement.

Jugée non réparable par l'assurance (trop cher) elle le fut par un carrossier qui m'a fait acheter une vieille Panhard dont il a découpé l'arrière, pour le souder sur la nôtre qui n'en avait plus. La caisse et le moteur n'avaient rien. La voiture a été revendue, l'acheteur étant mis au courant de la « chose ».

Les problèmes avec l'assureur (adverse bien sûr) ont duré. Ce n'est que fin décembre 75 que nous avons été indemnisés.

Une précision d'importance, dans l'Ami 6, un enfant a été tué, l'autre grièvement blessé. Les deux parents assis à l'avant, s'étaient retrouvés debout dans leur voiture, adossés au moteur du camion, leur toit avait sauté, l'arrière de leur voiture étant coincé sous le moteur du camion.

Patrice et moi avons souffert quelques jours des muscles du ventre qui avaient été soumis à tension. Jeannine était plus atteinte, le choc arrière lui avait envoyé la tête sur le bord de la plage arrière. Elle en a souffert longtemps et, plus de 10 ans après, à l'occasion d'un examen radio, on lui disait encore : vous avez eu un accident. Un an après l'accident, le Docteur Expert de l'Assurance, avait pourtant estimé que la blessure était consolidée. Il ne faut jamais dire : c'est guéri.

Pour terminer les congés, j'avais acheté une 204 neuve, en TT, chose possible avec le passeport, pour ce faire, Raymond nous avait prêté « quelques sous ».

Un mois après, nous étions allés à Poitiers, avec Patrice, Anne, et le papa de Jeannine, je pense que c'était en Juillet, Jeannine était restée à Blois. Nous sommes partis de chez Lucette le matin, Roger était parti à son travail, cette précision est d'importance, en effet l'habitude était établie, lorsqu'il était là, de boire une « petite goutte » avant de partir (je rappelle que nous étions en 1970, l'accent n'était pas mis avec la même intensité, sur les dangers de l'alcool au volant). A quelques km de Poitiers, dans la traversée d'un lieu dit, une petite fille s'est lancée pour traverser la route, juste devant moi. Malgré un puissant coup de frein, je n'ai pu l'éviter, elle venait de ma gauche, quand elle a entendu le coup de frein, elle a obliqué sur sa gauche, réflexe sans doute pour s'éloigner de ma voiture,

mais je l'ai accrochée avec mon avant droit, nous l'avons retrouvée, allongée sur le sol, derrière la voiture.

Tout cela s'est passé très vite, j'ai eu un instant l'impression qu'elle allait passer sans que je l'accroche, hélas non.

Fort de l'expérience de l'accident de Coignièrès, j'ai demandé aux gens attirés par le coup de frein, de ne pas toucher à la petite fille, pendant que je téléphonais aux pompiers. Il ne faut jamais déplacer un blessé, si on n'est pas qualifié. Les gens sont impossibles, lorsque (quelques minutes après) je suis revenu sur les lieux, ils étaient entrain de la monter dans une 4L, et ils l'ont emmenée sur Poitiers, « faisant » 3 établissements avant qu'on l'accepte, à l'hôpital.

Je n'ai pas pu empêcher qu'on l'emmène comme cela. Les secours sont arrivés très rapidement, croisant la 4L qui venait de partir. La police est arrivée aussi et j'ai eu droit au souffle dans le ballon. Nous étions à 5/10 minutes du départ de chez Lucette, voilà l'importance de l'absence de « la petite goutte avant de partir ».

Suivant la police, en fonction des traces de freinage, je roulais à 72 km/h, la vitesse autorisée étant de 80 à cet endroit, mais là n'est pas l'important. Cela fait un coup, de renverser quelqu'un ; cette petite fille qui avait échappé à la surveillance de sa grand mère, occupée à prendre son sac dans l'arrière de sa propre voiture, garée en face. Quelles que soient les conditions, c'est quand même moi qui l'avait renversée

J'ai du me rendre à la police pour interrogatoire, on a bien voulu me dire que je pouvais rentrer chez moi à Blois, suivant renseignements pris à l'hôpital, malgré la gravité de ses blessures, ses jours n'étaient pas immédiatement en danger.

Patrice était resté avec moi, Anne et le papa de Jeannine avaient été reconduits chez Lucette.

Je suis passé à l'hôpital, j'ai seulement vu la grand mère et une tante de la petite, elles ne m'ont pas accablé, malgré le malheur qui s'abattait sur elles. Rentré à Blois, le soir, j'ai du téléphoner aux parents de cette petite, ils étaient à Paris et devaient passer la prendre le lendemain, pour partir en vacances. Là aussi, ces parents malheureux m'ont dit « ce n'est pas votre faute ».

Bien sûr, mais enfin, si j'avais été moins vite, elle aurait passé devant, et, si j'avais été plus vite, je serais passé devant. Tout ceci a tourné dans ma tête bien longtemps.

La petite a eu un bras cassé et surtout, elle a subi l'ablation d'un rein. En premier jugement, les torts ont été mis à sa charge, en appel, un quart a été mis à ma charge.

Nous avons eu quelques contacts épistolaires avec les parents, suite à cet accident. Jeannine a envoyé un petit cadeau, je me souviens, et puis, le temps passant, plus de contacts. Nous avons appris, quelques années après, que la grand mère avait eu un accident de voiture, au même endroit, qui, finalement, était proche de chez elle.

Quand j'ai quitté l'usine de contreplaqué pour la raffinerie, j'avais été embauché, comme expatrié, bien sûr, mais, localement, c'est à dire que je ne faisais pas partie des Cadres Elf détachés à la raffinerie de Port-Gentil.

La Direction de la raffinerie m'a proposé pour une insertion dans les personnels Elf, et j'ai été présenté au Chef de la Comptabilité, à Paris, à l'occasion d'un congé, en 1971. Il y avait beaucoup de comptables de mon « niveau indiciaire » chez Elf, mais ils n'avaient pas le contrat « Expatriés », ce qui

veut dire qu'on ne pouvait pas les détacher dans des raffineries à l'étranger. Moi, j'y étais déjà et j'étais volontaire pour toute expatriation ailleurs.

Le Secrétaire Général de Port Gentil m'avait accompagné à ce rendez vous avec plusieurs « Grands Chefs » de la Direction Elf Paris (Comptabilité et Personnel). Je me souviens de l'un d'eux disant à l'autre : Si vous le prenez dans les Cadres Elf, qu'en ferez vous lorsqu'il rentrera d'expatriation ?

Je fus inclus dans les personnels Elf, détaché à Port-Gentil en Novembre 1971. Dans l'immédiat, cela ne changeait rien pour moi, mais au début de l'année 1972, on parla de me muter à Dakar. Que voilà donc une bonne chose, on va changer de pays !!!

Nous sommes partis en congés 1972, par avion, en passant par Libreville - Douala - Cotonou- Abidjan - Conakry - Dakar. On appelait ce circuit « le laitier ». Il faisait partie d'une ligne reliant Brazzaville à New York, en « faisant » toute la côte d'Afrique de l'ouest.

Nous avons passé deux jours à Abidjan, la perle de l'Afrique de l'Ouest, loué une voiture pour visiter champs de café et d'ananas. Le quartier Cocody très impressionnant, par ses magnifiques villas et ses buldings à faire pâlir d'envie ... l'Amérique. Nous sommes allés un soir, rendre visite au Directeur du dépôt Mobil, que nous avons connu à Port Gentil alors qu'il effectuait un remplacement pendant les congés de Houley.

Deux jours également à Dakar, très bien reçus par les cadres administratifs de la Raffinerie qui allait être ma future affectation. Nous avons même visité le logement qui nous était promis. J'ai vu mon futur bureau, fait connaissance avec les

employés, tous locaux. Le Chef Comptable en poste, était ici depuis un certain temps, et il était prévu son retour en France prochainement.

Dakar n'était pas beau en cette période (Juin ou Juillet) tout sec et poussiéreux. Les gens nous ont expliqué que lorsque nous reviendrions, en Septembre, tout serait reverdi, suite aux pluies prévues pendant cette période.

# QUATRIÈME PARTIE :

## Sénégal, Gabon, Paris

Aucun souvenir particulier des congés 1972. Je suis reparti donc, au Sénégal, au mois de Septembre. Jeannine est restée en France, pour la rentrée scolaire de Patrice. Il est prévu qu'elle viendra un peu plus tard.

Finalement, j'obtiens que l'on m'affecte un logement au 7ème étage, le même que celui prévu, mais un étage au dessus, ce qui permettait une plus belle vue sur la mer, en face, et sur le port par l'arrière

Au bureau, depuis mon passage en juin/Juillet, le Secrétaire Général a changé, et le Chef des Services Administratifs est parti.

Finalement mon prédécesseur reste pour un petit temps encore, il se voit chargé d'une mise à jour de l'inventaire des investissements. Disons simplement, que la justification physique des valeurs inscrites aux comptes d'investissements était loin de ce que j'avais connu dans mes postes précédents, et en particulier à la Raffinerie de Port Gentil. Il y avait gros à faire dans ce domaine !!

Le personnel comptable local était d'un niveau supérieur à celui du Gabon. L'organisation comptable n'était pas du niveau que j'aurais souhaité. Il n'y avait pas de comptabilité analytique digne de ce nom. Le Secrétaire Général, qui venait d'une raffinerie au Maroc, avait pour objectif de mettre en place un matériel informatique identique à celui qu'il avait utilisé là bas.

En clair, j'avais les « coudées » bien moins franches qu'à Port Gentil.

Le pays était très différent aussi. J'avais acquis une Simca 1100, on pouvait se déplacer le dimanche. Dakar même permettait des petites promenades voiture, le soir, le tour de la ville par la corniche était très agréable. Les environs aussi constituaient des buts de ballades : les Almadies, Yoff, N'Gor. Nous pouvions aller passer un dimanche plage-pique nique en différents endroits sur la « petite côte », au sud, une route parallèle à la mer, permettait de descendre jusqu'à Joal. Les plages étaient équipées de petits abris-paillotes que nous pouvions louer à des petits africains qui se chargeaient si besoin, de s'occuper des grillades.



*Les Almadies et  
la petite  
Corniche*

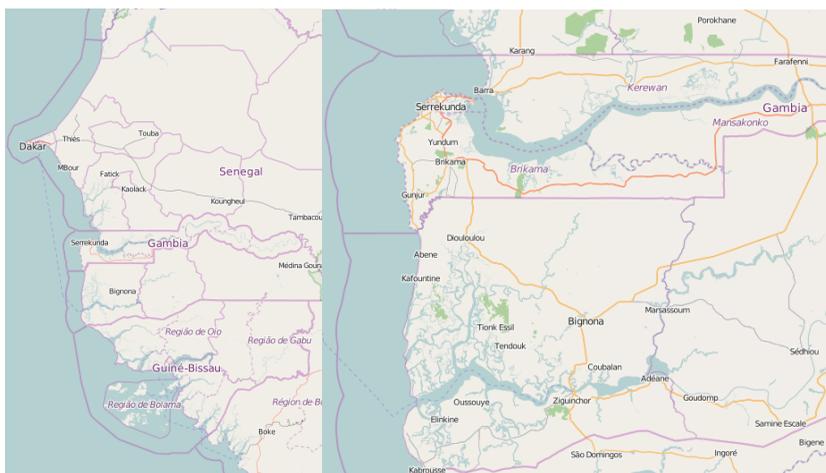
Du point de vue ravitaillement, là aussi, rien à voir avec Port Gentil. Il y avait tout sur place, de beaux marchés de légumes et fruits. Viande, poisson, crustacés, à des prix intéressants. Notre salaire était un peu moins élevé qu'à Port Gentil, mais le coût de la vie l'était bien moins.

Jeannine était venue en Octobre/Novembre. En attendant j'avais embauché un boy-cuisinier à mi-temps qui n'avait que ménage et lessive à faire. Il attendait l'arrivée de « Madame » avec impatience, car c'était un cuisinier « de classe » et il pensait avoir un réel poste à temps plein avec des réceptions comme certains en organisaient. Il disposait d'une magnifique veste blanche avec boutons dorés, pour assurer le service !!! Ce n'était pas notre genre et Jeannine n'avait pas besoin d'un employé de maison de cette qualification qui, finalement l'embarrassait plutôt.

Nous l'avons fait placer, par la suite, chez le Secrétaire Général, et avons embauché une femme de ménage.

Pour la fin de l'année, nous sommes partis avec Jeannine, en voiture, pour quelques jours en Casamance, dans la partie sud du Sénégal. C'est quand même un voyage assez long, et, une fois quittée la route de la petite côte, le revêtement n'est plus le même. Partis très tôt le matin, nous sommes passés par Kaolak, ensuite, il faut traverser le territoire de la Gambie (ancienne possession Anglaise). On traverse la rivière sur un bac, pas de problème pour monter la voiture dessus, mais pour la sortie de l'autre côté, on descend la voiture dans l'eau, il n'y a pas de quai, seulement un pan incliné. C'est un peu impressionnant, lorsque l'on n'est pas habitué, l'avant de la voiture s'enfonce dans l'eau, et j'ai fait ce qu'il ne fallait

pas, c'est à dire accélérer fortement. Résultat, le moteur noyé par les projections du ventilateur, et nous voilà dans l'eau, à quelques mètres du bord. Les Africains employés alentour sont habitués du fait, une petite poussette au sec, « ouvrez le capot et attendez que ça sèche ». Ce qui fut fait et nous voici repartis en direction de Ziguinchor. Une petite précision, nous traversons un pays étranger, qui constitue une enclave dans le Sénégal. Il faut donc satisfaire aux formalités de douane, 2 fois. Entrée-sortie, et quelques km plus loin, Sortie-entrée. Je reparlerai de cette douane pour notre retour.



*Dakar et la Casamance*

Arrivés à Ziguinchor, il faut encore prendre un bateau, pour accéder à la ville, mais, cette fois, il y a des installations correctes pour embarquer et débarquer, on traverse une rivière très large, qui porte aussi le nom de Casamance. En fait, à cet endroit, on peu dire qu'il y a un élargissement de la rivière qui fait penser à un lac.

L'hôtel que nous avons retenu à Ziguinchor, ne comportait pas d'étoile !!! Après y avoir couché une nuit, nous avons changé pour un autre de meilleure qualité, où étaient hébergés des amis de Dakar rencontrés là par hasard. Le lendemain, nous sommes partis avec Jeannine, seuls, en forêt faire un tour dans le sud Casamance, nous sommes passés par des voies où je n'aurais jamais imaginé me lancer avec une Simca 1100, heureusement qu'elle est quand même assez « haute sur pattes ». De toutes façons il n'y avait pas le choix, il fallait suivre la piste qui faisait une boucle nous ramenant à Ziguinchor. Un moment donné, nous nous sommes retrouvés en territoire de Guinée Bissau. C'était l'époque où les révolutionnaires de ce pays se repliaient en territoire Sénégalais, pour se mettre en sécurité (pas fiers Jean et Jeannine). Petit à petit la piste devenait plus « lisse », nous traversions de magnifiques plantations d'hévéas, et puis, en remontant sur Ziguinchor, nous avons trouvé un ensemble de jardins où des Chinois éduquaient les Sénégalais à la culture des légumes.

Nous sommes rentrés le jour du 1er janvier 1973, mais avons décidé de passer par la piste en forêt, pour rejoindre Bathurst (ou Banjul), port et capitale de la Gambie, la traversée de l'estuaire de la Gambie se faisant en bateau transportant les voitures.

Nous avons fait quelques heures de piste en forêt, traversant un seul petit village et rencontrant en tout et pour tout, un prêtre en 2 cv. Piste en sable avec des trous que l'on voyait souvent en arrivant dessus, à cause du soleil qui, de

temps à autre, caché par de grands arbres, laissait des zones d'ombre.

Arrivés en territoire Gambien, formidable, « la route en coquillages ». C'est une route goudronnée, mais dont les cailloux sont remplacés par de petits coquillages (bizarre, mais efficace). En pleine forêt, à l'endroit où la piste en sable fait place à la route coquillages, un poste de douane Sénégalais : un douanier, une cabane, un drapeau, des poules, ... surprenant et ... inattendu, enfin, c'est la frontière entre le Sénégal que nous quittons et la Gambie où nous entrons. Une seule question du douanier, je m'en souviens bien : vous venez de Ziguinchor et vous rentrez à Dakar ? Oui. Avez vous l'intention d'acheter un appareil photo ou caméra, à Banjul ? Non, pourquoi ? C'est pas cher ici en Gambie, mais, mon collègue, de l'autre côté, lorsque vous rentrerez en territoire Sénégalais, risque de vous faire payer des droits de douane, alors, moi, je peux vous délivrer une attestation justifiant que vous aviez un appareil photo ou caméra, en quittant le territoire Sénégalais.

Eh oui, avec un petit billet!!!! Diable de douanier va !!!!

Nous avons traversé la ville et rejoint le port, pour embarquer avec la voiture, sur un bateau qui nous a traversé l'estuaire. Et de reprendre la route pour rejoindre Dakar, par le Sine Saloun et la petite côte.

Une petite particularité, concernant ce voyage, j'avais préparé une caisse à outils, en cas où, mais je l'avais oubliée à la maison, à Dakar. Le lendemain, la voiture a eu droit à un nettoyage complet, intérieur et extérieur, la poussière était présente partout.

Revenons un peu au travail. La paye des expatriés détachés par Elf, était établie par la Direction à Paris, qui réglait les différentes caisses de Retraite. Sur place, la Raffinerie assurait le paiement des « nets » aux Agents détachés. Nous rencontrons de nombreux problèmes, les agents avaient bien du mal à s'y retrouver, il y avait beaucoup d'erreurs, régularisées avec retard. Il fallait faire beaucoup de papiers, en particulier pour les agents de fabrication et d'entretien, dont une partie de la rémunération était constituée d'éléments variables. Le service informatique paye, à Paris, était un monstre qui demandait à être alimenté assez tôt, en début de mois. Les moyens de transmission des variables, à cette époque, n'était pas celui de maintenant.

Il venait s'ajouter à cela, une interprétation très pointilleuse de la fiscalité locale, par une Inspectrice d'origine Européenne, qui semblait ne pas porter dans son cœur la « Maison Elf », et qui était particulièrement redoutée, dans le domaine des Taxes dites, sur le chiffre d'affaires.

Elle avait trouvé que, effectuant la paye des Agents détachés, même si le net était réglé sur place, par la Raffinerie, Elf Paris, exerçait au Sénégal une activité de vente, dont le montant était égal à : la paye nette, plus les charges salariales, plus les charges patronales, plus, bien sûr, la commission facturée par Elf à la Raffinerie, au titre prestations de services. Tout cela aurait fait « bien cher ».

Il fut donc décidé que la paye serait établie sur place. Quelqu'un devait donc se rendre à Paris pour mise au courant, surtout pour les régimes de Retraites, ainsi que les

renseignements que nous devons leur transmettre, pour remplacer ce qu'ils sortaient avec le service informatique.

Le Secrétaire Général étant malade, je fus désigné pour partir le lendemain.. Une semaine de « stage » dans les bureaux de Elf. Finalement, beaucoup de « bureaux » s'occupaient de cela. J'ai eu la chance que le responsable du service « paye » organise mon stage. Les services des différentes caisses Retraite, voulaient tous recevoir les renseignements, dans la forme identique à leurs états informatiques, de même que les statistiques. Ah, les statistiques !!! quel bonheur.

Ce voyage d'une semaine en France fut un peu particulier. Nous avons été cambriolés à la maison de Blois. Lorsque Jeannine a téléphoné chez la tante Hélène, pour prévenir de mon arrivée, la tante lui dit : il vient pour votre cambriolage !! Diable que voilà un pépin.

Patrice et Françoise avaient découvert l'intrusion dans la maison, tout était retourné, les voleurs étaient entrés par la porte de cuisine, derrière. En fait, ils n'avaient volé « que » la pièce en or, à l'effigie du Président Gabonais Léon M'BA, pièce qui m'avait été offerte par la B.N.C.I.

Deux petites anecdotes concernant cette affaire, la deuxième se situant quelques années après.

Le journal local avait commenté ce cambriolage, en expliquant comment on pouvait rentrer chez nous, assez facilement, par la porte arrière, et, d'autre part, précisé que les voleurs avaient laissé en place les différents objets de valeur, ramenés de nos différents séjours à l'étranger. Voilà qui ne

pouvait qu'inciter d'autres à tenter leur chance. Ah, ces journalistes, cela fait la quatrième fois que j'ai l'occasion de constater les âneries qu'ils peuvent écrire. Mr Noiville, notre voisin, était bien embêté, il avait les clés de la maison, se considérait un peu comme le « gardien ».

Concernant ce cambriolage, un an ou deux après, nous fûmes informés par la Police, que les voleurs, retrouvés avaient déposé notre pièce au Crédit Municipal de Tours via une receleuse, et obtenu un prêt (d'une valeur bien supérieure à la valeur faciale de la pièce). L'organisme avait sans doute confondu les Frs CFA, valant deux centimes français, et les Francs Nouveaux... enfin, toujours est-il que cette brave receleuse ne « s'opposait pas » à ce que nous reprenions notre bien. Quelle gentillesse de sa part. J'envoie Patrice, avec pouvoir en règle, chargé de la reprendre en rentrant de Poitiers. Il revint très fâché ..... en effet, il fallait payer le montant du prêt obtenu par cette brave receleuse. Quelle belle Administration, et quelle belle Justice !!!!!

Je reviens sur ce séjour d'une semaine en France. De Paris, j'avais téléphoné à l'assureur, pour demander la remise en marche de l'assurance voiture, puisque je devais la prendre pour une semaine à Paris. Nous étions repartis au Sénégal avant la période d'achat des vignettes, je prévoyais donc de l'acheter à Paris, le lundi. Dimanche matin, nous partons à Moisy, avec Patrice et Jean Paul. Au transformateur de Moisy, les gendarmes sont là et m'invitent à stopper. Jean Paul me prévient : c'est la vignette !! On me demande bien sûr, ou est la vignette ? et là, pourquoi, je réponds : encore chez le marchand. C'était vrai, puisque je ne pouvais l'acheter que le lendemain, dans une recette, elles n'étaient plus en vente dans

les bureaux de tabac, et le samedi soir en arrivant, ce n'était pas possible. Il était prévu dans mon cas, d'apporter la preuve d'une absence de France, pendant la période de vente, et on pouvait l'acquérir sans amende. J'ai expliqué tout cela aux gendarmes, je leur ai promis de venir la présenter à Ouzouer le Marché le samedi suivant. Je leur ai expliqué que de toutes façons je ne paierais pas l'amende, puisque je pourrais apporter la preuve d'absence, et aussi d'achat de la vignette. Rien à faire, il faut dire que j'aurais peut-être du répondre autrement.

Je reçus un avis d'amende, demandai et obtins « remise gracieuse », Mr Noiville allant présenter les documents au service ad hoc de Blois.

En dehors de ces petites anecdotes, j'ai quand même beaucoup travaillé pendant ma semaine de stage, j'ai pris beaucoup de notes, dans les différents services touchés par la paye et la gestion des différentes Caisses de Retraites.

De retour à Dakar, j'ai donc été chargé d'établir et payer les traitements, sans intervention de Elf Paris. La paye des personnels d'exploitation en raffinerie, est relativement complexe, et les états que je devais produire à Elf Paris, pour la gestion des Caisses de Retraite me prenaient beaucoup de temps, tout cela étant établi manuellement.

La pression fiscale sur salaires, étant en général, plus forte dans les pays de détachement, qu'en France, les Agents détachés Elf, bénéficiaient d'une « compensation fiscale » dont le calcul annuel, (ou en cours d'année pour les départs), représentait quelques feuilles à noircir, avec des applications proches de l'équation du second degré. Quel délice !!!!!

Pour les vacances 1973, les enfants sont venus à Dakar, avec Françoise. Nous les avons promenés un peu en voiture. Françoise souhaitait faire de la « tôle ondulée » Nous avons fait une petite incursion intérieure, sur Thiès, et puis, la petite côte, jusqu'à Joal et le cimetière de coquillages. Nous avons passé une nuit dans un village vacances sur la petite côte, au nord de M'BOUR, le Domaine de Nianing, et visité aussi un village vacances proche, monté par les Allemands (Neckerman), le Club Aldiana.

Jean Paul est reparti seul, pour reprendre son travail. Jeannine est rentrée avec Patrice et Françoise, et moi un peu après.

Pendant mes congés 73, Elf me propose un poste à Provins, dans une filiale qui vendait des produits pétroliers. Il était envisagé déjà mon retour en France, un Sénégalais, frais émoulu d'une école supérieure de commerce Française devant être nommé Chef Comptable de la Raffinerie.

Pendant mon congé, je suis allé à Provins, voir cette « affaire ». J'ai eu un entretien avec l'Expert Comptable qui vérifiait les comptes de cette Société. J'ai dit non, cela ne me disait rien. Les gens de Elf à qui j'ai annoncé « non », m'ont dit : c'est dommage l'Expert avait donné son accord.

Elf Paris avait envisagé que je ne retourne pas à Dakar, si Provins m'avait plu. Cela, par contre n'avait pas plu du tout à la Direction de la Raffinerie de Dakar. Enfin, me voici revenu, après le congé, mais pas pour longtemps. Jeannine est

venue quelques temps après, nous avons fait les caisses et, fin 73, sommes rentrés en France.

Pendant mon petit congé, Elf me téléphone, pour me demander de repartir à Port Gentil, pour l'arrêté des comptes 73 de la Société Elf Afrique, et suivre la mise en place informatique de la comptabilité de cette Société (par une société prestataire que je connaissais bien). Il s'agissait d'un détachement de quelques mois, et on me promettait, en compensation, de ne pas m'affecter à Grenoble, au retour définitif en France. La comptabilité Elf devait en effet partir à Grenoble.

Il y avait un comptable déjà détaché à Elf Afrique, mais son service Parisien le réclamait, et il fallait un peu de temps pour en trouver un à affecter au Gabon. Je me trouvais donc l'homme de la situation, connaissant bien la fiscalité et le milieu local. Me voici donc reparti à Port Gentil les premiers jours de 74. Je n'avais jamais pensé remettre les pieds dans ce pays.

Vers le mois de Mars, un Comptable est arrivé, je l'ai mis au courant, pour les comptes 74, et je suis rentré pour Pâques.

Avec Jeannine, nous sommes partis en Suisse, voir la famille Mittner. Je suis revenu à Paris par le train, car je devais participer à ce qu'ils appellent (chez Elf) un Comité Bilan, concernant bien sûr, celui que j'avais arrêté à Port Gentil pour Elf Afrique.

Nous avons fait un peu de ski de fond (quelques mètres debout) et sommes rentrés en voiture, en passant par l'Italie.

*Et là s'arrête ton récit. Tu n'iras pas au bout, alors je vais juste me permettre de faire un résumé rapide des événements marquants depuis 1974 :*

Sur le plan professionnel :

Tu vas quitter ELF pour les Foyers Économiques à Paris, poste qui t'a été proposé par un expert-comptable, je crois. En 1975, j'irai travailler avec toi, en août, après la fin de mes études, pendant que je cherchais mon premier emploi. C'est là que j'ai découvert les « comptes à piste magnétique » et leur utilisation.

Fin 1975 ou début 1976, je ne sais plus exactement, alors que je travaillais au Crédit Mutuel à Tours, je t'ai téléphoné au Foyers Économiques, et là on m'a annoncé que tu n'y travaillais plus ... !!!

Ensuite tu vas trouver ton dernier emploi à la TREC qui t'amènera à voyager sur les différents sites du groupe.

Sur le plan géographique :

Vous allez déménager de Blois à Paris, pour habiter d'abord en appartement à Sainte Geneviève des Bois, ou Saint Michel sur Orge, je ne sais plus, mais c'était dans ce coin là.

Vous ferez ensuite construire à Montlhéry. Vous y resterez quelques années, vous y prendrez vos 4 petites filles en vacances. Jean-Paul et Marie-Claude habitait Janville, Françoise et moi étions à Vendôme.

Vous allez vendre la maison de Montlhéry avec le projet de faire construire dans la région de Beaugency – Blois. En attendant vous irez habiter dans un appartement à Paris, rue de Courcelles, un petit F2, nous y sommes allés une fois, Françoise et moi. Puis ce sera un appartement à Orléans, nous y sommes peut être allés deux fois ...

Pendant ce temps vous achèterez un terrain à Tavers, avec vue sur Loire, que vous revendrez après avoir décidé de venir vous installer à Saint Gervais la Forêt, avec comme voisins les parents de Françoise ... Ce sera pour la retraite, en 1986.

Une retraite que tu occuperas avec l'UNRPA et les Anciens de l'Armée de l'Air. Associations dont tu continueras à tenir les comptes sur ordinateur. Parce que maintenant tu es informatisé, tu manipules les recherches sur internet et les envois de mails sans problème, comme tu conduisais la charrue il y a quelques années, du côté de Binas.

Que de chemin parcouru !

- FIN -

**Auteur** Jean LÉPISSIER

**Commentaires & illustrations** Patrice LÉPISSIER

**Crédits photos** sources personnelles  
et diverses sur internet

**Droits d'auteur** Licence CC-BY-NC-SA  
*voir le site [creativecommons.fr](http://creativecommons.fr)*



*Le titulaire des droits autorise l'exploitation de l'œuvre originale à des fins non commerciales, ainsi que la création d'œuvres dérivées, à condition qu'elles soient distribuées sous une licence identique à celle qui régit l'œuvre originale.*

**Remarque :** ce livre n'a aucune vocation commerciale, il est destiné à la famille et aux proches.

**Édité le** 06/ août 2016  
**par** Patrice LÉPISSIER

à l'occasion des 70 ans de mariage de nos parents, afin d'être remis à leurs 9 arrières petits-enfants.